

JEAN GIRAUDOUX

BELLA

ROMAN

GRASSET

JEAN GIRAUDOUX

BELLA

ROMAN

GRASSET

The Project Gutenberg eBook of Bella

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

Title: Bella

Author: Jean Giraudoux

Release date: March 15, 2025 [eBook #75620]

Language: French

Original publication: Paris: Grasset, 1926

Other information and formats: www.gutenberg.org/ebooks/75620

Credits: Laurent Vogel (This file was produced from images generously made available by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica))

*** START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK BELLA ***

JEAN GIRAUDOUX

BELLA

PARIS

BERNARD GRASSET

61, RUE DES SAINTS-PÈRES

1926

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

Copyright by Bernard Grasset 1926.

DU MÊME AUTEUR :

PROVINCIALES (Bernard Grasset, éditeur).
L'ÉCOLE DES INDIFFÉRENTS (Bernard Grasset, éditeur).
LECTURES POUR UNE OMBRE (Émile-Paul, éditeur).
SIMON LE PATHÉTIQUE (Bernard Grasset, éditeur).
AMICA AMERICA (Émile-Paul, éditeur).
ELPENOR (Émile-Paul, éditeur).
ADIEU À LA GUERRE (tirage limité : Bernard Grasset, éditeur).
ADORABLE CLIO (Émile-Paul, éditeur).
SUZANNE ET LE PACIFIQUE (Émile-Paul, éditeur).
SIEGFRIED ET LE LIMOUSIN (Bernard Grasset, éditeur).
JULIETTE AU PAYS DES HOMMES (Émile-Paul, éditeur).

EN PRÉPARATION :

BELLITA (suite de Bella).

CET OUVRAGE A PARU PRÉCÉDEMMENT DANS LES « CAHIERS VERTS » PUBLIÉS A LA LIBRAIRIE BERNARD GRASSET, SOUS LA DIRECTION DE DANIEL HALEVY ; LE TIRAGE A ÉTÉ DE SIX MILLE SEPT CENT QUARANTE EXEMPLAIRES, DONT QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERT LUMIÈRE NUMÉROTÉS DE I à XL ; CENT EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA NUMÉROTÉS DE XLI à CXL ; SIX MILLE SIX CENTS EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ BOUFFANT, NUMÉROTÉS DE 141 à 6740 ; PLUS DIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL CRÈME LAFUMA, NUMÉROTÉS H. C. 1 à H. C. 10 ET CINQ CENTS EXEMPLAIRES DE PRESSE, NUMÉROTÉS EXEMPLAIRE DE PRESSE 1 à 500.

EXCEPTIONNELLEMENT IL A ÉTÉ TIRÉ SEPT EXEMPLAIRES SUR PAPIER VIEUX JAPON A LA FORME, DONT CINQ NUMÉROTÉS VIEUX JAPON 1 à 5 ET DEUX NUMÉROTÉS VIEUX JAPON H. C. I ET H. C. II ; DOUZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER WHATMAN DONT DIX NUMÉROTÉS WHATMAN 1 à 10 ET DEUX NUMÉROTÉS WHATMAN H. C. I ET H. C. II ; SOIXANTE-CINQ EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHINE, DONT SOIXANTE NUMÉROTÉS CHINE 1 à 60 ET CINQ NUMÉROTÉS CHINE H. C. I à H. C. V ; DEUX CENT SIX EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, DONT DEUX CENTS NUMÉROTÉS JAPON 1 à 200 ET SIX NUMÉROTÉS JAPON H. C. I à H. C. VI ; QUATRE-VINGT-UN EXEMPLAIRES SUR PAPIER MADAGASCAR, DONT SOIXANTE-QUINZE NUMÉROTÉS MADAGASCAR 1 à 75 ET SIX NUMÉROTÉS MADAGASCAR H. C. I à H. C. VI ; CINQ CENT QUARANTE-DEUX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ DE HOLLANDE, DONT CINQ CENT TRENTÉ NUMÉROTÉS HOLLANDE 1 à 530 ET DOUZE NUMÉROTÉS HOLLANDE H. C. I à H. C. XII ; VINGT-SEPT EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHIFFON LILAS RÉSERVÉS A M. CHAMPION, LIBRAIRE POUR LA SOCIÉTÉ DES MÉDECINS BIBLIOPHILES, DONT VINGT-CINQ NUMÉROTÉS CHIFFON LILAS 1 à 25 ET DEUX NUMÉROTÉS CHIFFON LILAS H. C. I ET H. C. II ; QUATORZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHIFFON CRÈME, TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR M. DAVIS, LIBRAIRE, DONT DOUZE NUMÉROTÉS CHIFFON CRÈME 1 à 12 ET DEUX NUMÉROTÉS CHIFFON CRÈME H. C. I ET H. C. II ; VINGT-SEPT EXEMPLAIRES SUR PAPIER CHIFFON HÉLIOTROPE RÉSERVÉS A M.

GALLIANO, LIBRAIRE, POUR LA SOCIÉTÉ DES BIBLIOPHILES DE NICE, DONT VINGT-CINQ NUMÉROTÉS CHIFFON HÉLIOTROPE 1 à 25 ET DEUX NUMÉROTÉS CHIFFON HÉLIOTROPE H. C. I ET H. C. II, ET DOUZE EXEMPLAIRES SUR PAPIER D'ARCHES, TIRÉS SPÉCIALEMENT POUR LA LIBRAIRIE JOSÉ ROLAND, DONT DIX NUMÉROTÉS ARCHES 1 à 10 ET DEUX NUMÉROTÉS ARCHES H. C. I ET H. C. II.

CHAPITRE PREMIER

René Dubardeau, mon père, avait un autre enfant que moi, c'était l'Europe. Elle était autrefois mon aînée, et, depuis la guerre, ma cadette. Au lieu de me parler d'elle comme d'une sœur d'âge et d'expérience, à peu près casée, il prononçait son nom avec plus de tendresse mais plus d'inquiétude, enfant encore à marier, et pour laquelle mes avis de jeune homme justement ne lui semblaient pas inutiles. Mon père était, si l'on excepte Wilson, le seul plénipotentiaire de Versailles qui eût recréé l'Europe avec générosité, et le seul, sans exception, avec compétence. Il croyait aux traités, à leur vertu, à leur force. Neveu de celui qui amena la synthèse dans la chimie, il jugeait possible, surtout à cette chaleur, de créer des États nouveaux. Westphalie avait donné la Suisse, Vienne la Belgique, États qui devaient à l'artifice même de leur naissance un esprit naturel de neutralité et de paix. Versailles avait le devoir d'accoucher elle aussi les nations dont l'Europe était maintenant enceinte et qui se développaient sans profit en son centre. Mon père aida Wilson dans cette tâche, et il fit mieux, il donna un mouvement à l'Europe centrale. Au lieu de s'arrondir, toutes les jeunes nations avançaient maintenant vers le Nord ou vers le Sud, l'Est ou l'Ouest ; elles étaient toutes en place pour un départ. Dans sa jeunesse, pour gagner sa vie d'étudiant, mon père avait rédigé dans la *Grande Encyclopédie* les notices sur les peuples disparus ou asservis. Au Congrès, sans que personne s'en aperçût, il s'était amusé à réparer des injustices millénaires, à restituer à une commune tchèque les biens qu'un seigneur lui avait ravés en 1300, à rendre l'usage d'un fleuve à des bourgs qui avaient défense depuis des siècles d'y pêcher leur poisson, et son nom, ce nom de Dubardeau que mon grand-oncle avait donné à des filtres, à des courants

électriques, à des axiomes, les jeunes États, avançant sur leurs terres nouvelles, en baptisaient maintenant des cascades, des lacs. Toutes les pointes d'une nation en dehors de sa vie égoïste s'appelaient maintenant comme moi, les hôpitaux, les écoles, les gares. Au lieu de clamer « Thalassa », c'est au cri de « Dubardeau » que le pays auquel mon père obtint l'accès de l'Adriatique poussa son armée vers la mer. Si, dans ma vieillesse, comme les veuves des grands hommes, j'aimais habiter la rue ou le coin de terre qui porte mon nom, je n'aurais à choisir qu'entre des pics, des péninsules, qu'entre ces terrasses du monde d'où l'on domine et l'on espère. Quand mon père voyageait en Tchéco-Slovaquie et en Pologne, des paysans venaient en foule le supplier de trancher des procès vieux de vingt ans. Il les tranchait en contentant les deux parties, et sans trancher d'enfants.

Mon père avait vu venir la guerre sans illusion. C'est à lui également que l'on doit, dans la *Grande Encyclopédie*, les notices sur les fléaux qui ont désolé l'humanité et sur les dates fatidiques, sur l'an mil, la peste, les Huns. Il savait que le pire ne comporte pas d'arrêt. Le 2 août 1914, alors que j'espérais encore que par une chance inouïe, à part le caporal Peugeot, tué déjà, aucun Français ne pouvait plus tomber dans cette guerre, il savait que des millions d'hommes allaient mourir. Il me dit d'ailleurs tout cela le lendemain, quand je rejoignis mon régiment. Délivé de l'ignorance et de la crédulité universelles il ne se croyait pas tenu au mensonge. Je suis le seul soldat qui soit parti pour la guerre en sachant qu'elle était dangereuse, et mon père m'estimait assez pour me tenir au courant de chaque nouveau danger. Je savais, en gaspillant par ordre mes balles, que nous manquions de munitions. Quand une fausse alerte faisait crépiter le front, je ne pouvais m'empêcher de voir le vide qu'elle apporterait dans une minute à la voiture de compagnie, ce soir au train de combat, demain aux arsenaux. Je savais, quand toute l'armée, le soir venu, enlevait son képi et dénudait son visage pour la nuit, que l'heure des gaz asphyxiants approchait. Je savais, chaque fois que l'on nous faisait attaquer pour la dernière fois, que nous commandions en Australie du drap de guerre pour quatre ans. Je savais que les Japonais ne viendraient pas, que le Kronprinz ne pillait pas, que le président des mutilés avait reçu sa blessure d'un copain en chassant le sanglier entre des tranchées, j'étais un atome épuré de la guerre, je n'avais

d'autre raison d'espérer que l'espérance, qui était chez mon père un sens comme la vue ou l'ouïe, qu'il m'avait léguée, et que je nourrissais de ces calamités exceptionnelles. Certes il est dur d'entendre derrière soi un soixante-quinze vous empêcher de dormir toute la nuit et attirer des ripostes, quand on sait qu'il n'y a plus d'obus en France que pour deux jours. Mais j'étais rassuré, dans mes permissions, à la vue seule de celui qui me révélait tous les périls de la guerre. Il arrivait au restaurant où nous nous donnions rendez-vous près de ma gare, satisfait et presque en avance. C'étaient les seuls jours, me disait-il, où il relayait, et il ne me quittait pas de la soirée. Il avait confié toutes les affaires et toute la voiture des alliés à un vieux général nommé Brimaudou, dans lequel il avait toute confiance, car Brimaudou était incapable de comprendre le raisonnement d'un civil, et n'admettait par jalousie aucun argument militaire. C'était Verdun. J'avais pris Douaumont. J'avais l'enjouement de ceux qui n'ont pas perdu tout à fait leur année, leur vie. Mon père, lui, avait la gaieté de ceux qui n'ont pas perdu leur journée ; c'est qu'il venait d'obtenir d'un roi allié que son armée ne serait pas pour toujours mise au repos, des Anglais qu'ils n'évacuassent pas Salonique. Nous partions donc au cinéma, malgré Brimaudou qui téléphonait en vain, acculé pour la nuit à des responsabilités d'empereur, dont nous ne voulions pas voir l'envoyé, et qui faisait demander d'urgence par l'ouvreuse la façon de parler à un prince royal siamois, qu'il allait recevoir. Chaque Président du Conseil nouveau disgraciait mon père, mais, au premier déjeuner, au premier voyage, il était repris par lui ; car les Français aiment jouer, surtout s'ils sont Ministres, et mon père connaissait toutes les recettes par lesquelles les générations et les races se divertissent, tous ces légers opiums pour peuples que sont le billard, le mah-jong, le loto et la manille. Un Président du Conseil ne refuse plus sa confiance à l'homme qui a joué aux boules avec lui en plein château de Madrid. Dans ces soirées de congrès, sinistres comme des soirées de province, mon père sut jouer les dominos à Londres, les dames à Spa, les jonchets à Cannes. Dès le wagon-restaurant, attirés par ce bonneteau auquel il ne les faisait d'ailleurs jamais gagner, les présidents le prenaient en amitié, et c'était leur chance. Car, à celui-là, il indiquait aussitôt où se trouvait la Vistule, lui passait sa carte d'Europe à jour comme une carte de tranchées à la relève et lui faisait prendre une sérieuse avance sur Wilson et sur Lloyd George. Pour celui-là, il ramassait la Syrie tombée du panier, et la replaçait dans le lot de

la France. Ce sont les présidents non joueurs qui ont perdu Mossoul, Sarrelouis, et Constantinople. A ce troisième, plus curieux, qu'il ahurissait à chaque minute par une nouvelle imprévue, lui révélant que les paroles de la *Marseillaise* sont en partie de Boileau, que les mirabelles tirent leur nom de Mirabeau, que les éléphants blancs deviennent, quand ils s'aperçoivent qu'on les adore, d'un orgueil de femme et réclament des colliers, il expliquait les adversaires du Congrès par leurs femmes et leurs familles, par leur passé et leur ambition, amenait ce Méridional à son juste degré de chauffe, à son point de culture, et le lançait plein de naturel et d'esprit dans l'assemblée. Il ne connaissait peut-être pas les hommes mais admirablement les grands hommes. Il connaissait les mœurs, les forces, les faiblesses de cette race internationale qui vit toujours, sinon au-dessus, du moins en marge des lois. Il en connaissait même l'anatomie particulière. Il savait comment les engraisser, les faire maigrir, quelle boisson et quelle nourriture leur donnait leur maximum de génie politique. Que j'aimais ces soirs où, pour se reposer d'avoir manié tout le jour dix sexagénaires, il s'asseyait bien en face de moi, me présentait son visage un peu plus grand que nature, auquel le mien ressemblait, et où je lui apprenais les distractions de ma compagnie, la bourre, la belote, lui transmettant ma jeunesse sous forme de ces jeux qui allaient lui servir, dans le prochain congrès, à obtenir les mines de la Sarre et le Cameroun.

Mon père avait cinq frères, tous de l'Institut, deux sœurs, mariées à des conseillers d'État anciens Ministres, et j'étais fier de ma famille quand je la trouvais rassemblée les jours de fête ou de vacances dans la propriété de mon oncle Jacques, en Berry. Cette propriété n'était pas de famille. Elle nous avait été vendue par un carrossier de Châteauroux, qui la tenait d'un marchand de vins de La Châtre. Un chemisier en gros, un teinturier, l'avaient également possédée aux époques où les chemises et les couleurs florissaient à Issoudun et à Guéret. Elle ne portait l'empreinte ni d'un métier, ni d'une caste. La maison n'avait aucune originalité, le chemisier l'avait ornée de gouttières à la chinoise, le teinturier d'un paratonnerre, le carrossier d'un canon à grêle, et le marchand de vins, le moins craintif sans doute des éléments, d'un cadran solaire doublé d'un mécanisme qui sonnait les heures. On devinait dans l'air, sous les tonnelles, les places vides de boules dorées ou argentées... La province n'était pas notre province. Le

hasard nous avait amenés dans ce district d'Argenton où mon oncle voulait étudier avec Rollinat la vipère du Berry. Mais, dans ce jardin dont une suite de faillites et non d'héritages nous avait valu l'ombre et les fruits, où l'arbre le plus grand dont nous fussions responsables était le petit pois, le chou, sous ces hêtres auxquels le nom d'aucun ancêtre n'avait jamais été gravé, devant ce pays de vignes et de topinambours vers lequel nous avions été guidés de Paris par un serpent, mes cinq oncles et mon père rayonnaient de bien-être et réparaient leur teint tout comme au milieu d'une demeure ancestrale et d'une province maternelle. Ce sentiment d'aise, cette euphorie de tous leurs organes ne leur venait pas du large paysage, des terrasses, des collines lointaines, des vues sur la vallée de la Creuse. Il en avait été ainsi quand nous avions passé les vacances dans un moulin dissimulé sur son écluse, dans un château Louis XIII à ras le sol, au hasard de cette migration commandée par l'oncle Jacques, directeur du Muséum, qui étudiait les végétaux et les animaux migrateurs, et qui se rendait dès juin là où l'appelait de toute sa voix une variété particulière de lichen, d'aigle ou de brochet. Dans le dernier canton adopté par l'animal migrateur, nous nous installions, et prenions un repos enfin à jour d'après les dernières lois de l'histoire naturelle. Parvenus en vingt ans, grâce à cette allure, au terme qui avait demandé dix millions d'années à la flore et à la faune française, les six frères avaient acquis le talent de s'installer au milieu de tout pays. Nous n'avions pas davantage un cimetière de famille, si ce n'est toutefois le Panthéon. Mes oncles et mon père étaient simplement habitants de la France en général, de la terre aussi peut-être, et il leur suffisait de poser deux photographies dans leur chambre pour que le paysage aperçu de la fenêtre leur parût familier. Dès le soir de l'arrivée, ils contractaient de nouvelles habitudes, différentes de celles qu'ils avaient pu avoir déjà dans leur vie et définitives, oubliant la pêche au goujon pour la chasse aux grives, adoptaient l'huile de noix au lieu de l'huile d'olive, se levaient ou se couchaient tôt selon que dans cette nature nouvelle le coucher ou le lever du soleil valait ou non le dérangement, buvaient le vin du pays, sans réclamer même ces compagnons dont le perfectionnement, la découverte, étaient dus avant tout aux Dubardeau, l'électricité, le gaz, l'acétylène, et dont les appareils auraient pu être traités par des Français plus vaniteux en blasons ou en meubles de famille.

Le soir, de même qu'ils se réunissaient les années précédentes devant l'écluse de Maintenon ou le jardinet sans horizon de Montmirail, ils s'asseyaient sur la terrasse d'où l'on dominait la Marche à dix lieues, et d'où chacun voyait exactement les mêmes choses, car ils avaient tous des regards d'aigle et personne dans la famille n'était myope ou hypermétrope. C'était le crépuscule, aurore des chouettes, de la sagesse. C'était l'heure où monte de la terre ce relent qui enivre depuis Ausone les écrivains régionalistes, où le paysage avoue à ses enfants poètes sa raison, — ténacité ou faiblesse, dissimulation ou loyauté, — où il exprime sa plus originale vertu par les instruments et les aveux les plus simples, une cornemuse, le son des sabots sur la route, un meuglement. Mais ni l'angélus, ni l'accordéon, ni le cri du hibou berrichon, ni toutes ces églises romanes qui prenaient encore le soleil quand les maisons n'étaient déjà plus éclairées, ne donnaient à ma famille d'émotion, de langueur, et ne les attendrissaient sur le sort des anciens Bituriges. Ce n'était là pour eux qu'un balbutiement de province, un zézaïement, alors qu'ils comprenaient la langue la plus perfectionnée de la terre entière. Ils écoutaient cette rumeur comme un dialecte pittoresque, dont on sourit, parce qu'il couvre les grands mots de terminaisons trop sensibles. En vain les fenêtres du château de Gargillesse flambaient tout à coup, en vain les truites sautaient dans chaque coude de la Creuse, ils étaient insensibles à cette ponctuation limousine. Installés sans qu'ils s'en doutassent devant la nuit dans l'ordre où ils étaient nés, en un demi-cercle qui rapprochait le cadet et l'aîné, le chimiste et le financier, le pôle négatif et le pôle positif, souriants à on ne sait quel créateur, mais d'un sourire artificiel, comme on sourit au téléphone, mes cinq oncles et mon père attendaient la nuit, burgraves d'un bourg en rayons ultra-violets que l'humanité ne voyait pas encore. Les étoiles venaient. Dédaignant les districts du firmament si décrits et si contemplés que l'éclat nous en semblait aussi un patois provincial, l'oncle Gustave, l'astronome, nous montrait, délimité entre des bornes que deux savants allemands déplaçaient chaque nuit, le petit champ obscur qu'il explorait et où il découvrait, avec des étoiles de onzième ou de dix-septième grandeur, le vrai journal du ciel. Puis ils parlaient. Une sorte de confession s'instituait, où le chirurgien, puis le naturaliste, puis le chimiste, puis le ministre des Finances racontaient chacun sa dernière expérience. Tous avaient le même timbre de voix. Dans cette ombre, il pouvait me sembler que c'était la même personne, éparse

dans la journée, qui le soir se reconstituait pour ce monologue. Ce que la vipère du Berry avait aujourd'hui révélé à l'un s'ajoutait à ce que l'autre avait appris d'un gaz nouveau. C'était le rapport du soir d'un démon favorable aux hommes, en journée sur la terre. Un venin de cette minute cessait d'être nocif. Une nouvelle lueur à dater de cette nuit était donnée aux hommes. C'était l'humanité se parlant à elle-même au bord extrême de l'inconnu. C'étaient les dernières réponses à Einstein, à Bergson, et à d'autres auxquels il n'avait jamais été répondu aussi nettement encore, à Darwin, à Spencer. Parfois celui qui dans une autre famille eût médité de cousins et de cousines avouait sa brouille, passagère, il l'espérait, avec Leibnitz, avec Hegel. Nous l'espérions aussi. Nous savions que Leibnitz, Hegel, feraient les premiers pas. Celui qui aurait raconté ses trouvailles chez l'antiquaire, nous faisait l'éloge du système d'Empédocle ou d'Anaximène, et le dégageait pour nous de la rouille dont Platon et le christianisme l'avaient recouvert. Un rayon de lune les éclairait. Je voyais leurs gestes un peu raides, leur tête un peu grosse, leur large poitrine. J'avais vraiment devant moi une équipe de scaphandriers plongés dans la couche d'air, au fond des profondeurs de l'air, et y travaillant, et y souriant, renseignés plus que personne au monde sur ce qu'il y a de factice dans un poumon humain, d'instable dans un mélange d'oxygène et d'azote, mais tranquilles, et décidés à ne jamais tirer la corde de secours. La lune aveugle brillait, les caressait au visage, voulait les reconnaître. Ils se taisaient, pour qu'elle n'en distinguât aucun. Puis, celui qui dans une autre famille eût feuilleté alors un roman, pensait avec indulgence à ces fausses sciences admirables qui permettent à l'homme de jongler dans le vide, à la géométrie, à la métaphysique. Il souriait. Les lanternes des gardes-barrières elles-mêmes étaient invisibles et rien n'indiquait plus qu'il faut aux humains des chemins tracés. La terre, tous feux éteints, renonçant à ses prétentions du jour, se donnait peureusement à son petit cabotage. Parfois naissait une minute où sombrait le temps tout entier. Le sommeil venait, et plusieurs, méprisant le lit, restaient dans leurs fauteuils d'osier, d'un bois tout frais sur lequel prenait encore la rosée, endormis jusqu'au matin. Une ou deux fois ils se réveillaient en sursaut dans leur sleeping : la terre sautait un cassis. Le coq chantait. Ils dormaient. Ce n'était pas une famille qu'on réveille avec des chants d'oiseau. Mais, soudain, le soleil les prenait de

face, aveuglait ces yeux fermés, et ils descendaient engourdis se jeter dans la rivière.

Ou bien ils parlaient de la mort. J'étais surpris de voir combien ces savants prenaient, en ce qui les concernait, peu de précaution contre elle. Pas une minute l'idée ne leur vint de tirer un bénéfice personnel, ne fût-ce que contre les coryzas, de leurs recherches, ou, par un suicide bien calculé, d'éviter toute lutte avec la déchéance. Ils s'étaient donnés sans réserve au sort commun. Ils refusaient toujours d'admettre qu'ils étaient souffrants, se jugeant injuriés quand on les soupçonnait d'avoir un rhume, allant à leurs conseils d'administration ou à leurs séances d'immortels avec des joues gonflées par la fluxion, ce dont à la rigueur ils pouvaient ne pas s'apercevoir, aucun d'eux n'usant du miroir. Selon leur humeur du moment, ils acceptaient la maladie chez les autres ou en étaient un peu irrités. Mais si, au lieu de les convaincre de rhume ou de névralgie, on leur avait annoncé une maladie mortelle, ils auraient pris la révélation avec enjouement et se seraient confiés à ce mal comme à un nouveau sens. Beaucoup de mes aïeux d'ailleurs étaient morts subitement. La tension de la vie était si grande en eux qu'elle amenait un jour, aux approches de la vieillesse, quelque déchirement. Ou bien leur vie, cette vie qui semblait un acier inflexible, cédait à une raison morale, et la mort du mari entraînait, parfois dans la journée, celle de sa compagne. On ne saurait trop se réjouir d'un destin antique dans une famille moderne. L'embolie pour les parents, l'aviation pour les fils, nous n'étions pas trop mal servis. Tous d'ailleurs savaient où ils allaient, c'est-à-dire au néant. Dans les discours d'apparat, pour satisfaire la foule émue, en Sorbonne, ils voulaient bien l'appeler le Néant Éternel, mais en fait ils savaient que ce mot ne comporte pas plus d'adjectif que le vide ne supporte de couronne. La vue de cent nouvelles cornues ou de dynamos monstres dans leur laboratoire, la découverte d'un nouveau remède, l'échec d'une expérience, ne les incitait pas davantage à accoler au mot Néant le mot Provisoire, ou le mot Hostile, ou le mot Insondable. Ils allaient à une fin sans épithète, à une dissolution sans couleur. Ils ne nous en aimaient pas moins, mes cousins et moi. Ils étaient même tendres. On n'a pas tous les jours des fils forts et habiles qui vont au néant, des nièces qui s'y acheminent de quel pas heureux et souple ! Ils cherchaient au contraire à projeter sur nous le plus de lumière humaine. Ils

parlaient devant nous sans restriction. Ils traitaient la vie par la lumière comme un cancer. Pas de secrets dans cette famille. Nous étions, dès qu'arrivait l'âge de comprendre, au centre du plus vif cercle de clarté qui ait été dirigé sur les événements et les hommes. C'étaient des secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences qui répondaient consciencieusement et sans se lasser à nos pourquoi d'enfant. Ils aimaient aussi, le soir, sur la terrasse, unissant leur expérience, à nous donner, en sages chinois, les définitions de la sagesse, de la bonté, de la popularité, de la vertu. Ils soulevaient pour nous ces pierres étincelantes, ils en chassaient les cloportes. Pas un seul des secrets de seconde main dont vit la conversation et le monde qu'ils n'aient révisé à notre usage. Pas une indication sur Pasteur, sur Meredith, sur Nietzsche qu'ils n'aient obtenue par leur contact avec ces hommes-là eux-mêmes. Nous étions d'ailleurs rarement seuls, à Paris ou à la campagne. D'abord nous avions le droit d'amener nos camarades. Le bruit des jeux et des disputes leur importait peu. Oncles et père travaillaient dans le tumulte, ne faisaient leurs découvertes que bousculés. Nos amis étaient les descendants des amis de nos parents ou de nos grands-parents, les petits Hugo, les petits Claude Bernard, les petits Renan, les petits Gobineau. Mes oncles aimaient voir la jeunesse, l'espièglerie, l'entêtement crier et gesticuler chez nous avec le timbre de voix et les gestes des plus grands hommes. Leur esprit de recherche et de découverte baignait dans cette jeunesse géniale. Cette danse devant l'arche scientifique qu'ils portaient, ils aimaient la voir exécuter par les pages de la science, et installaient des dancings dans le laboratoire. Nous valsions autour de cornues célèbres par leur contenu et leur passé. Eux se mêlaient à tous nos jeux, faisaient avec nous des courses à pied, de la boxe, prétendaient nous battre. Nous avions aussi des visites moins agréables. C'étaient des curieux, qui arrivaient avec ces lettres dont on se munit pour visiter les monuments interdits au public, entraient avec précaution dans cette cathédrale invisible, examinaient chaque tête de mes oncles comme un chapiteau, comme un chapiteau d'un style futur, du trentième, du cinquantième siècle, se reprochant intérieurement de ne pas deviner l'acte de politesse qui correspondait dans notre maison au signe de la croix ou à l'ablation des chaussures. C'étaient ceux encore que la société déconcertait ou réprouvait, et qui se réfugiaient en vertu du droit d'asile dans un des rares points de l'univers où mouraient les préjugés, c'était Verlaine qui

venait prendre son premier verre de vin au sortir de prison, Oscar Wilde, qui venait manger son premier toast après sa geôle, Ferdinand de Lesseps, qui venait dormir son premier sommeil après le procès. Souvent aussi c'étaient des espions, car certains jugeaient indispensable d'espionner la clarté ; c'étaient des gens du monde délégués par le monde pour connaître les dessous de notre famille. Ils flattaient mes oncles et mon père. C'étaient des agents provocateurs de l'orgueil, ils disaient devant eux du mal de Madame Curie, de Cuvier. Ils les amenaient à ces carrefours où la franchise ressemble à de l'orgueil, où une restriction sur l'écriture et les pattes de mouches de Pasteur ressemble à l'envie pour ses travaux sur la rage. Par mille aiguillages sournois, ils essayaient de diriger vers la vanité le rapide familial. Mais souvent la sérénité de mes oncles les déconcertait. Mes oncles, dans leurs jugements et leurs expériences, faisaient la part la plus large à l'hypocrisie, à la bassesse, à l'ingratitude humaine, aux déchets humains. Tout cela, c'était en effet la base de l'humanité actuelle. Mais, dès que le problème se posait devant eux sous la forme d'un homme, ils oubliaient que cet homme était la personnification de cette humanité qu'ils connaissaient pour vile, ils le traitaient en lui supposant toutes les qualités qu'ils estimaient le plus, ils le traitaient non comme s'il était nouvellement arrivé à Argenton, mais bien nouvellement créé, traitaient ses oreilles, son cœur comme des oreilles nouvelles, un cœur nouveau et parfois l'un de ces espions était conquis. Il entreprenait de les admirer. Incapable de soutenir chaque jour le train de loyauté le plus rude que famille française ait mené vis-à-vis de la création, du théâtre moderne, de l'affaire Malvy, de l'inceste et de l'adultère, il cessait d'être familial, mais reparaissait tous les trois mois, et prenait part une heure par trimestre à cette course sans relâche, se donnant ce jour-là des allures d'entraîneur. Puis les vacances finissaient, chacun se précipitait à nouveau à la bataille, et sous ces prénoms de petits rentiers, l'oncle Jules, l'oncle Émile, l'oncle Charles et l'oncle Antoine, tout ce qu'il y a de moins mortel en France, travaillait.

Telle était ma famille, occupant terriblement son temps, car la plupart de ses membres ne dormaient que trois heures par nuit, comme dans une cabane d'aiguilleur. C'est qu'elle surveillait les aiguillages des venins, des théories politiques, des atomes. Par certains, elle était crainte et détestée. Ces âmes stérilisées paraissaient des ferments d'indiscipline, des virus

d'orgueil. Le curé de Meudon, l'actuel, obligeait les femmes à se signer quand passait l'oncle Jacques. Tout prenait d'ailleurs aisément un air de défi dans leur conduite, à leur insu. Ce fut le jour où la Bertha commença de bombarder Paris que l'oncle Antoine se mit à installer dans des vitrines une collection de petits objets en verre filé dont on lui avait fait cadeau longtemps auparavant. C'est le jour du raz de marée de Biarritz que l'oncle Émile prit sa première leçon de natation. Mon oncle Charles, dans sa jeunesse, avait parié de sortir déguisé dans la rue en sonnant du cor. Il s'aperçut que les passants étaient scandalisés, c'était le jour des Morts. Par dépit contre ces gens assez injustes pour croire qu'il se moquait de leurs pratiques, il sonna, comme l'autre, jusqu'à ce qu'un petit vaisseau se fût rompu dans sa gorge. Une famille éplorée qui sortait du Père-Lachaise le vit cracher le sang, le soigna et la fille devint amoureuse... Ce qui leur valait le plus de haine et aussi le plus de dévouement, c'est qu'ils ne croyaient pas que la science, le détachement des honneurs, la loyauté dussent les éloigner de la vie publique. Ils appartenaient à un parti. Ils se mêlaient à tous les grands remous sociaux avec l'à-propos de l'oncle Émile à son premier bain, apprenant la politique dans l'affaire Dreyfus et la banque dans Panama. L'oncle Charles apportait dans les finances une méthode d'audace et d'innovations qui froissaient aussi violemment les dynasties bancaires protestantes que les juives et les catholiques. Ces trois variétés d'argentiers étaient habitués à considérer l'or bien plus en raison de leur religion que des qualités de l'or même. C'était avec des vêtements sacerdotaux qu'ils s'approchaient du capital. Avec leurs barbes de pope, leurs mains de prélat, rien ne ressemblait plus à un conseil de fabrique que leurs conseils d'administration. Ils avaient pour l'or des égards rituels : toute augmentation de leur capital était pour eux une augmentation de leur Dieu et de leur propre sainteté, et seul le caissier, gardant une idée juste dans les pouvoirs bas de l'or, se précipitait le samedi après-midi jouer aux courses. L'oncle Charles révisa ces catéchismes d'avarice et d'usure. On n'avait jamais vu cela, un banquier contre le veau d'or ; et ce que Charles avait fait pour l'or, Antoine le fit pour le radium, et l'oncle Jules, qui était général, lutta toute la guerre contre certains mots également divins, qui amenèrent à la mort, en mots divins qu'ils étaient, les vagues de dix de nos classes. Ce fut le rôle de mon père à Versailles de fondre les mots archi-saints de Question Balkanique, de Question du Rhin, de Question d'Autriche en des

termes plus humains et plus simples. Contre tout ce qui prenait la forme d'une granulation dans l'air, d'un fibrome dans l'organisme, d'une entité dans l'état, on pouvait être sûr que l'oncle présent, suivant sa spécialité, y allait carrément. On s'en aperçut quand l'oncle Émile fut préfet de police, à propos de certains groupements communistes et même du simple docteur Macaura... Mais le vulgaire pardonne difficilement à la cohorte qui fonce avec cette vigueur et cette simplicité contre le Pulsokôn, l'Offensive, et l'Or...

CHAPITRE II

Je décidai ce jour-là d'aller à l'inauguration du monument aux élèves de mon lycée morts à la guerre, car j'avais tout mon temps. Ces rendez-vous que les jeunes gens donnent pour cinq ou six heures du soir et qui les absorbent tout le cours du jour, je les avais à sept heures du matin... Mon amie ne trouvait de liberté qu'à l'aurore... Les joies réservées aux amants dans la ville déjà fatiguée et sursaturée, elles nous venaient dans une heure où nous étions seuls, mon amie et moi, à nous aimer dans Paris. J'allais à notre entresol avec les terrassiers qui se rendent au travail, et les billets à demi-tarif ouvrier étaient valables pour cette passion. Chaque orme de square, chaque tilleul de cour, le Bois, le parc Monceau nous avaient, par douze heures d'aspiration et de distillation spéciale, préparé l'air le plus pur dans lequel à Paris deux amants se soient embrassés. Elle, quand je l'accueillais, n'avait encore aucun parfum. C'était en se précipitant de son lit, en ouvrant ses yeux endormis, affolée par le réveille-matin, qu'elle faisait sa toilette pour l'amour. Amour qui exigeait seulement de chacun de nous deux qu'il vît lever le soleil. J'allais par des rues où seuls les laitiers étaient éveillés, où il n'y avait à taquiner que les mamelles de la ville endormie, où tous les appartements qui contiennent des psychologues, des industriels, des actrices, avaient leurs volets fermés, contenaient des morts. Cette marche à crémaillère vers leurs amantes qui mène d'habitude les amants par des boutiques d'antiquaires, de perles ou de livres rares, je l'accomplissais tous les jours par des rues à magasins fermés, tous les jours par un dimanche. C'était la seule heure où l'on entende les cloches sonner dans Paris. Le soleil seul se distribuait sur les devantures closes comme la seule denrée, le seul vêtement, la seule antiquité à vendre. J'achetais tout

sans concurrence. Cette force de la première heure que le jockey emploie à monter son cheval le plus rétif, le bûcheron à abattre le plus gros chêne, seul dans Paris j'étais assez heureux pour l'employer à l'amour. Je traversais le pont de la Concorde, j'étais arrivé. Personne n'a eu à franchir un pont plus bref entre le dernier de ses rêves et son amie. Elle débarquait au métro des Champs-Élysées, la station à cette heure aussi la plus select, presque réservée aux maçons et aux plâtriers dont elle portait parfois le plâtre sur sa robe, son seul fard. Je lui pardonnais de s'être laissée effleurer par le travail. Nous nous étreignions non pas dans l'atmosphère de la Bourse, dans les relents du change, des courses, dans les nouvelles d'un jour déjà gâté pour les hommes qu'annoncent le *Temps* et l'*Intransigeant*, mais dans les grandes lumières nouvelles qu'apporte le matin, tremblement de terre au Japon, révolution au Brésil, ou naufrages de cuirassés. Une nuit d'une heure se ranimait pour nous, bâtie de tout ce que l'aurore et le soleil pouvaient offrir de plus éclatant. Nous étions à jeun. Nous n'avions vu personne. Nous n'avions parlé qu'à des hommes qui plus qu'employés de Paris et serviteurs du Conseil municipal étaient les fonctionnaires de la terre même, les arroseurs, les jardiniers. Nous tirions les rideaux, nous fermions les yeux, nous plongeons de toute notre âme dans cette nuit que nous rattrapions dans le passé !... Neuf heures sonnaient. Il fallait partir. Au lieu de se dissoudre dans les frivolités du soir, dans le sommeil, dans le luxe, l'amour pour nous s'épanouissait sur des êtres travailleurs et vivants, et toute notre journée en était satisfaite. Nous étions les deux seuls humains dans Paris déchargés de son souci, lourds de sa grâce. La liberté morale allait abonder pour nous dans les tramways et les restaurants. Nous redescendions dans cette foule active et jeune née de notre étreinte. Pas une jeune fille avec son cartable, pas un élève partant pour Condorcet qui ne nous en parût le fruit. Nous avions enfanté des pompiers, une bouquetière, un cycliste bossu... Nous nous quittions. Elle me laissait soudain devant la matinée ensoleillée, avec la pudeur et la modestie d'une jeune et tendre appareilleuse, se retirant devant cette journée comme devant la fille qu'elle m'avait amenée. Elle ne se retournait pas, elle ne voulait rien voir. Jamais femme ne comprit mieux le rôle de la femme. Elle m'amenait pour une étreinte solitaire l'amertume dans toute sa complaisance, la joie dans toute sa soumission, et toute la postérité qu'on peut avoir de ces filles, je les avais

dans l'heure. On ne lui connaissait pas d'amant. On ne me connaissait pas de maîtresse. Nous échappions à tous les regards, roulés dans l'aurore.

C'était Rebendart qui inaugurerait le monument. Rebendart, avocat, ancien Ministre des Travaux publics, hier Président de la Chambre, depuis un mois Ministre de la Justice, poursuivait de sa haine mon père, qui avait été avec lui plénipotentiaire au Traité de Versailles. Mais, sans parler même de cette querelle, je souffrais, dès que j'avais à penser à Rebendart. Je l'entendais si souvent dans ses discours répéter qu'il personnifiait la France, je lisais dans tant de journaux que Rebendart était le symbole des Français, que des doutes m'avaient pris sur mon pays. Mon pays était donc cette nation où il n'était d'échos que pour la voix des avocats ! Les avocats de mon pays étaient donc ces hommes au visage toujours tourné vers le passé, au veston plus couvert de pellicules que Loth après qu'il eut étreint sa femme changée en sel gemme, son passé aussi à lui, et qui déplaçaient la nuit, du côté du Rhin et même dans les âmes des Français, les bornes mitoyennes. Le champ de l'hypocrisie, de la mauvaise humeur croissait à Rebendart, dans tous les corps constitués français, dans les Conseils généraux, dans les maisons de passe, dans les cœurs d'enfants à l'école. Tous les dimanches, au-dessous d'un de ces soldats en fonte plus malléable que lui-même, inaugurant son monument hebdomadaire aux morts, feignant de croire que les tués s'étaient simplement retirés à l'écart pour délibérer sur les sommes dues par l'Allemagne, il exerçait son chantage sur ce jury silencieux dont il invoquait le silence. Les morts de mon pays étaient donc rassemblés par communes, pour une conscription d'huissiers, et se chicanèrent aux Enfers avec les tués allemands. Il était effroyable de penser comment Rebendart, qui, pendant son passage aux Travaux publics, avait tenu à descendre dans les mines d'Anzin en plein travail, dans les mines de Lens en réparation, dans les mines de Courrières inondées, se représentait les Enfers, et le repos éternel, et l'arrivée au gué des fantômes, et le repêchage par Caron de l'ombre bousculée jetée par-dessus bord. Alors, au nom de ces morts réunis à cette minute même en longs brouillards, ou en massifs ombreux, ou en ruisseaux incolores, il faisait l'éloge de la clarté, de notre système numéraire, du latin, dans une langue faussement précise, adipeuse, acariâtre, qui laissait regretter le langage radical-socialiste dont les termes les plus simples sont le mot *sublime* et le mot *éperdu*. Quand le

soleil rayonnait, tout ce que le printemps ou l'été pouvaient obtenir de lui, c'était qu'il lâchât dans sa harangue des féminins pluriels. Les Réalités, les Probabilités directrices, les Directives, s'y rencontraient alors avec mille caresses, et ce saphisme des abstractions les plus bureaucratiques le comblait de volupté. Adossé aux marbres de Bartholomé, marbres plus froids que jamais ne l'a été cadavre, porté à sa plus haute température par leur contact, la mort de tous ces Français était pour Rebendart ce qu'était une mort dans une famille, ce qu'avait été pour lui, en dépit de toute sa souffrance, la mort de son père et la mort de son fils : une querelle d'héritage. La guerre ? On n'a pas tous les jours, pour justifier à ses propres yeux le plus détestable des caractères politiques, une pareille excuse ! Mais je n'oubliais pas que même dans la paix, même dans ses discours de jeunesse, le ton était déjà aigre, et quand il inaugurait alors des expositions, des monuments à nos grands hommes, on percevait déjà dans sa harangue un soupçon de réclamation vis-à-vis de l'Europe, comme si l'Europe nous devait des réparations parce que nous avions produit Pasteur, le pont Alexandre, ou Jeanne d'Arc.

Dans la cour du Lycée, la cérémonie commençait. Le censeur, dans le même costume de deuil dont il était revêtu jadis pour les accueillir au lycée et pour les fêtes, dévoilait la plaque où les noms des élèves morts pour la patrie étaient gravés en noir, la gravure d'or restant réservée sur les plaques voisines aux lauréats de dissertation. A part Charles Péguy, Émile Clermont, Pergaud, et quelques aînés, j'avais connu tous ces camarades qui, aujourd'hui, rangés par lettre alphabétique, allaient à la fois à l'oubli et à la gloire dans l'ordre de l'entrée aux concours généraux. Le censeur lisait lentement ces noms qu'il n'avait lus jusqu'ici qu'en les accompagnant d'une note de travail ou de conduite. Il s'appliquait à ne pas prononcer, comme dans sa lecture des places de composition, les derniers noms avec un mépris croissant. Il se disait que c'était la seule composition de sa vie où il n'y eût que des premiers. C'était cent un morts ex-æquo. Il s'étonnait surtout de sentir que ce qui déterminait au nom de certains élèves son émotion, ce n'était pas la mémoire qu'il avait du nombre de leurs prix ou de leurs retenues, mais bien des souvenirs qu'il ne croyait pas contenir, celui de la couleur de leurs yeux, de leurs chevelures, le dessin de leurs lèvres. Tous ces morts lui laissaient soudain, à lui si dédaigneux et si empêtré de ce

qui n'était pas les classes et l'étude, leurs apanages humains, celui-là son nez à la Roxelane, celui-là ses oreilles pointues, celui-là cette cravate inusable, bien connue du lycée entier, qu'il avait portée de la quatrième à la philosophie. Toute une chair palpitante et fraîche, des cheveux blonds et bruns naissaient pour lui, pour la première fois, sur ces élèves, ces fantômes. Mais il sut se reprendre. Par bonheur, il avait descendu de sa chambre les prix qu'on n'avait pas eu le temps de distribuer en juillet 1914, il les remit aux familles privilégiées et la hiérarchie des morts se rétablit peu à peu en lui dans le seul ordre admissible, car l'un des tués avait huit prix. Il s'aperçut que la plupart des livres étaient signés d'auteurs vivants. Il en eut honte. Mais déjà on dévoilait la plaque, et je vis là-haut, de la lettre D à la lettre E, ceux qui m'encadraient dans les examens, qui ne m'avaient pas protégé du brave Lintilhac et du terrible Gazier, mais qui m'avaient protégé de la mort. C'est alors que la foule des mères et des pères s'inclina plus encore, comme devant un cadavre suprême, et que parut Rebendart. Il n'y avait ni estrade, ni marche. Il se mit à parler du plancher même. Il semblait vraiment cette fois jailli du caveau. Il parla, dit-il, au nom de ces jeunes hommes... Et il mentit. Car, de ces morts-là, je savais ce que chacun pensait, ce que chacun aurait dit à sa place. J'avais entendu les dernières phrases de plusieurs d'entre eux, tués près de moi. J'avais partagé le dernier menu de quelques autres, le pain, le vin rouge, le saucisson qui avaient été leur cène. Je connaissais leurs dernières lettres, dont chacune d'ailleurs, tant elle éclatait de désir, aurait pu être la première d'une existence étincelante et longue. Je savais ceux qui avaient tué des ennemis, qui s'étaient fait précéder dans la mort par l'ombre d'un uhlan ou d'un chasseur de la garde, ceux qui étaient morts vierges, ceux pour qui la guerre avait été le combat contre un adversaire théorique, qu'ils n'avaient jamais vu, jamais saisi, et qui étaient morts les mains pures un de ces jours où les théories deviennent pesantes et mortelles, où les veines, les crânes, nous semblaient éclater moins sous des obus que sous la pression du sort. Je savais que tous s'étaient précipités dans la guerre, non par un élan de haine, mais avec la joie de se réconcilier avec le devoir, avec la lutte, avec cet idiot de censeur, avec eux-mêmes. Ils s'y étaient jetés, en ce début d'août, comme dans des vacances, non seulement à l'année scolaire, mais vacances aussi au siècle, à la vie. S'ils avaient eu la permission aujourd'hui d'exprimer un regret, cela eût été peut-être de n'avoir pas été délivrés, le mois, la semaine, le jour du

moins qui précéda leur mort, du mal aux dents, de l'entérite, et aussi du général Antoine, qui interdisait les cache-nez. S'ils avaient daigné faire une réclamation posthume, c'eût été de n'avoir pas eu pendant la guerre des corps imperméables à la pluie, flottant sur les boues, marchant sur les eaux, frais sous la canicule, fournissant une ombre plus grande qu'eux-mêmes, l'été, dans les plaines sans arbres, et d'avoir eu le général Dollot, qui les forçait à boutonner les cols de capotes en Août. Le créateur et deux généraux, voilà ceux dont ils eussent parlé aujourd'hui à leurs familles, en souriant, en les excusant, et non point ainsi que Rebendart le faisait en leur nom, des ennemis héréditaires... La mort seule est héréditaire, et encore il suffisait, comme eux, pour la narguer, de mourir sans postérité. Pas un seul orphelin devant ce monument aux morts. Que de futures morts n'épargne pas la mort d'un collégien ! Voilà ce que disaient tous ces tués que je connaissais. Ils me disaient aussi, car beaucoup étaient fils de fonctionnaires, qu'ils auraient aimé revoir Rodez, Le Puy, que le Maroc est si beau, son air si pur, et celui qui n'avait jamais eu le temps ou l'occasion de lire la *Chartreuse de Parme* me demandait de me recueillir et de la lui résumer, autant que possible, en un mot... Pas de phrases avec les morts. Un mot, un mot crié de toute ma force, de tout mon être, dans un paysage sonore, voilà tout ce qu'ils réclamaient, tout ce qu'ils pouvaient entendre ! De sorte que Rebendart me semblait prêcher la haine, la hargne et l'amertume au nom des trois seuls élèves que je n'avais point connus, au nom de Pergaud, qui aimait chez les bêtes jusqu'aux blaireaux et aux martres sanguicruelles, de Clermont, qui aimait jusqu'aux âmes intraitables et aux cœurs homicides, de Péguy, qui aimait tout, exactement tout ; et son discours était un blasphème. Quand, sollicité par le proviseur, il passa serrer les mains des élèves décorés au front, et qu'il me tendit sa main droite, cette main, disait-on, qui allait signer l'ordre d'arrêt de mon père, je mis mes deux mains derrière mon dos. Il me prit pour un mutilé et me salua.

Je vis alors que deux personnes de son entourage avaient remarqué mon geste, Madame Georges Rebendart et Emmanuel Moïse.

M^{me} Georges Rebendart était la veuve du fils de Rebendart, avocat général, mort de phtisie. Elle habitait avec son beau-père. C'était une femme de vingt-cinq ans, grande, fine, qui avait sous la lumière la plus ingrate ce masque de velours et d'ombre que les photographes, à force de

lampes voilées, de rideaux et de poudre spéciale, amènent pour un quart de seconde sur le visage des actrices et des Américaines. Des bras d'une belle envergure, qu'elle aimait écarter, dans une sorte de bâillement de son âme. C'était le gibet idéal pour crucifier des hérons, des cygnes. Des traits fins, mais qui semblaient avoir réclamé chacun un ouvrier immense, les sourcils, arqués et emmêlés dans un de ces dessins parfaits qu'ont les algues minuscules après la tempête, sourcils pour lesquels il avait fallu l'océan. Mariée au sortir de la pension qui l'avait lâchée en robe noire et montante, elle ne supportait plus le soir, par une transsubstantiation exempte d'ailleurs de toute coquetterie, que deux couleurs, l'argent et l'or, et se couvrait de bijoux. A table, devant elle, sur une nappe intacte, au lieu d'égrener des miettes, elle avait distribué en dix minutes des barrettes, des boîtes en or, des perles. Chacun de ses gestes était la simplicité même, mais déposait un diamant. Que dire de ses regards, de ses inclinaisons de tête ? Rien des femmes du monde politique, qui n'ont d'autre rançon au nez retroussé que l'embonpoint et les larges oreilles. Tous ses traits étaient arrondis par une pierre ponce divine, l'ensemble en était une sorte de signe de l'infini, une coccinelle n'eût pas trouvé le moyen de s'élever de ce visage. Cette tête que toute femme aperçoit de très loin dans son miroir, les jours de passion ou d'orage, c'était celle de M^{me} Georges Rebendart vue de près, par un beau soleil. A toutes les femmes elle donnait l'impression qu'il leur suffisait de vouloir pour que le drame ou l'angoisse passât dans leur propre vie. Les Ministresses de l'Agriculture ou des Colonies éprouvaient près d'elle de l'exaltation, celles des Postes et Télégraphes tressaillaient. Elle s'appelait Bella de Fontranges et venait de Bar-sur-Seine, où son père possédait, clos de murs, deux ou trois mille hectares. La Seine l'avait prise à sa plus haute pente, là où l'on flotte le bois, et débarquée doucement aux environs du Palais-Bourbon. Sa jumelle, Bellita, mariée elle aussi, la même année, à un député du parti de Rebendart, était quelque peu écartée de la maison depuis le soir où Bella, un jour de migraine, avait prié Rebendart de conduire sa sœur à sa place au dîner des avocats. Toutes ces plaisanteries de jumelles qui avaient doublé et égayé leur jeunesse, Rebendart les avait écartées de Bella, et — il avait ce talent d'ailleurs envers tous les humains, — il l'avait séparée de cette seconde image, de ce reflet. Assez indifférente à l'activité des hommes, Bella ne chercha d'ailleurs jamais à comprendre ce qu'était le métier d'avocat, ni les occupations de son mari. Longtemps elle crut, quand

Georges Rebendart lui disait qu'il allait au Palais, qu'il partait pour Versailles, voir les jardins.

Emmanuel Moïse me rattrapa et tint à me présenter.

— Philippe Dubardeau, dit-il à Bella.

Bella me regarda. Je soutins son regard. Elle salua en baissant les yeux. Je vis d'elle le seul coin de chair qui fût fatigué, qui portât trace de la vie, ses paupières. Elle devina ma pensée, ouvrit grands les yeux, me montra par vengeance deux prunelles dont l'éclat faisait paraître meurtri le jour lui-même et partit, me laissant avec Moïse. Elle était pâle, je l'étais aussi. Moïse nous regardait avec étonnement, se demandant à quelle sorte de scène, à quel coup de foudre il assistait.

Je voyais souvent Moïse, directeur de la Banque de change la plus puissante de l'Europe, mais je le voyais d'habitude tout nu. Chaque matin, vers dix heures, à la piscine du Sporting, j'étais à peu près sûr de le trouver la pointe de ses pieds réunis, les bras mollement écartés. Il attendait parfois une minute entière ainsi planté sur cette croix invisible qui reste pour moi la toise de ceux de sa race, avant un plongeon qu'au fond il détestait. Le baigneur voulait lui lever et tendre les bras. Il résistait à ces suggestions jansénistes. C'était un crucifié gras, nourri de ce que notre cuisine a de plus riche en carbone et en azote. Un crucifié fumant, sur cette croix même, un cigare de géant auquel il pensait soudain et qu'il faisait cueillir de sa bouche par le baigneur. Enfin, d'un élan qu'il croyait vigoureux, mais qui n'était que désespéré, au lieu de plonger, il se laissait choir en rasant la paroi, se trouvait pris juste entre l'eau et le ciment de la piscine, et désormais s'abandonnait sans plus lutter non à ce sport, mais à cet accident. Du banquier le plus arrogant de la terre reparaisait seulement, au-dessus d'un corps irréel que se disputaient les reflets et les biseaux, une tête étonnamment précise, mais contractée d'épouvante, la tête qu'il n'avait pas encore eu l'occasion dans sa carrière heureuse de hisser pour les pogroms, la prison ou la banqueroute. Respectant l'échange réglé par Dieu et en vertu duquel les crocodiles, à cette première heure ensoleillée, quittaient les fleuves pour la terre, un quart d'heure Moïse restait là, fumant par bouffées son cigare que le baigneur accroupi se fatiguait à donner et à reprendre, et que les plus illustres représentants de l'aristocratie et de la banque françaises tentaient d'éteindre en quittant brusquement à sa hauteur le crawl

pour la nage en caniche. Mais c'est placidement, à ce pilori, qu'il recevait les lazzi et les injures des Montmorency, des Mirabaud et des Murat. Autant, dès qu'il avait repris pied sur la porcelaine, il redevenait brutal et sarcastique, autant il employait alors à leur répondre de douceur, de politesse. Tout ce qu'il a eu à exprimer d'aimable au cours de sa vie, c'est dans la piscine qu'il s'y sentit contraint, dans ce fragment de déluge conservé entre des dalles art nouveau, où la superstition le plongeait chaque jour. Jamais le vrai petit Moïse, au sortir du Nil, ne délia les bras des suivantes de la Pharaonne avec plus de douceur qu'Emmanuel Moïse dans l'eau amenée pour lui de l'Avre à la Concorde, l'étreinte impromptue de Maginot ou de Trévis. Mon père était le seul être dont il prononçât le nom dans les deux éléments avec la même crainte et la même sympathie... Je dois dire que l'épreuve du feu n'avait jamais été tentée.

Ce fut justement de mon père qu'il me parla.

— Cher Philippe, dit-il, en me tendant cette main qu'il avait toujours mouillée excepté juste au sortir de l'eau, vous ne verrez plus Enaldo me chasser tous les matins de la piscine. Il est mort. On le descend à cette heure dans un solide élément. Voilà morts mes deux derniers ennemis mortels, Porto-Pereire l'an dernier, Enaldo hier, tous deux de notre section portugaise, les descendants, vous savez, de ceux qui n'ont pas voté la mort du Christ. Ils avaient voté la mienne. Vous me voyez tout joyeux. Je ne peux donc vous blâmer d'avoir refusé de serrer la main de Rebendart. D'autant qu'il est résolu, je le sais, à continuer ses attaques contre votre père...

Nous étions place des Pyramides. D'un taxi qu'elle arrêta soudain, une jeune femme fit signe à un second taxi, descendit du premier à la hâte, paya sans réclamer sa monnaie, sauta dans le second, et disparut. Nous venions d'assister au relais d'une âme agitée, d'une kleptomane poursuivie, d'une adultère surveillée. C'était le dernier changement de pied de la biche, avant qu'elle soit atteinte et verse d'abondantes larmes. Moïse, qui aimait les femmes, fut pris d'une tendresse dont mon père profita.

— J'aime votre père, me dit-il. Sur le marbre de votre aïeul, au Panthéon, j'ai lu gravé le vers de Dante : Lumière intellectuelle pleine d'amour ! Chaque membre de votre famille m'inspire une variante à cette phrase, votre père : lumière politique pleine d'affection ! votre oncle le

botaniste : lumière physiologique pleine de caresse ! et jusqu'à votre cousin le géologue : lumière minérale pleine d'humanité ! J'adore cette lampe humaine que porte chaque membre de votre famille, et qui dore et éclaire la lumière du jour, cette lampe de mineur avec laquelle ils descendent dans la vérité et son éclat. Lorsqu'un des vôtres arrive au pouvoir, c'est signe de richesse, c'est signe que la France a son plein d'huile, d'amitié et de raison. Dites à votre père qu'il compte sur moi contre Rebendart. Car Rebendart s'entêtera dans son idée de lutte. Le pouvoir le flatte moins que le commandement et sa publicité. Il est de ces généraux qui lisent leur victoire, non la veille dans les étoiles, mais le lendemain dans les journaux. Il veut une sentence accolée à votre nom, un acte judiciaire, pour que tous apprennent qu'il peut y avoir faillite dans la maison qui tient en gros la science, la raison et l'humanité. Votre grand-père, votre aïeul sont au Panthéon ? Rebendart est homme à tirer vengeance des grands hommes. J'ai eu la semaine dernière l'idée d'écrire un parallèle entre votre père et Rebendart. Le parallèle est un exercice de style que j'ai pratiqué dès l'enfance dans tous les pays, et qui m'a singulièrement aiguisé les idées ou facilité le travail. Vous ne sauriez croire, autant la prosopopée est inutile pour le commerce, les finances, et même pour le raffinement de la culture, combien le parallèle, vous usant également l'âme et le jugement des deux côtés, arrive à rendre sensibles ces deux appareils. Essayez. Écrivez le parallèle, puisqu'il est de votre âge, entre une femme brune et une femme blonde, et vous me direz si vous n'arrivez pas à une décision pour l'emploi de votre journée, ou même de votre vie. En ce qui me concerne, aussitôt après avoir écrit sur le paquebot qui m'amenait à Casablanca, le parallèle entre Abd el Aziz et Moulay Hafid, j'ai conçu mon plan et obtenu la concession des phosphates. Le soir du jour où, en Palestine, j'ai fait le parallèle du commissaire français et de lord Allenby, j'ai vendu pour mon bonheur ma banque de Jaffa. A Marseille, l'inspiration en affaires ne m'a pas quitté du jour où j'ai comparé en deux pages les Vlasto et les Charles-Roux. Depuis le jour où Kabbine, mon rabbin, me dicta le parallèle du Dieu des Juifs et du Dieu des chrétiens, ainsi j'ai fait lutter, pour chaque triomphe de ma firme, un ange noir et un ange d'argent.

Je le priai de me lire sa comparaison de Rebendart et de mon père.

— Non, dit-il, vous vous moqueriez. J'ai malheureusement gardé de l'Orient, quand j'écris, un style fleuri. J'ai dû renoncer à rédiger les comptes rendus des conseils d'administration, car il y courait, sous ma plume, un murmure de peupliers et d'eaux douces qui les rendait ridicules. D'ailleurs ce parallèle-là est vraiment trop facile. Votre père croit aimer les forts et il aime les faibles. Il est rude aux positions établies. S'il aime César, Napoléon, Jules Ferry, c'est par pitié pour les imperfections que comportait leur génie. Il aime le passe-droit qui venge un être condamné pour la vie à la médiocrité. Il traite les hommes comme les milliardaires aiment traiter les femmes, en leur permettant par faveur spéciale de s'élever au-dessus de la vie. Là où il commande fleurit une cinquième saison qui donne des prunes au pommier, des framboises au chêne... Voilà que je m'égare... Rebendart, lui, croit mépriser les forts et il méprise les faibles.

— Qui l'emportera ? demandais-je.

— Le plus fort, dit-il. Mais quel est-il ? Sur ce point, les avis diffèrent.

Nous étions arrivés à sa banque. C'était place Vendôme, centre du monde. Des femmes poudrées avec la poudre du matin, avec la jeunesse du fard, passaient dans des taxis dont aucune ne changeait. C'était une abondance de femmes fidèles, de femmes non voleuses, d'épouses non poursuivies. Moïse disparut dans sa porte cochère, seul visiteur que le portier eût ordre de ne pas saluer et parût ne pas reconnaître. Je savourais ces boutiques ouvertes, ce ciel gris-bleu, ce cœur de Paris qui n'est vraiment comestible qu'après la première gelée. Il me semblait enfin que l'hiver écoulé avait dans Paris dissocié cette armée de débauche où s'étaient inscrites, pour cinq ans, durée aussi de la guerre, les classes les plus jeunes du sexe fort et toutes les classes, même les plus anciennes, du sexe faible. Toutes ces jolies femmes qui circulaient seules me paraissaient libérées de cet engagement global. Tout ce qui était jeune et hardi revenait enfin à un amour ou à un vice individuel — et ne l'exerçaient plus en commun que ceux qui gagnaient à la communauté. C'était enfin la Classe, pour pas mal de vertus ou de péchés ! De même que chaque homme était maintenant courageux pour son propre compte, pour son seul compte, chacune de ces Parisiennes était belle, depuis quelques jours, à ses risques et périls. L'honneur ancien se réinstallait dans les foyers sous la forme de l'affection ou du classique adultère.

Je pensais à Bella Rebendart, à son sursaut quand elle avait appris qui j'étais. Car cette amie de l'aurore, c'était elle, et je lui avais caché jusqu'ici mon véritable nom.

CHAPITRE III

La famille de Rebendart ne le cédait pas à la nôtre en vitalité. Elle avait fourni à la France depuis deux siècles un nombre respectable de hauts fonctionnaires, de présidents du Conseil et de grands bâtonniers. Alors que ma famille se plaisait sur les points magiques où les métaux s'allient, où les nations s'unissent, et prétendait ignorer le mal en dépit de la réalité comme elle ignorait la pluie ou la neige, le jour d'une excursion une fois décidé, les Rebendart, tous avocats, avaient choisi pour atmosphère le criminel et le contentieux de la France. Le même nombre de Rebendart et de Dubardeau étaient dressés en bronze sur les places françaises, le même nombre de rues et de champs de foire étaient baptisés à leur nom. Mais les Dubardeau, bien que liés dans le souvenir des générations au venin qu'ils avaient vaincu, au gaz qu'ils avaient domestiqué, à la doctrine qu'ils avaient libérée, personnifiaient beaucoup moins aux yeux des municipalités et des classes bourgeoises la justice et l'intégrité que les Rebendart, dont le nom évoquait presque uniquement les causes criminelles qu'ils avaient défendues, de M^{me} Lafargue à Ravachol et à Landru. De chacun de leurs mariages avec le crime ou la banqueroute la plus frauduleuse du siècle, dans ces sacs où ils s'attachaient à des empoisonneuses ou des traîtres, les Rebendart engendraient une vénération sans limites pour leur honnêteté et leur respect des lois. Je connaissais la famille Rebendart. Je l'avais observée tout l'été précédent, dans son berceau même, à Ervy, en Champagne, où j'avais suivi l'oncle Jacques à la recherche d'une musaraigne et où je m'occupais à peindre des fresques dans l'église. Le parc de ma pension n'était séparé que par un buisson vivace du jardin Rebendart et je pus voir à travers chaque floraison, clématite, rose, jasmin, les parents de notre ennemi. Les moissons

se firent. Je sus ce qu'étaient les Rebendart dans le jugement des moissonneurs, des faneurs, des betteraviers, et enfin, jugement suprême, des vigneron. La chasse fut ouverte. Je sus ce que pensaient des Rebendart les chasseurs qui ont des permis, puis les braconniers. Ce prisme est nécessaire à la campagne pour bien connaître une famille. Leur maison semblait apportée en bloc du Vésinet : elle ressemblait à notre maison d'Argenton, avec la différence que les enjolivements apportés à la nôtre par des quincailliers ou des bistrots, l'avaient été, avec moins de goût encore, par des présidents de Cour ou des présidents de la Chambre. Dans les massifs encadrés d'iris taillés en brosse, le géranium, le zinnia, le bégonia distillaient en l'air le plus plat des arômes de la Champagne. C'était pour les Rebendart ces fleurs de zinc qui symbolisaient la famille, le repos, même la campagne, et il ne leur venait pas plus à l'esprit d'y ajouter l'héliotrope ou le fuchsia, que de trouver à la virginité et à la gloire un autre emblème que la fleur d'orange et le laurier. Si j'en jugeais par ce que je voyais et entendais, les formes étaient évidemment autrement respectées chez les Rebendart que chez nous. Le rituel de la famille française y régnait dans sa minutie. Il y avait une façon particulière d'aborder chaque Rebendart, des gestes particuliers pour chacun, presque une langue spéciale. Leur tribu semblait composée, au moral comme au physique, d'êtres prodigieusement différents, et, au cours d'un simple déjeuner en plein air, je distinguais un protocole plus délicat que celui d'aucune cour d'Europe. La conversation comportait autant de fausses intonations qu'une représentation de Tartuffe à la Comédie-Française. Il fallait aiguïser sa voix quand on parlait à la cousine Claire, scander ironiquement les mots pour le beau-frère André, si bien que je regardais malgré moi leur assiette ou leur serviette pour voir si elle n'était pas de toile ou de porcelaine différentes. Protocole accepté évidemment depuis de longues années, depuis le jour où l'on avait surpris le père André un peu gris de vin des Riceys et la cousine Claire lisant *Nana*. Il y avait un ton de génération à génération cadette, des inflexions spéciales pour les ministres qui n'avaient pas eu de prix au collège, pour les vieillards ratés qui avaient obtenu des accessits au concours général. J'avais parfois l'impression qu'ils mangeaient des poulets de carton, du faux pain pour théâtres. Tandis que dans notre famille la vie en commun arrivait à amincir comme jamais elle n'a été amincie la cloison entre ses membres, à presque éteindre la différence d'âge entre les pères et

les fils, elle consistait chez les Rebendart à maintenir les distances entre les autres et soi, entre soi et les autres, par des barres de fer. Rien n'était effacé sur le livre de famille des premiers jurons, des premiers écarts, des malentendus. On plongeait par le pied chaque enfant nouveau-né dans la mémoire.

J'avais distingué d'ailleurs, avec l'aide des voisins, deux espèces de Rebendart, et la famille était moins bourgeoisement sublime ou médiocre que je ne le croyais au début. Au-dessous des Rebendart seuls connus à Paris et dans la vie publique, tous buveurs d'eau, tous intègres, tous intransigeants avec leur santé et leur travail, toujours de noir vêtus, n'arborant jamais aucune de leurs nombreuses décorations, mais portant avec arrogance au-dessus de leur robe, visibles à cent mètres, ces décorations intérieures qui s'appellent le devoir, l'intégrité, grand'croix du devoir, grands cordons du patriotisme, vivait à Ervy une troupe à peu près égale de Rebendart qui arboraient les palmes académiques, mais qui étaient prodigues, ivrognes ou débauchés. Tout est mobilisable dans une famille, jusqu'aux goîtreux, quand il s'agit, comme chez nous et chez pas mal d'autres, d'une marche vers la vérité. Mais chez les Rebendart il s'agissait d'une marche vers l'honneur, et cela comportait des traînards. Dans leur connaissance prodigieuse des procès modernes et antiques, toutes les recettes pour aviver, laver l'honneur d'une famille étaient utilisées par eux, y compris même les trucs de Brutus et de Régulus, et dès qu'un Rebendart de la seconde zone avait volé, déserté, ou violé, le Rebendart ministre venait lui-même au prétoire témoigner contre lui et publiquement le renier. Il est mieux vu d'abandonner un enfant au bain qu'à l'Assistance. Cette vaniteuse humilité suffisait au jury qui acquittait largement. De sorte qu'une espèce d'impunité était octroyée en fin de compte à tous les Rebendart et que leurs écarts publics, vol, grivèlerie, ou exhibition, restaient des affaires et des fautes de famille. La Champagne s'était habituée à cette situation. Elle la dissimulait hypocritement à tout homme d'État étranger à la province qui venait y visiter les Rebendart, mais aussi les Rebendart vénérés exigeaient-ils des Rebendart parias qu'ils ne sortissent jamais de leur terre maternelle. Il leur était permis de s'enivrer à Troyes, à Châlons, à la rigueur à Vaucouleurs, mais la porte qu'avait utilisée Jeanne d'Arc et la part vierge des Rebendart leur était fermée. Ceux qui avaient voulu partir

pour l'Amérique s'étaient vu refuser leur passeport. Il y a de quoi bourlinguer entre Reims et Romilly. De sorte que les Rebendart ministres n'avaient pour leur rappeler leurs vices que la Champagne, et leur splendeur le monde entier. Ce qu'ils exigeaient des membres faibles de leur famille, ils se l'imposaient d'ailleurs à eux-mêmes. En Champagne, ils se dévêtaient de leur toge, ils transigeaient. Athées au Parlement et à Paris, ils priaient à Ervy un abbé de surveiller l'éducation religieuse de leurs fils. Partisans des milices à partir de Provins, ils étaient à Sainte-Menehould pour les trois ans. Démocrates pour l'univers, ne pouvaient les visiter dans leur maison de campagne que les nobles et les bourgeois. Pour que leurs actes gouvernementaux, leur spectre politique parût pur et sans tache, ils acceptaient que la famille fût une garde-robe où ils reléguaient les défauts et les iniquités. Ainsi, au-dessous des nids d'hirondelle. Dès leur enfance, les jeunes Rebendart étaient pris dans cette antinomie hypocrite, cette pureté d'astre à Paris et cette compromission familiale à Ervy. Mais, dès qu'ils paraissaient saisir la situation et l'accepter, ils étaient placés par leurs parents au bas d'une carrière administrative et ils gravissaient les échelons, si hauts fussent-ils, avec la sûreté d'un funiculaire. Fils d'André Rebendart le pochard ou le voleur, de Rebendart le banqueroutier, ils exerçaient avec tyrannie leur rôle de juge ou d'inspecteur des finances, sachant en sûreté dans une Champagne étanche, condensé dans le petit réservoir fleury d'Ervy, salué même par les Ervésiens, tout ce que leur famille et leur caractère contenaient de déshonneur. Habitues à mépriser une partie des leurs, ils méprisaient l'humanité entière, et, par la voie lactée des fonctionnaires français, Lyon, Marseille, Lille et Bordeaux, sans effleurer jamais une ville de moins de deux cent mille habitants, sans effleurer jamais la solitude, directeurs de manufactures de tabacs qui ne fumaient jamais, directeurs de monopoles d'alcool qui ne buvaient pas, directeurs de l'assistance publique qui n'avaient jamais aimé, ils arrivaient à Paris jeunes encore et déjà implacables. La guerre, que l'on ne trompe pas, avait mis le front même entre les Rebendart purs et les Rebendart impurs. Mais elle n'arriva pas à les séparer. Ervy fut occupé par l'ennemi. Tout ce que pouvait mériter sous le joug étranger en injures, affronts, et souffrances, l'intégrité, l'ardeur, le patriotisme des Rebendart purs, tous d'ailleurs réfugiés à Bordeaux, les Rebendart maraudeurs, voleurs, et coureurs, tous en pays envahi, durent le supporter des Allemands. Ils subirent, uniquement à cause

de leur nom éclatant, trois ans de prison, deux ans de famine, une heure de torture, qui furent naturellement par la France portés au compte de leurs parents célèbres, et quand le Rebendart ivrogne se rebiffant contre un feldwebel fut fusillé, le monde entier souscrivit, soulevé d'enthousiasme et d'émotion, à la statue de Rebendart le bâtonnier, mort d'hydropisie, que l'on aurait pu fondre en argent massif... Tant il est avantageux de placer ses défauts hors de soi, et de les faire un peu secouer par les armées bavaroises !

Ce qui me frappait le plus, dans cette famille dont on pouvait étudier la trace depuis Henri II, c'était le manque d'artistes. La notion du devoir d'État et du travail d'État était si seule à éclairer leur cerveau que ceux pour lesquels elle était éteinte glissaient immédiatement à l'inceste et à la débauche, sans s'arrêter à ces intermédiaires que sont la peinture ou le modelage. Il n'arrive jamais aux Rebendart, comme à tant d'autres notaires ou avoués, de trouver leur nom gravé en signature par un aïeul ferronnier au coq du clocher renversé par l'orage. Même pas, dans le salon, d'aquarelles de famille. Leurs mains ne savaient caresser, ni la glaise, ni la pierre, ni le bronze, même pas leurs propres mains qu'ils portaient séparées comme si chacune appartenait à une des deux parties de la famille. On ne pouvait admirer dans la maison que les présents faits par la République aux divers Rebendart, Barbedienne plus grands que nature, comme à des dentistes surhumains. Les scènes de famille avaient lieu entre des murailles de Sèvres, et, à travers des potiches péniblement équilibrées, le ministre obtenait de son frère braconnier une réserve qu'il croyait due à son prestige et ne l'était qu'à tant de porcelaine. Ainsi, toutes les stations qui ont été placées entre la maison de nos pères et le Conseil d'État, et la Cour des Comptes, et le Conseil supérieur de la Défense Nationale, c'est-à-dire l'École des Beaux-Arts, l'Académie Julian, Bullier, n'existaient pas pour les Rebendart, et chacun n'avait vu qu'une femme nue, sa femme.

La vraie grandeur de la famille Rebendart, celle qui justifiait l'admiration de la Champagne, ce n'étaient d'ailleurs pas ses hommes qui la lui valaient, c'étaient ses femmes. Les Rebendart, parvenus au point culminant de leur carrière, ne choisissaient pas leurs épouses, elles leur étaient imposées par la province reconnaissante. Si la République leur donnait Cornélie en bronze, Didon en porcelaine, la Champagne leur offrait

des jeunes filles champenoises. On oublie trop que Domrémy est en Champagne. Le nom des Rebendart était tellement identique aux mots de devoir, de constance, d'honneur, que tous les usiniers ou vigneron se mobilisaient de Vitry à Lunéville, dès qu'un Rebendart manifestait le désir de se marier, pour découvrir et offrir une femme capable de vivre simplement avec d'aussi grands mots. Ce n'était pas toujours la plus laide. Ce n'était pas toujours non plus la cohabitation avec le Devoir, l'Honneur qui paraissait difficile à ces épouses ; elles savaient y trouver des réserves de tendresse, d'indulgence, de lâcheté,... mais bien la vie avec un président au cœur sec. C'était le mari qui était froid comme un symbole, muet en famille comme le seraient les symboles, distant en affection comme eux, et les symboles au contraire s'attendrissaient, tenaient compagnie à l'épouse, devenaient près d'elles humains, lui facilitaient le sommeil et la promenade dans les bois. Pénible vie, qu'elles cherchaient pourtant à prendre sans amertume. Elles étaient heureuses que leurs maris se déclarassent publiquement à la Chambre contre le vote des femmes, ressentant cette injure comme le premier hommage rendu à leur puissance domestique, comme le premier soupçon de jalousie, comme la première caresse. Leur seule et involontaire vengeance était de mettre au jour, sur quatre fils, deux Rebendart romanichels et révoltés. On leur enlevait à douze ans les deux fils sages qu'elles avaient, elles-mêmes, en apprenant le premier manuel ou la première grammaire, lancés sur le chemin du droit constitutionnel, et on leur laissait pour la vie les deux cancre. Elles allaient rarement à Paris. Les Rebendart douairières habitaient une maison isolée au bord du lac, les Rebendart veuves un pavillon de chasse, éloigné de deux cents mètres, entouré d'un ruisseau. Sur leur plateau, dans leur jardin de bégonias, les Rebendart au pouvoir abandonnaient à leurs mères les saules et les eaux, croyant les rendre ainsi à l'oubli et à la solitude, ne les rendant qu'à la tendresse.

Attiré par ces visages toujours souriants où la froideur des Rebendart avait seulement agi comme un décolorant, par leurs silhouettes nerveuses et fières, je m'étais fait présenter par le curé sous un faux nom, et j'étais venu les voir souvent, toujours à la tombée de la nuit, de peur que l'un des fils ou des neveux ne me reconnût. Je pénétrais chez ces vieilles dames par la poutre de l'écluse, ou en franchissant des haies de jasmin, quand le soleil

déclinait, comme un amant. Ou bien j'arrivais chez elles par le ruisseau, dans lequel j'avais pêché les écrevisses pieds nus, sans laisser de trace. Tout l'été, elles s'amuserent à m'attendre ainsi le soir, me croyant un jeune peintre ennemi de la société, avec les égards et la gratitude qu'une femme sait témoigner à l'homme qui vient la voir au milieu des sangliers et en nageant. J'arrivais toujours à point, comme on arrive dans toute vie réelle. Je les trouvais occupées à placer un meuble ou un objet de famille chassé de la demeure déjà comble du ministre par l'arrivée d'un présent officiel. C'était un rouet libéré par une jardinière en verre filé offerte par le roi de Serbie, une console Empire libérée par un Centaure en porcelaine de Bilbao offert par Alphonse XIII. Parfois je devais attendre sur mon écluse ou dans mon ruisseau, car c'était l'angélus, et je restais là, découvert, comme le paysan de Millet, mais les pieds dans l'eau. Elles étaient pieuses, l'une avec un peu d'enfantillage, l'autre plus gravement, chacune vouée depuis l'enfance à un patron, qui avait formé avec le mari le couple spirituel adoré d'elles, Rebendart le Légiste avec saint Antoine de Padoue, Rebendart le ministre du Commerce avec sainte Thérèse. Depuis la mort de leurs maris, elles goûtaient, sans se l'avouer, une paix profonde : c'est que la loi était morte avec ces avocats, c'est qu'aucun de leurs gestes, aucune des aventures de leur journée n'était plus réglée par la jurisprudence. Elles n'avaient plus de procès avec les chasseurs qui tiraient les poules d'eau, elles les menaçaient de leur canne. Quand un avion militaire se posait dans leur verger, elles n'avaient plus de procès avec l'autorité militaire, elles invitaient l'adjudant à dîner. Elles ne se doutaient pas qu'au terme du nombre légal d'années, conformément à ces lois faites par leurs maris morts, de veuves elles étaient devenues divorcées, divorcées de cœur et d'esprit. La preuve en est qu'elles aimaient maintenant tous les hommes. Elles aimaient les jardiniers, avec leurs mains qui prennent dans la terre, les écuyers de Sedan qui franchissaient les haies du parc avec leurs chevaux entiers. C'étaient les humains les plus polis avec les animaux, elles les aimaient. Elles aimaient les chemineaux avec leurs oreilles pointues, et ces plumes ou ces fétus dont sont pleines leurs vestes selon qu'ils viennent de coucher dans une étable ou dans une vraie chambre, les présidents des usines Wendel aux vestons toujours propres, toujours couchés dans la richesse..., et moi. Au début de ces nuits de Champagne si primitives, quand les cerfs brament dans le brouillard ou se taisent par la lune en se

regardant au fond de l'étang, quand les fouines, les blaireaux, les renards avancement vers les poulaillers du pas différent de la mort, suivant, car je me guidais sur les saules, une ligne d'humidité qu'avait dédaignée le ruisseau et qui me faisait éternuer, je leur apportais tout ce que l'on peut apporter à des jeunes filles, des revues d'art, Francis Jammes, des cerises chocolatées. Elles m'accueillaient avec un regard sur mes poches, essuyaient sur moi le premier souffle de la rosée, me tiraient vers la cheminée, et faisaient flamber un feu de sarments qui allait évaporer de leur hôte des cartes postales de Vézelay, l'histoire d'Arthur Rimbaud, les mœurs des femmes de l'île Fidji, et un peu d'amour. Puis, toutes pâles malgré la flamme, blanches comme des cœurs de salade trop comprimés, elles goûtaient, croyant que c'était la conséquence et la récompense de leur veuvage, de leur âge extrême, aux premiers fruits de jeunesse. Je sus que Rebendart s'étonnait de voir allumées si tard les lumières de sa tante et de sa belle-sœur. C'est que le fils de ses ennemis arrivait chez elles, porteur de Verlaine, et contaminait d'extase toute la section de la famille Rebendart vouée à une mort prochaine. Quand je repartis pour Paris, je leur donnai, comme à des mannequins, mon adresse poste restante avec de fausses initiales. Elles me répondent fidèlement, à peine inquiètes de ce que je n'aie encore trouvé ni un appartement ni un nom.

Un soir, elles m'attendaient. C'était la fête de l'une d'elles. J'étais en avance, et, mon bouquet à la main, je m'assis au haut de la colline sur le banc de famille. Je m'assis dans le sens qu'aucun Rebendart n'avait pris. J'avais la barre du dossier contre mon ventre. Je n'étais pas tourné vers l'Allemagne, vers le Rhin... Rebendart dans cette position, et cela eût signifié qu'il n'y avait plus d'ennemi héréditaire... Le soleil déclinait. Je suivais le soleil aussi loin vers l'Amérique qu'on le pouvait de ce pays. Je voyais le soleil affaibli se réserver dans son agonie pour tout ce qui est brillant de nature, les prunes violettes, le lac, comme un mourant réserve ses regards pour la petite cuiller, la veilleuse... puis mourir. Déjà la lumière du pavillon était éteinte, celle de la grande maison s'avivait. C'est que la veuve avait rejoint la grand'tante pour m'attendre et qu'on avait ouvert le lustre. Une lanterne contourna l'escalier. C'est qu'elles allaient à la cave. Car elles m'alléchaient comme de jeunes veuves savent allécher un beau jeune homme, en me promettant du Tokay, de la quiche. Sans me laisser une

heure même de répit, la lune déjà m'attaquait du côté déjà vaincu par le soleil. Le ruisseau, décapé par places et tout obscur, brillait sous les saules et se plaquait d'argent. Les sapins que l'on plante ici autour des maisons bourgeoises comme autour d'une tombe bruissaient de ce langage également compréhensible aux vivants et aux morts, aux fonctionnaires en retraite et aux ombres. Maintenant, dans la cave, les vieilles dames courbées se penchaient sur les bouteilles, et, comme elles s'étaient courbées dans tous les grands actes de leur vie, auprès des berceaux, des lits de mort, des blessés, graves à cause de ce cœur ainsi suspendu, elles se croyaient graves à cause du Tokay. Je ne me lassais pas de suivre les allées et les venues de l'amitié, marquées dans cette nuit des feux obligatoires. Je pensais à mes vieilles amies avec tendresse. Je sentais sur moi tout l'âge, toute l'expérience dont je les avais déchargées. Ces feux-follets, c'étaient deux belles âmes vivantes, encore vivantes. Tous ces enthousiasmes périmés pour moi depuis le lycée, ce n'était pas sur mon fils que j'allais pour la première fois les raviver, mais sur des existences périmées dont ce serait le jeu suprême. J'apportais ce soir Shakespeare, qu'elles ignoraient. J'allais lâcher ce soir ces démons qui réclament le champ de toute une vie, Desdémone, Hamlet, et les autres, qui réclament égoïstement des âmes jeunes pour les martyriser, dans un tout petit domaine bordé par la mort. La poésie, qu'elles rencontraient pour la première fois, les ravissait. Tous ces gens, qui au lieu de faire des procès aux voisins, aux braconniers, à l'intendance, faisaient des procès en vers à la mer, à la nature, à la fortune, les ravissaient. C'était là la vraie formule de la jurisprudence. Cette attitude intransigeante ou folle des poètes vis-à-vis de ce qu'elles n'avaient pas connu, la pauvreté, la faim, le froid, la souffrance, les ravissait. La poésie venait saluer à leur dernier lustre ces nourrices d'avocats et de lutteurs. Desdémone, Hamlet, venaient jouer autour d'un avenir qui était la mort, et le soir, frissonnantes, sous la forme atténuée de la chouette ou de la hulotte, mes vieilles amies sentaient aussi toute l'escorte du mal et des vampires m'accompagner jusqu'à leur âme pure.

Ce soir-là, j'étais en jaquette. Comme elles étaient passionnées d'étoffes et de vêtements, autre révélation, je m'amusais à m'habiller pour elles. Sans avoir jamais dans l'après-midi une occupation qui réclamât d'autre habit que mon sarrau de peintre, je leur montrai toute la garde-robe d'un jeune

homme moderne en invoquant de faux prétextes. Je leur disais que j'avais joué au tennis, et elles admiraient mon costume de flanelle, mes chemises blanches faites pour le soleil et qui n'avaient sur elles que de la lune et de la rosée. Comme elles auraient aimé couvrir de ces couleurs leurs fils, auxquels les Rebendart n'avaient dès le baptême accordé que le noir ! Je leur disais que j'avais eu un dîner à Troyes et j'arrivais en habit, impeccable devant ces vergers de pruniers, en habit pour les saules. Elles apprenaient que l'habit comporte une pochette, les Rebendart n'avaient pas de pochette. Tout geste qui rapproche la main du cœur, même pour prendre un mouchoir, ne leur était pas familier. Il fallait aussi expliquer le mécanisme qui relie les perles du plastron, la chaînette pour la montre, et jusqu'au bouton à bascule du col. Elles essayaient le secret. Cette science de la toilette masculine qu'ont si naturellement les mauvaises femmes, je la leur apportai enfin. Elles voyaient enfin sur un homme du linge souple, de la soie, il leur semblait que la vie s'était assouplie pour les hommes. Il leur semblait que la douceur s'était enfin posée sur les hommes. Elles caressaient mes cravates, mes cheveux. Je vins en costume d'atelier, je leur montrai sur moi les couleurs même, car mon sarrau était devenu une vraie palette. Elles y trouvaient la couleur des yeux de Rebendart, le président. Elles en étaient émues ; il y avait donc eu de la couleur, la couleur des bleuets dans ce corps présidentiel !... Ainsi, rat d'hôtel multicolore, je poussais la barrière de leur domaine. Les chiens enfoncés dans ce premier sommeil qui vainc aussi les concierges, aboyaient peu. J'arrivais sans être aperçu ou deviné jusqu'au salon vitré où elles m'attendaient. Elles discutaient. J'entendais leurs voix. La tante morigénait la belle-sœur : — Non ! le symbole de la fantaisie était Ariel et pas Caliban ! Pourquoi ? Parce qu'il en était ainsi. Non, le *Bateau Ivre* n'était pas de Fernand Gregh. Pourquoi ? Parce que Fernand Gregh n'avait pas corrompu sa jeunesse à Paris, parce qu'il n'était pas mort en Abyssinie ! Comment, ce n'était pas exact ?... Alors je poussais la porte et j'entraais, juge des mots, je retirais à Caliban cette royauté d'une minute sur la beauté et l'esprit, à Fernand Gregh les Illuminations... Mais, ce soir, une troisième voix s'insinuait entre leurs deux voix, une voix de femme aussi, mais un peu rauque, voilée jusqu'à l'étranglement, quelque amie d'enfance arrivée à l'improviste ou qu'elles avaient attirée dans ce guet-apens tendu aux environs de Reims aux vieilles âmes poétiques. Préparé à affronter une

nouvelle incarnation de la vieillesse, avec l'attrait d'un nouveau cœur âgé et pathétique, je frappai...

Vous devinez maintenant la raison de ce prologue, la justification de ces heures où je venais faire le mannequin de Doucet et de Shakespeare devant les dames Rebendart. Entre elles deux, assise sur ces sièges bas de peluche capitonnée qui isolent en France la bourgeoisie de la mort, assise à même la terre, les jambes demi-croisées, était une jeune femme. Il faisait chaud cette nuit-là. Cette femme avait les bras nus, une robe légère. Le Tokay qu'elle venait de déboucher était à côté d'elle. Elle était dorée par l'été, elle semblait sortie du flacon. Moi, qui avais prétexté une visite au président de la Cour de Nancy pour révéler la jaquette en drap pelucheux, je m'inclinai, avec mon chapeau de soie. C'est en tenue de mariage, un jonc d'or à la main gauche, que je lui tendis la main droite pour l'aider à se relever, comme pour lui faire passer un gué, et l'élan qu'elle prit fut si fort qu'elle tomba un peu sur moi, qu'elle tomba dans ma vie. Je crus d'abord que les deux vieilles dames n'avaient pu, comme tous ceux qui trouvent un trésor et le montrent justement au plus avare et au connaisseur, résister au désir de montrer à une jeune femme le consul spécial envoyé cet été auprès d'elles par les puissances de la littérature et de la mode. Je me trompais. C'était la bru du vieux Président Rebendart, absent pour quelques jours, qui descendait veiller chez ses tantes. Elle aussi fut surprise, car mes deux amies n'avaient même pas songé à lui dire que j'étais jeune. La soirée fut lourde, d'un sérieux que les vieilles dames attribuèrent l'une à la névralgie, l'autre à l'orage, et qui venait de la présence, simplement, de la jeunesse. Elles ne comprirent pas pourquoi je refusai, ce soir-là, d'être leur lecteur, et de leur expliquer Platon et Théocrite, ainsi que je devais le faire en une heure. Toutes ces fables, ces héros et héroïnes, ces écrivains qui se prêtaient complaisamment à moi quand j'étais seul avec elles pour un jeu anodin, se dérobaient devant Bella. A sa vue je sentais toutes les fictions que d'habitude je lâchais sans danger dans cette salle, reprendre leur venin, leur vertu ; et Bella d'ailleurs ne faisait rien qui pût animer la soirée. Elle ne dit pas un mot. L'homme le plus disert de France avait pour bru la femme la plus muette. Cette évaporation qu'est la parole n'arrivait pas à se produire sur elle, tant souterraine ou éloignée d'elle-même était sa pensée. Les bergers de Théocrite amorcés par mes vieilles amies fuyaient de toutes leurs

sandales vers l'antiquité à la vue de ce beau visage moderne comme à la vue de la Méduse. Je me sentais, en plus de mon haut de forme, chargé ridiculement de leurs houlettes. Toute une cavalerie de Centaures ou d'Amazones que je m'étais habitué depuis un mois à rendre innocente, se trouvait soudain devant une vraie guerre, et ruait... Enfin, minuit sonna. J'accompagnai avec Bella la tante, puis j'accompagnai Bella elle-même jusqu'à la demeure sur la colline. Les quelques étoiles dont je sais le nom étaient derrière moi, la voie lactée allait de ma droite à ma gauche, nous prenions de toute évidence le ciel de biais. Ces habitudes que j'avais inconsciemment depuis mon enfance dans la nuit, qui m'orientaient toujours dans le même sens dès que paraissait la Grande Ourse, elles étaient détruites ou contrariées par cette marche. J'avais l'avenir dans mon dos, la ferveur sur ma droite, l'inconnu devant moi. Bella avait pris mon bras. Tout ce vocabulaire préparé sur mes lèvres pour la soirée de Théocrite, le cythise, le romarin, les peupliers légers, s'évanouissait à la vue de ces géraniums, de ces bégonias et je redescendais dans un domaine lourd. C'est ainsi que chaque fois que Rebendart allait parler chez les morts sa bru allait se taire chez les vivants.

Rebendart s'absenta pour un voyage et je la revis chaque soir. Nous avions repris le langage à son commencement, nous nous disions maintenant bonjour, bonsoir. Nous désignions les bêtes par leur nom. Je crois que je l'aimais. S'il est des coups de foudre entre animaux, entre êtres qui ne savent ni se parler ni se toucher, c'est l'un d'eux qui s'était égaré sur nous, trompé par notre silence. Son corps, sa chair semblaient endormis, et il n'en venait que ces mots, ces soupirs, ces demi-chants qui échappent dans le sommeil. Il n'était pas un de ses mouvements qu'elle n'eût pu faire dans son lit. Elle semblait neuve, ne pas avoir eu d'enfance, être nouvellement créée, et tout l'artifice de notre vie sur cette terre était dénoncé à sa vue, les ennuis à la gravitation, la complication de la respiration humaine. Que Bella se tînt debout auprès de l'écluse semblait une opération merveilleusement dangereuse. Je ne me hasardais point à la toucher. Il faut vraiment ne pas savoir ce qu'est la rate, le foie, pour presser carrément contre soi une créature humaine. Je la sentais plongée dans une mer d'acides, de bases vénéneuses, dont il fallait notre chance pour nous tirer. Et encore, nous n'en avions pas pour si longtemps ! Il est doux de revivre avec une femme les

affres du premier homme, et de craindre sa résorption subite, sa cassure en deux, une fêlure soudaine de son front à son orteil. Pas d'épisode, pas de révélations dans notre amitié. Il ne nous arrivait jamais ces incidents qui marquent pour les âmes plus civilisées le début et la croissance des liaisons. Nous ne rencontrions jamais un mendiant qui discutait avec nous de l'existence de Dieu. Nous ne sauvions point une fillette de sa marâtre. Nous ne découvrions point au centre d'une ruine ogivale un lièvre blessé. La même cerise ne se trouva jamais à la fois sur nos lèvres. Au contraire, le monde s'aplanissait, se lissait autour de nous, et jamais une granulation dans nos pensées. Ignorants des secrets de ce pays, inconnus de lui, tout nous en était simplifié ; nos promenades dans des champs célèbres cependant depuis Clovis ou Attila, n'étaient pour nous que des promenades dans la luzerne ; au lieu de lever des sangliers ou des outardes, pourtant abondants, nous ne faisons partir sous nos pas que des moineaux et des poules. Nous avions une divination infailible pour trouver des routes sans pittoresque, toutes celles qui sur la carte Michelin ne sont pas bordées de vert. Un instinct nous menait aux prairies plates, aux plaines de betteraves. La Champagne abdiquait devant Bella son pittoresque, sa sécheresse, son passé. Une sorte de Beauce fleurissait sous nos pas, prospère en après-midi vides, en soirées sans histoire. Pas d'averses brusques, plus d'orages. Jamais rien dans la nature ne se heurtait et ne nous provoquait. Nous avions nous-mêmes le moins possible de gestes, et tous ces contacts amenés électriquement entre des corps amoureux par un loup-cervier qui crache aux yeux de la jeune fille, par la corneille qui casse une noix, par le ramier saisi par la buse, nous n'avions pas à les subir. Aussi, les lendemains de nos promenades étaient sans regret, sans remords, sans malaise, une Beauce de satisfaction et de souvenirs. Je trouvais Bella toujours prête, n'accordant jamais une minute à sa toilette, élégante, mais portant des robes mises depuis mille ans, et si une ronce déchirait son bas, si une goutte tombait sur le foulard, elle ne s'en souciait pas plus que si le temps allait tout recoudre ou détacher. Elle voulut voir la fresque que je peignais à l'église, et s'appuya par mégarde au pilier que je peignais aussi. Autour de son corsage blanc resta marqué un sautoir rouge, le manteau entier de saint Martin, cette fois doublement généreux, mais elle ne dit rien. Elle revint avec cette fourragère de sang, évitant de la toucher comme une égratignure, guérie quand elle fut sèche. Nous nous arrêtions à des auberges. Je commandais

sans la consulter du Byrrh cassis, du Picon grenadine, du Chambéry fraîsette. Elle les buvait d'un trait, sans jamais questionner. Elle croyait que c'était le même liquide. Elle s'étonnait de trouver à chaque verre un goût différent. L'amitié d'habitude donne le même goût aux boissons. Elle avait par contre une mémoire de fourmi. Je lui fixais à la dernière minute des rendez-vous que je choisissais à la hâte et au hasard, le troisième noyer du champ, la cinquième écluse. Je me reprochais le lendemain d'avoir si vite indiqué le lieu de notre rencontre, je n'en étais plus sûr moi-même. Mais je trouvais toujours Bella au pied du vrai arbre ou au centre de la vraie écluse, en avance toujours sur l'heure, car elle n'avait pas de coquetterie, ne se trompant jamais sur l'essence des arbres ou sur le courant des ruisseaux, avertie par un sens particulier, par un don accordé aux femmes d'écureuil, mais rarement aux brus de présidents, de la différence entre vernis du Japon, catalpas, et châtaigniers. De sorte, quand je dus partir pour Paris, que nous n'avions d'autres souvenirs de ces quinze jours, aucun autre souvenir, que celui d'un temps infini, d'un horizon sans obstacle, d'un langage sans paroles, que nous n'avions obtenu l'un de l'autre aucun gage, si ce n'est que deux existences s'étaient rapprochées aussi près qu'il est possible, mais sans cesser d'être parallèles, et que nous avions éprouvé seulement la caresse d'une vie totalement différente, totalement étrangère, mais toute proche. Je crois que le premier jour où je la vis de face fut celui de mon départ, au passage à niveau d'Ervy. J'étais triste, car je lui avais indiqué par erreur le passage à niveau de Raas, où mon train ne passait pas, mais elle avait corrigé d'elle-même avec sûreté ce qu'aucun indicateur n'avait pu m'apprendre. Toute en gris pâle, accoudée à un portillon qui me parut lui aussi d'ailleurs être fraîchement peint, elle me cria une phrase que je ne pus naturellement entendre, et qui devait être un secret de son être, une recette de son cœur, car elle rougit et se tait quand je veux obtenir maintenant qu'elle la redise ou l'écrive.

CHAPITRE IV

Moïse me convoqua au Maxim's. C'était le seul jour du mois où il n'allât pas à la piscine. Il le consacrait au souvenir de sa femme. Depuis vingt ans il passait au Père-Lachaise cette matinée anniversaire, à installer des bouquets dans le caveau, ou même à déposer des fleurs sur les tombes des femmes voisines, car il imaginait devoir aussi des égards à cette société de mortes où l'ombre de Sarah Griffith rayonnait de l'amour et de la constance de son époux. Des maris l'avaient fait surveiller, et lui avaient enjoint de ne plus cacher les monuments modestes de leurs femmes sous des gerbes qui laissaient croire aux familles qu'elles avaient eu un amant. Comme un amant il obéissait, et se contentait désormais de placer furtivement sur l'angle de la tombe un bouquet de violettes, mais il souffrait de ne pouvoir, ne fût-ce que pour ennuyer les veufs et surtout les belles-familles, dépitées que les brus dans l'autre monde eussent pu acquérir d'aussi belles relations, offrir des bagues et des bracelets. Il tenait à jour des fiches sur les maris des deux voisines les plus proches de Sarah. Il ruina l'un, qui avait démerité, et qui ne sut jamais que les Gafsa avaient baissé en un jour de quarante points parce qu'il avait chanté l'avant-veille à l'Abbaye de Thélème : « Ma femme est morte. » Les dons rituels achevés, il ouvrait le caveau de Sarah avec le mot qui ouvrait son coffre-fort, et s'y enfermait. Des amis prétendent qu'il racontait tout haut à la morte des aventures du mois écoulé, et des espions avaient tenté, en collant les oreilles aux fleurs ajourées du coffre-fort de marbre, de connaître les destinées du change. Il sortait, muni d'un calme que la piscine ne lui donnait pas toujours, mais l'humilité qu'il avait devant les tombeaux avant sa descente aux Enfers se changeait, pour la descente vers Paris, en orgueil et en mépris. Il semblait

que des renseignements particuliers venaient de lui révéler la veulerie des morts, leur hypocrisie, leur esprit profondément antisémite. Il ne suivait même plus les allées. Il n'avait plus sur le Père-Lachaise son pas glissant et serein de tout à l'heure, copié sur le pas de celui qui marche sur les eaux. Tapotant d'une main cavalière la main de Félix Faure, donnant une chiquenaude à la cuisse de la pleureuse de Rothschild, secouant l'arbre sans fruit de Musset, délaissant tous ces morts que Sarah avait cafardés, il ne poussait plus sa promenade que jusqu'à la tombe fraîche, si le cas se présentait, d'un ennemi : aujourd'hui d'Enaldo. Du terre-plein, il regardait Paris d'un œil satisfait, celui dont son illustre parrain eût regardé, mais après y avoir pénétré et gagné de quoi fondre les Tables en or massif, la terre promise, se posait depuis vingt ans le même problème à propos de Saint-Sulpice, qu'il laissait chaque mois de profil et qu'il retrouvait de face. Puis il descendait déjeuner au Maxim's, à moins qu'il n'aperçût, de la grande allée, un cortège gagner le département où reposait Sarah. Il le suivait alors de loin, s'inquiétait du nom, se réjouissait si c'était pour elle une jeune compagne, et ne partait qu'après avoir contrôlé ce nouveau voisinage.

J'arrivai en avance, et le trouvai déjà installé. Sa conversation avec Sarah avait été sans doute brève ou tenue en style télégraphique : « Lutte Rebendart-Dubardeau engagée, avait-il dû lui dire. Enaldo hier mort. Lu dans *Revue Universelle* étude sur enseignement classique par ambassadeur États-Unis. Assez idiot. Temps plutôt agréable. Belles averses la nuit, et jour tout lumineux. » Je pensais qu'il voulait me parler de Rebendart. Je me proposais surtout d'obtenir des nouvelles de Bella, car je l'attendais en vain chaque matin, depuis ce jour où elle avait appris mon nom. Elle ne venait plus, elle ne répondait plus. J'en profitais, le matin, pour lire. Privé de Bella, réveillé tôt, je lisais les livres à la mode, Istrati, Ossendowski. Restait à savoir si l'aventure d'un Polonais autour de l'Ienisseï valait un corps affable se glissant près du vôtre, si les discours sur la tyrannie du baron Ungern, dans sa forteresse d'Ourga, valaient une minute de lutte, puis de repos éternel, le tout suivi d'un chocolat tiède et de toasts ; si les pratiques des élans en Haut-Thibet et leurs courses en biais devant les caravanes valaient deux yeux reconnaissants, mille baisers sincères, sans compter l'inondation d'eau de Cologne en plein milieu des reins. Lassé de cette

fusion du regret et de la Mongolie, je rejetais Ossendowski. Je prenais, parmi les livres, le plus terne, le plus triste, le Livre Noir des Soviets. Mais la question restait la même, éternellement la même. Restait à savoir si la certitude que le *Matin* est soudoyé par la Russie valait une jeune femme se levant, s'habillant, si la mise au pilori de l'*Éclair* par M. Bojarski valait la séparation au coin de la rue Daunou, si aucune phrase au monde valait cette forme de Bella entrevue dans le miroir du magasin, valait le désespoir quotidien, sans remède, de notre séparation... Tout cela restait à savoir... Du moins le manque d'amour me donnait pour la matinée presque la même liberté que l'amour lui-même.

Moïse ne voulait pas me parler de Bella. Il avait vu Rebendart la veille. Le ministre l'avait reçu dans son cabinet, place Vendôme, les fenêtres ouvertes, entre le jardin d'où venait le bruit d'un jet d'eau, le parfum des roses, et le Conseil des Ministres. Les ministres bavardaient, attendant leur hôte. Rebendart, agacé, avait ouvert toute grande la porte double et crié : « Eh bien, Messieurs ! » Le silence s'était rétabli. Mais le jet d'eau parlait, les roses s'évertuaient. Rebendart avait marché vers le jardin, prêt à les remettre eux aussi à leur place, puis s'était contenté de fermer la fenêtre. Enfin, dans cette écluse poussée sur les fleurs et ouverte sur les ministres, Moïse avait écouté Rebendart.

— Monsieur Moïse, avait demandé Rebendart, êtes-vous pour ou contre moi ?

Car Rebendart ne dédaignait pas l'intimidation. Dès qu'il s'agissait de l'État, il se croyait dégagé de tous les liens, préjugés ou formules, qu'il acceptait pour sa conduite personnelle. Lui, qui mangeait sa fortune dans sa charge, admettait pour les autres les pots-de-vin, les achats de conscience. Intègre avec son marchand de vin, sa marchande de journaux, son régisseur, il avait une double parole avec le président du Sénat, et avec Édouard VII. Jamais personne n'avait acheté son tabac avec plus de loyauté, et applaudi avec plus de félonie Gambetta et Waldeck-Rousseau. Moïse au contraire, assez dénué de principes pour ses affaires personnelles, et qui n'hésitait pas à se débarrasser d'une pièce fausse aux dépens d'un chauffeur, devenait purifié au contact de toutes les entités qui ne vendent et n'achètent pas, la religion, l'État, la France, valeurs que n'affecte aucun change. Tandis que le squelette intègre de Rebendart fondait sous un acide inconnu dans son corps

de ministre, dans le corps adipeusement oriental de Moïse s'introduisait, dès qu'il s'agissait du pays, une ossature des grands jours et du moyen âge, et jusqu'à son maintien en était plus droit et plus digne. Ce n'était pas tout. Rebendart traitait l'État comme on traite un homme, par la jurisprudence, le raisonnement, l'autorité. Moïse au contraire appréciait à l'extrême les qualités féminines de la France. Il sentait que changer un pays de royaume en république était en changer le sexe même. Tout ce qui concernait la France, tout ce qu'il lui avait donné, il ne l'avait jamais dit. La puissance que la France avait eue tout à coup un matin, dans une période de ruine financière, en face de la City, on ne saurait jamais que Moïse la lui avait prêtée en sacrifiant le tiers de sa fortune : cela était le chapitre Femme, c'était son secret. S'il adorait la France, ce chœur de la Nef Europe où ses coreligionnaires se sentaient aussi en sûreté morale qu'au moyen-âge derrière un autel, cela était le chapitre Liaisons, cela le regardait, et ne regardait point Rebendart. De sorte que pour le duel ce chrétien champenois et ce juif échangèrent simplement leurs armes, le chrétien prenant l'astuce et l'aveu, le juif la loyauté et le secret. Tous deux se mesurèrent, chacun avec son honneur de bataille, qui était l'honneur quotidien de l'autre.

— Monsieur le Président, avait répondu Moïse, je suis un banquier de change. Dans la mesure où vos demandes et les exigences du change s'accorderont, vous me trouverez toujours à vos ordres.

— Je vous exprime mes remerciements, avait dit Rebendart. J'y joins le regret de vous entendre formuler des réserves.

Car la conversation de Rebendart semblait apprise sur un manuel de conversation pratique pour hommes d'État.

— Un pays, même maritime, ne règle point ses marées, avait repris Moïse, qui s'amusait de cette banalité. Mais je suis tout à vous s'il s'agit de les prévoir.

Rebendart s'était levé brusquement, et, filant la métaphore, en vieux parlementaire, il avait dit :

— Ne nous égarons point, Monsieur Moïse. Il ne s'agit pas de la lune. Il s'agit de Dubardeau.

La fenêtre du jardin, mal poussée, s'était ouverte. Un courant d'air en venait, dont le Conseil des Ministres souffrit silencieusement. Moïse

attendait. Il était sûr de soi. Depuis son enfance il avait une recette pour être toujours chez Moïse et au centre de sa force. Qu'il fût dans une ville, sur une montagne, il calculait d'un coup d'œil ce que sa fortune lui permettait d'acheter autour de lui, il s'en considérait comme le maître, et ses interlocuteurs se trouvaient tout d'un coup en face du propriétaire. Circonférence d'abord peu extensible qui lui donnait à ses débuts quelques pieds carrés à peine dans le parquet en bois de Carinthie du bureau où il avait débuté chez les Kohn de Trieste. Il suffisait alors que le collègue Hahnensteg retirât son tabouret au moment où il s'asseyait pour que Moïse chût hors de son domaine. Puis juste la mosaïque de la salle d'attente chez les Laberti de Gênes. Puis quelques étroits centiares de vraie herbe à Chaville, quand il y déjeunait le dimanche, vers 1890, avec le frère de Sarah. Mais ce système d'arpentage dès 1912 au centre de la Lozère lui accordait le département, et, en ce moment même, dans le bureau de Rebendart il lui donnait la Concorde entière, la rue Royale, le Sud jusqu'à la rue de Grenelle, tout le bloc de Paris qui peut s'estimer trois milliards or. La Bourse lui avait d'ailleurs été ce matin fructueuse, de sorte qu'il voyait, à mesure que parlait Rebendart, le locataire Rebendart, son cercle magique mordre sur la Madeleine, englober les chevaux de Marly à l'Ouest et le Rhinocéros des Tuileries à l'Est, s'approcher au Midi du tombeau même de Napoléon. Il n'avait le sentiment de sa puissance, dans toute discussion, qu'en construisant autour de lui ce ring d'or. Il s'assit. Il boxait assis...

Rebendart, lui, restait debout, car ce n'était pas du centre de sa circonscription, comme il sied à un parlementaire, qu'il paraissait parler, mais du pied d'un monument. De quel monument ? On ne pouvait hésiter longtemps à le deviner ; c'était au pied de son monument propre. Un Rebendart de bronze le dominait et lui dictait sa parole. Son Égérie, c'était lui-même, lui-même en airain. Il avait édifié dans son imagination un Rebendart obstiné et insensible qui le dispensait de discussion et d'énergie, car il était au fond impressionnable et faible. Sa volonté était en dehors de lui dans cette réplique de fonte. Tout le mouvement qui lui restait, comme à une statue, c'était le mouvement de son ombre, l'ombre de sa résolution, le reflet de sa volonté. Jamais aucune de ses décisions n'était commandée par l'avenir, par des signes venus de l'avenir, mais bien par la dernière décision que ce Commandeur devait avoir prise. Il ne se rendait pas compte que pour

avoir ce corps de fonte il avait vendu son âme à toutes les puissances du passé, à toutes les formes périmées de la civilisation, et que c'était justement en leur nom qu'il allait maintenant, hargneux, hérissé, insultant, s'humilier devant Moïse.

— Je vous ai vu hier à l'Opéra, dit-il en changeant de ton. J'aime Mozart.

Moïse eut quelque espoir d'avoir avec Rebendart une conversation humaine. Jamais Mozart n'avait été joué avec autant de perfection que la veille. Lui, Moïse, en était encore pénétré... Sa haine pour les ennemis, son amour du gain, la rapidité même de sa parole en avaient été relâchés au profit d'un bien-être physique qui l'accablait depuis son lever. Cette rouille dans ses genoux, cet engourdissement de ses oreilles, en effet, il le reconnaissait maintenant, c'était bien la nonchalance divine, l'acide urique suprême, c'était bien Mozart. Il se réjouit d'avoir à parler des Dubardeau avec un homme qui avait entendu Mozart au début de sa nuit. Il ignorait que la musique avait sur Rebendart des effets particuliers, que César Franck incitait Rebendart à la pétulance, Debussy à l'énergie, Leoncavallo au raisonnement, et que ce qui justement le poussait ce matin sur le chemin de la jalousie, du mépris et de la haine, c'était Mozart.

— Monsieur Moïse, dit Rebendart, reprenant son manuel à une leçon supérieure, parlons franc. Les plus fermes soutiens qu'aient trouvés nos rois dans leur lutte contre les féodalités, ce sont les banquiers et ce sont les juifs. Je parle à un portrait composite de ces adjoints. Pas de bavardage. Ce n'est pas une haine personnelle qui m'anime contre les Dubardeau, mais leur exemple est néfaste. Ils sont les féodaux du régime. Laissant entendre qu'ils planent au-dessus des lois divines, qu'ils modifient les lois physiques et chimiques, ils en ont profité pour se soustraire aux lois tout court. Ce sont de malhonnêtes gens. L'honnêteté ne consiste pas à refuser de recevoir les parlementaires et à aimer les cubistes. Dans chacun de leurs domaines, politique, scientifique, financier, ils sont les rabatteurs de l'esprit d'orgueil, d'indépendance, et d'incrédulité. Je serai impitoyable. D'ailleurs vous avez lu mes derniers discours. Je n'ai rien à y ajouter.

— Ah ! fit Moïse.

Car Moïse, malgré le peu d'attrait qu'avait déjà pour lui Rebendart, était déçu par cette dernière phrase. Tout entretien avec un homme d'État lui avait montré jusqu'ici l'orateur différent de ses discours et presque toujours supérieur à eux. Un discours politique en France est une espèce de monologue aussi impersonnel que le récit de la mort d'Hippolyte ou le monologue de Charles-Quint. Tout le monde l'attend, personne ne l'écoute. Un discours politique en France, c'est un geste, un geste quelquefois nouveau, mais les mots, les paragraphes, le sujet, sont mécaniquement choisis et déclamés. Ce sont des uniformes de la parole ou de l'âme que l'on revêt dans les solennités, mais Moïse n'avait jamais prétendu juger plus Rebendart sur ses discours que la vie familiale d'une actrice sur le récitatif d'Athalie. Moïse savait qu'après avoir déposé les discours qu'ils s'opposaient comme des armes de carton, les hommes d'État retrouvaient au pied de la tribune leurs vraies armes, la culture, l'enjouement, l'esprit, la sensibilité, et commençaient avec elles le vrai combat des couloirs. En se référant à ses discours, Rebendart avouait simplement à Moïse qu'il ne pouvait employer, pour le convaincre, ni le rire, ni la cordialité, ni la passion, ni le bon sens.

— Laissez-vous convaincre, dit Rebendart. L'autre jour vous avez invoqué contre moi le personnel des ministères que les Dubardeau ont dirigés. Vous prétendez qu'ils y étaient populaires, qu'ils y sont regrettés, que chaque fonctionnaire est un témoin de leur honneur. En ce qui concerne le Ministère de la Justice, vous allez voir.

Il sonna Crapeuc.

Moïse eut envie de se lever, de partir. Il comprenait le projet de Rebendart. Il s'agissait de faire renier mon père par ses collaborateurs, par ceux surtout qui lui devaient tout. Dans son mépris des hommes, Rebendart aimait les amener ainsi à des carrefours humiliants. Par bonheur, dans le jardin, Moïse vit soudain le soleil illuminer deux statues de Flore et de Pomone que mon père avait découvertes dans un grenier du garde-meuble. Il ne fallait pas compter sur Flore et Pomone pour renier mon père. Leurs seins étaient éclairés, leurs secrets. Elles semblaient sacrifier leur pudeur de statue à la reconnaissance. Peu importait donc le parjure de Crapeuc, et Moïse attendit.

Crapuce, secrétaire général de Rebendart au Ministère de la Justice, l'avait été de ses cinq prédécesseurs. Il est encore quelques mots antiques qui couvrent complètement des cœurs ou des opérations modernes : Crapuce était un affranchi. Il possédait les caractéristiques classiques de l'affranchi, la salacité, la servilité, la méticulosité. Il n'était pas une de ses bassesses et même de ses tics que Tacite n'eût décrit, son aspect minable évoquait un beau terme classique, son regard piteux un de ces beaux et nobles mots latins qui expriment en deux syllabes que vous êtes premièrement impitoyable pour les inférieurs, doué vis-à-vis d'eux d'une voix tonitruante, d'une stature, et deuxièmement que vous êtes vis-à-vis des puissants, fluet, bossu et à voix de fausset. Le soufflet qui séparait son bureau du salon du ministre était la chambre d'accessoires où en une seconde Crapuce échangeait le masque de l'extrême tyrannie contre celui de la servilité. Chaque fois que résonnait comme un cri de cigale la crécelle d'appel de Rebendart, à ce cri de cigale qui fait vibrer tout cœur libre et l'incite à la liberté, Crapuce était pris du délire de l'esclavage. Il cessait de couvrir ses huissiers d'injures, saisissait les dossiers qu'il portait horizontaux comme des coussins avec des clefs de ville, et c'était toujours en effet la reddition totale du ministère, du personnel, du budget, des assassins, de tout ce qu'il était chargé de défendre, à laquelle il se rendait ainsi. Je m'amusais à observer pour des raisons archéologiques la vie de cet affranchi, comme je m'étais arrêté tout un matin à suivre près de Rome les courses dans un lac d'un poisson qu'on m'avait dit être la murène. Murène à dents gâtées. L'existence de Crapuce était une course le long de la vie du ministre. Il s'agissait pour lui de se lever avant son maître et de se coucher après lui. Ne trouvant jamais un papier sale, une plume usée, un buvard avec taches, les ministres acceptaient d'avoir leur journée ainsi bordée par Crapuce. Ils pouvaient dormir sans crainte qu'une écritoire fût renversée sur le bureau de d'Aguesseau, et parfois ils retrouvaient au matin cent sous que Crapuce avait ramassés sur leur tapis. D'ailleurs, méfiants, ils l'employaient surtout à écarter les visiteurs indésirables. C'est Crapuce qui recevait les hommes d'État dont l'haleine était forte, les académiciens sans beauté, les évêques sans charme. C'était un purificateur à l'entrée de leur cabinet. Il remettait aussi les pots-de-vin. On devine quelle fatuité avait prise Crapuce de ce contact, le seul suivi qu'il eût dans le monde, avec des actrices uniquement laides, des généraux uniquement courtisans, et des savants

uniquement quémandeurs. Il s'en estimait beau, indépendant et intègre. Au téléphone, Rebendart lui passait également les bègues, les menteurs, et ceux qui ont l'accent étranger. Si bien qu'il se croyait seul détenteur du beau langage. Aux dîners officiels, c'est Crapuce que l'on plaçait près du grand duc idiot, du maréchal sourd, de la princesse coureuse. Si bien qu'il avait le mépris des grands. De la politique, des affaires, de la guerre même, il n'avait ainsi connu, par sa fonction et sa nature, que le côté honteux ou ridicule. Des livres il ne lisait que les passages obscènes, pour en avertir le ministre, des journaux que les scandales. Il ne signait lui-même que les lettres de réprimande ou de congédiement, le ministre pour sa publicité se réservant les autres. Il n'avait donc aucune raison de croire à la beauté de cette vie, où il circulait avec les gestes furtifs, les moustaches, et jusqu'aux yeux d'un rat d'égout. En fait, il ne connaissait pas sa vraie nature, qui était, non de nommer en disgrâce à Barcelonnette le substitut de Riom, mais de crever les yeux d'un rossignol, non d'empêcher la naturalisation d'un auteur grec fêté aux Nouveautés, mais de couper les pattes d'une tortue, non pas de révoquer le procureur réactionnaire d'Aix qui réclamait ses frais de voyages, mais d'enfoncer des aiguilles à tricoter dans les joues de ses huissiers quand ils riaient. Car ce qu'il détestait le plus au monde, et c'est en cela que les affranchis ne connaîtront jamais la liberté, c'était le rire.

— Crapuce, lui demanda à brûle-pourpoint Rebendart, ne me répondez que par un mot, un seul. Dubardeau a-t-il fait du mal ou du bien à ce pays ?

Crapuce devait tout à mon père, ses grades, sa situation. Menacé de révocation quand il était sous-préfet de Compiègne, mon père l'avait sauvé. Un jour où il avait été pris dans une rafle, car il aimait les filles, mon père lui avait évité le poste. Il était présent quand mon père avait obtenu de Wilson l'alliance, de Kitchener l'armée d'Égypte. Il n'hésita pas...

— Plutôt du mal, Monsieur le Ministre.

— Vous tenez à votre plutôt ?

— Du mal, si vous le voulez, Monsieur le Ministre.

— Je ne veux rien du tout. Je vous demande votre avis.

— Du mal.

A cette parole, un coup de soleil inonda le jardin. Les cuisses de Pomone s'illuminèrent. Le jet d'eau que mon père avait fait nettoyer monta.

Les merles, indivis entre le Ritz et le Ministère, entre les belles américaines et la justice, sifflèrent. Les oiseaux ont le secret de deviner les instants où l'on renie. A défaut du coq, l'un d'eux vint se poser sur la fenêtre... Trois petits cris de moineau... Mais personne ne s'y trompa, le moineau avait chanté ! Rebendart prolongea le supplice de Crapuce.

— Je ne vous demande pas une affirmation de complaisance, Crapuce. Je sais que vos rapports passés avec Dubardeau vous rendent la franchise difficile. Répondez ce que vous pensez et non ce que je pense. A votre avis, un Dubardeau, quelles que soient ses qualités, est-il utile ou néfaste ?

— Certaines personnes le jugent néfaste.

— Je le sais pardieu bien. Je suis de ces personnes. Il s'agit de vous.

Crapuce était pâle. Il essayait de deviner quel piège lui tendait Rebendart. Enfin il dit :

— Néfaste.

— Vous dites ? C'est insensé, on n'entend rien avec cette fenêtre ouverte !

— Néfaste.

Rebendart le congédia de la main et sonna Basquettot, le directeur des affaires civiles.

Je ne connais pas dans l'histoire littéraire, non seulement de la France mais de tous les âges, un écrivain assez superficiel pour que je lui confie la description du baron Basquettot. Quand je songe à lui, la plume d'André Theuriet me paraît un burin effroyable. La moindre indication en profondeur ou en relief eût dénaturé son caractère. Non pas qu'il ne fût aussi hypocrite, aussi vaniteux, aussi ambitieux qu'un fonctionnaire peut l'être, mais ces défauts, par lesquels généralement les âmes sont étoffées, amincissaient encore la sienne, et les mots même d'hypocrisie et d'ambition se dérobaient, dédaigneux, à la vue de Basquettot. Il eût suffi de dire que Basquettot était vicieux, traître, ou lâche, pour que lâcheté et trahison et vice parussent les défauts d'êtres secondaires tels que les étourneaux et les huîtres. On pouvait d'ailleurs faire la preuve par l'absurde, et accoupler le mot Basquettot au mot amour, au mot noblesse, ou simplement au mot justice, puisqu'il avait été juge : cela eût provoqué le rire. Le krach de la

Société Générale, l'affaire Dreyfus, la baisse du franc, se muaient dès qu'on passait la porte de son cabinet en jeux de mots. Les caractéristiques de Basquettot étaient une inconséquence absolue doublée de mémoire, une incompréhension totale doublée d'assiduité, et un déficit incalculable d'imagination doublé de la passion des calembours. Il ignorait tout même du monde. Il suffisait qu'il acceptât un dîner pour apprendre le lendemain que l'hôte se trouvait inscrit sur la liste des indésirables, des insoumis, ou de la police secrète. Il soupait dans les ménages la veille du divorce, chez les financiers le matin de leur faillite, chez M^{me} Steinheil la veille du crime, mais sa personnalité était à ce point futile qu'il ne venait à personne l'idée de soupçonner les mœurs ou l'honnêteté de Basquettot, dont les principales relations avaient été jusqu'à ce jour Adelsward, Lenoir, Rochette et M^{me} de Tessancourt. Son flair n'était pas moins heureux en ce qui concerne les animaux ou les plantes. Les chiens qualifiés par lui de race qu'il promenait chaque matin au Bois étaient des lévriers à patte courte, des dackel sans queue. Le sort semblait pourtant l'avoir eu à l'œil entre les autres mortels, et l'avait mis à même de jouer les grands rôles de l'humanité : celui de Robinson Crusoé, car après un naufrage il s'était trouvé seul dans une île, mais il n'y avait découvert qu'un remède contre le ver solitaire ; celui d'Œdipe, car, séparé à sa naissance de sa mère qui avait dix-huit ans, il l'avait rencontrée au cours d'un voyage et manqué séduire, mais il n'avait tiré de cette aventure qu'un monologue en vers qu'il récitait volontiers ; le rôle même de Prométhée, car dans une caravane en Asie Centrale où tous les instruments à obtenir le feu avaient été perdus, il se trouva le seul à posséder des boîtes d'allumettes, et la convoitise et le crime avaient rôdé autour de lui, mais il gâcha le stock en un soir à vouloir flamber une omelette au rhum. Sa carrière néanmoins avait été facile. Chaque fois qu'un des postes importants du ministère venait d'être confié à un jurisconsulte de talent ou simplement à un sage, comme il ne fallait auprès de cette lumière qu'un comparse, Basquettot s'imposait. Mais la lumière un jour était soufflée, l'homme remarquable partait, et le coadjuteur Basquettot restait en titre. Il avait ainsi gravi les six échelons suprêmes, et le fait que Basquettot y était maintenant le premier signifiait simplement que le ministère s'était amputé de six intelligences.

— Basquettot, dit le Ministre. Un mot. Quelle est la situation de Dubardeau en Europe ?

Basquettot avait entendu le roi d'Angleterre tutoyer en français mon père, mais il ne l'avait jamais rencontré chez Mata Hari, il avait vu le roi de Belgique lui donner l'accolade, mais il ne l'avait pas vu chez Bolo. Il n'y avait pas eu ces dix dernières années un monarque ou un chef socialiste qui n'eût serré mon père dans ses bras. Mais mon père n'avait pas baisé la main de M^{me} Comarin-Buchenfeld.

— Nulle, dit Basquettot.

Moïse s'était levé.

— Eh bien, dit Rebendart, l'expérience est-elle suffisante ? Êtes-vous convaincu ?

— Je réclame une troisième preuve, dit Moïse, qui commençait à s'amuser.

— Voulez-vous que j'appelle le directeur des affaires criminelles ?

— Non, dit Moïse. Prenons au hasard. Prenons l'attaché de service, par exemple.

— Qui est-ce ? demanda Rebendart.

— C'est un nommé Brody-Larondet, rédacteur de troisième, dit Basquettot. Garçon remarquable. Le meilleur classeur du département. C'est lui qui a renouvelé le numérotage des fiches en remplaçant l'O par l'Y, et en supprimant les doubles lettres. Cela nous a permis de retrouver tous les précédents des graciés de mort, que nous avions égarés depuis dix ans.

— Qu'il entre, dit le Président.

Brody-Larondet, celui qui avait retrouvé le passé de Cayenne, entra. C'était un homme de quarante ans, myope, voûté, rhumatisant, avec un gros pouce, des yeux faux, et qui accumulait sur lui tous ces défauts physiques dont la race des juges passe pour être déchargée aux dépens des criminels. Il n'avait pas eu, lui, de passé, si ce n'est que rue Cujas, quand sa mère lui envoyait de Cahors des pâtés de foie gras, il invitait à les manger les autres étudiants et qu'on le forçait vers minuit à épouser en public une des femmes, cependant que l'assemblée tapait autour du lit sur les boîtes de

conserve vides et les casseroles. Il n'avait pas d'avenir, si ce n'est que prochainement il allait épouser pour de vrai une cousine du Périgord, pauvre, laide, et se coucher silencieusement auprès d'elle pour la vie. Il frémissait déjà de crainte, pensant qu'il était bien imprudent en effet de remplacer l'O par l'Y, s'imaginant que le ministre était partisan acharné des doubles lettres, et il s'inclinait, prêt à toutes les rétractations.

— Brody-Larondet, dit Basquettot, le Ministre désire savoir ce que vous pensez de M. Dubardeau, son prédécesseur en cette maison.

Brody-Larondet respira. Ainsi le Ministre adoptait son système ! Il se trouva comble envers Rebendart d'une reconnaissance qui se trompa d'expression.

— C'est un grand homme, Monsieur le Ministre, un très grand homme !

— Expliquez-vous, dit Rebendart, glacial.

Brody-Larondet comprit alors. Il n'était pas homme à mentir, mais il entrevit sa disgrâce. Il essaya, pour amortir le ressentiment de Rebendart, de détourner son éloge sur un Dubardeau dont Rebendart ne pouvait être jaloux. Il se rappela avoir parlé un jour avec mon père de Vincent d'Indy. Jamais la musique moderne ne lui avait été expliquée aussi clairement. Il avait immédiatement envoyé *Fervaal* à la fanfare du village de la cousine du Périgord.

— C'est un grand musicien, dit-il, un grand musicien !

Rebendart prenait mal l'aventure. Brody le sentait. Il tenta un dernier effort. Il se rappela avoir rencontré mon père au marché aux puces. Mon père avait expliqué doucement pourquoi un tableau que Brody venait d'acheter assez cher n'était pas de Vinci, ni de Rembrandt, comme Brody en était sûr, mais d'un nommé Durand, qui en inondait actuellement toutes les boutiques d'antiquaires.

— C'est surtout un grand peintre, dit-il, un très grand peintre !

— Vous êtes un grand imbécile, dit Basquettot, sortez !

CHAPITRE V

Un homme venait d'entrer au Maxim's et s'était assis en face de nous, de l'autre côté du couloir. Moïse se leva pour le saluer. Ce nouveau venu avait près de soixante ans, une taille superbe, des moustaches blondes et grises à la gauloise, des yeux bleu pur. Il était de ces gens dont on a l'impression de décrire l'âme en décrivant leurs vêtements. Décrivons-la. Il avait un pantalon à petits carreaux noirs et blancs, une cravate noire lavallière, des souliers jaunes et des guêtres, un veston bordé de ganses. Ses ongles étaient soignés, sa raie parfaite. Un mouvement constant l'animait. Il roulait sa chevalière, il plaçait et enlevait son monocle, il enfonçait son épingle de cravate ; il était de ceux qui entretiennent une grande âme avec de petites manies. Une sorte de douceur, un nuage d'enfantillage l'appareillait à chacune des femmes présentes ; avec aucune il n'eût juré, même avec les plus jeunes, même, lui tout habillé, avec les femmes nues des fresques. Mais il était seul. Il déjeuna d'une côtelette, détermina chez le maître d'hôtel en commandant une côtelette la déférence que d'autres obtiennent tout juste avec le homard et le faisan, s'inclina devant nous et sortit.

— C'est le père de la bru de Rebendart, c'est Fontranges, me dit Moïse. Nous ne sortirons pas aujourd'hui de la famille...

C'est ainsi que je connus l'histoire du père de Bella.

Un régime alterné de sécheresse et de tendresse dominait la famille des Fontranges. A une génération de Fontranges qui vivait jusqu'à quatre-vingts ans dans l'avarice, le mépris des voisins, la dureté pour les enfants, succédait toujours une génération passionnée, mais qui mourait vite... de sorte que l'aïeul et le petit-fils secs se retrouvaient seuls en tête à tête de

longues années et imposaient un renom unanime de sauvagerie à cette famille dont un membre sur deux mourait d'amour, de désespoir, ou de mélancolie. La seule passion commune aux Fontranges cruels et aux Fontranges tendres était la chasse. Elle était aussi variée dans leurs domaines qu'avant la Révolution ; ils tenaient à avoir toutes les espèces de chiens, de furets, de faucons, d'oiseaux appeleurs, ils veillaient à ce que tout gibier prospérât, à ce qu'aucun animal nuisible, blaireau, loutre, renard, ne fût éliminé. Aucun acte de la Convention, du Directoire, ne libéra chez eux du combat avec l'homme une seule espèce animale, et le père de notre voisin avait été destitué en 1878 de son capitanat de louveterie parce qu'il entretenait dans ses bois des louves. Tous les quarante ou cinquante ans, quand grandissait le petit Fontranges doué d'un cœur, survenait dans le château ce moment pathétique où les chiens, traités de mémoire de chien à coups de pique et de fouet, connaissaient les caresses. Chaque espèce canine, confinée jusque-là dans l'exercice d'une haine spéciale, celle de la perdrix rouge, celle de la fouine, celle du sanglier, devenait en même temps, avec ce Fontranges qui lisait dans leurs yeux, le spécimen d'une tendresse particulière. Puis le jeune maître s'embarquait pour les spahis, délaissant ces bassets et ces setters qui hurlaient à son départ, prêts pour lui à chasser le lion, et ne revenait que pour donner libre cours à son cœur. Car les passions des Fontranges ne les égaraient jamais. Elles n'étaient jamais provoquées par une actrice, par une cousine mariée. Aucun désir qui les menât hors de leur maison et de leur droit, et qui ne fût approuvé par les commandements de Dieu. C'était à leur mère, à leur femme, à leur belle-mère, quelquefois à leur père cruel qu'ils se consacraient. Mais cette passion était si ardente qu'elle prenait aux yeux de tous l'aspect d'une passion défendue. La passion de notre Fontranges avait eu pour objet son fils.

Il l'avait eu jeune, car son père l'avait marié dès son retour des cuirassiers. Il ne l'avait jamais quitté un seul jour, même bébé. Il venait chaque après-midi avec un pliant s'asseoir auprès du berceau et face à lui, comme auprès d'un fleuve. Chaque jour, dès le premier jour, lui semblait apporter à cet enfant des progrès tellement considérables qu'il se demandait comment Jacques pourrait atteindre, sans avoir épuisé depuis des années toutes les ressources de l'enfance, l'âge de raison. Mais l'idée ne lui venait

pas d'autre part qu'une époque viendrait où il n'aurait plus à s'asseoir près du berceau, à tendre patiemment ses lignes pour un gazouillement, un regard, un cri, et il fut effrayé de trouver un jour son fils sur ses jambes. Il lui sembla que du jour où l'enfant allait marcher, il allait fuir ; il pouvait se perdre, ne pas revenir. Il ne donna jamais Jacques qu'avec le sentiment d'une séparation éternelle aux divers modes de locomotion, à la voiture à chèvre, au poney, à la bicyclette. Il avait acheté d'avance pour ce fils encore muet les livres de la Bibliothèque rose, des soldats, des constructions ; il avait déjà pris un abonnement au *Petit Français illustré*, bien que Jacques n'eût que dix-huit mois. Il tenait magazine et jeux en réserve comme un père docteur tient prêts chez lui ses ampoules de sérum, ses tubes de vaccin, comme si la maladie qui nécessite Peau d'Ane ou le sapeur Camembert pouvait éclater soudain et qu'il ne fallait pas être pris au dépourvu. Il ne se consolait pas d'avoir manqué les deux premiers jours de Jacques, car il chassait alors chez des amis espagnols l'un des rares gibiers que Fontranges ne contînt pas. Il avait manqué le premier cri, le premier regard, la première poignée de main. Un izard l'avait stupidement entraîné loin de la source de son bonheur. Ces deux jours de passé, malgré toutes ses questions, se dérobaient. Il ne pouvait arriver à savoir l'heure exacte de la naissance, ni même quel était le temps. A en croire tous ces témoins bornés, il aurait plu et fait beau à la fois, Jacques aurait passé les deux jours endormi à la fois et éveillé. Mauvais précédent dans la famille. Jacques allait-il être absent le jour où Fontranges mourrait ? Fontranges était trop jeune et trop inoccupé pour voir dans son fils une suite, une revanche à la mort. Il lui obéissait comme à un aîné, lui reconnaissait un droit d'aînesse qui rendait respectables ses paroles, ses gestes. C'était un aîné ravissant, avec son unique dent d'ivoire neuf, ses cheveux nouveaux, ses prunelles bleues fraîches. La candeur, l'innocence, la grâce, le rire paraissaient à Fontranges des qualités d'aînés, l'aboutissant de la vie, et non son départ. A côté de cet enfant sans parole et presque sans regard, les hommes lui paraissaient enfantins. C'est devant les hommes qu'il avait envie de faire les marionnettes, aux hommes qu'il était tenté de parler en zézayant. Ce chasseur comprit enfin la chasse quand il eut à défendre son fils contre les fourmis, les abeilles, et contre les moineaux terrifiants. L'extermination des bêtes nuisibles commença dans le parc, on n'y vit plus de rats d'eau, plus de vipères. On combla les trous où vivaient les blaireaux et les fouines. Ce

grillage que les parents de Paris appliquent à la fenêtre de la nursery, on le tendit tout le long de la Seine, qui naissait non loin de là et dont le nom évoque pour les Fontranges un ruisseau ombragé de vergnes où les vaches vont boire. Habitué pendant quatre ans à vivre au milieu de cuirassiers, la taille de Jacques le ravissait. Il ne savait trop remercier la Providence que les enfants fussent petits. Sans voir le regard d'entente que le grand-père cruel et le petit-fils égoïste échangeaient déjà par-dessus lui et le berceau, il tenait chaque jour à peser Jacques lui-même, sur un instrument de précision qu'il avait installé au centre du jardin, car c'était l'été. On voyait de là toute la Champagne quand on mettait les poids, toute la Bourgogne quand on mettait Jacques. Il pesait l'enfant nu entre ces deux grasses provinces. Puis Fontranges s'asseyait près du berceau, abattait les moustiques du geste dont les Fontranges tuent le cerf, attirait les papillons par des stratagèmes de famille qui devaient remonter à Berthe aux grands pieds, et toutes ces onomatopées que nous avons appris des femmes, le miaulement, l'aboïement, le meuglement, Jacques les apprit d'un baron de Charlemagne. L'enfant tenait de la génération dure son corps et son teint. Ses organes étaient parfaits. A chaque âge d'ailleurs, que ce fût pour le bain dans la baignoire minuscule, le bain dans la Seine ou le bain à Deauville, il fut le baigneur modèle dont les illustrés demandent la photographie. Les heures du jour avaient pris un sens pour Fontranges depuis qu'elles changeaient le teint de Jacques. Le soleil, la lune l'intéressèrent à nouveau quand il s'arrangeait pour faire passer Jacques sous un de leurs rayons. On se demande s'il éprouva quelque chagrin quand sa femme mourut, en mettant au monde les deux jumelles qu'il appela Bella et Bellita, choisissant inconsciemment pour elles, en grand éleveur qu'il était et comme pour deux pouliches nées la même année, des noms commençant par la même lettre. Jacques avait alors quatre ans. La paternité de Fontranges fut doublée d'une intimité corporelle qu'il n'avait pas osé rechercher, par déférence pour la mère. Il borda chaque soir son fils. Il surveilla sa nourriture. A cet enfant qui ne pensait déjà qu'à tuer et duquel les chiens, flairant un Fontranges de la race méchante, se détournaient, il apprit tendrement le massacre des cailles, l'assassinat des biches. Le petit géant prospérait, écrasant des têtes de moineaux avec des pierres, coupant des queues d'écureuils vivants, tous jeux qui semblaient au père, tant la lutte avec les animaux était la raison de cette famille, des promesses d'amour filial. Cependant, appréhendant chez

l'enfant un mépris aussi complet des êtres humains que des animaux, il essaya de lui dire le bien qu'il pensait des hommes, c'est-à-dire le courage des gardes-chasse, l'abnégation et la force des cuirassiers. Il était un peu à court sur ce chapitre quand il eut l'idée de lui parler des grands hommes. Ce fut un mois délicieux. Jacques vit défiler avec ravissement Duguesclin, qui tua un ours, le Grand Ferré, qui tua un loup, Voltaire, qui disséqua un hérisson, et Guillaume Tell qui abattit une pomme sur la tête de son fils. Toute une semaine le fils essaya même, inversant la légende, de placer une pomme sur la tête du père et de l'abattre.

Les années passèrent. Fontranges ne se sentait pas digne de Jacques. Il se reprochait de n'avoir jamais été qu'un père médiocre. Il n'avait pas eu, quand Jacques avait deux ans, assez de tendresse, ni assez d'imagination quand il en avait six, ni maintenant assez de science. De même que pour l'avenir de Jacques il avait renoué avec les Orange et avec les Hohenzollern, auxquels les Fontranges étaient alliés et desquels il désirait obtenir aussi le vrai loulou poméranien, il tenta de renouer avec l'Histoire, avec les peuples de l'Orient, avec la Géographie. L'étude lui semblait surtout, il ne s'expliquait pas pourquoi, un moyen de préserver dans la vie ce petit corps superbe, ces petites jambes florissantes, ces belles petites épaules. Il voyait mal comment la hauteur des Pyramides, les dates d'avènement de nos rois, la science des cas d'égalité des triangles peuvent donner au regard plus de tendresse, à la peau plus de brillant, au serrement de main plus d'énergie, mais il le constatait sur lui-même. De même qu'il prenait maintenant à son petit déjeuner de la phosphatine, à son goûter du lait frais, de cette nourriture d'enfance, de cette lecture de manuels, ce père se sentait aussi plus vigoureux. Il devint comme Jacques un modèle de santé et de force. C'était la première fois que la génération passionnée et sa passion dépassaient la quarantaine. Il y eut d'ailleurs toute une année où les rapports du père et du fils furent parfaits. Ce fut vers la dixième année de Jacques. C'était l'époque, qui ne devait pas revenir, où ces deux êtres furent naturellement ouverts et dévoués l'un à l'autre. Tout ce que Fontranges avait d'élégance provinciale, sa lavallière, son épingle de cravate en fouet d'or, ses mouchoirs à blason, devait séduire un enfant de dix ans. Tout ce qu'il pouvait obtenir de son imagination, imaginer de déguiser Jacques en jockey, de le faire courir contre la race de chiens la plus lente, satisfaisait

pleinement un enfant de dix ans. Il sauva cette année-là un cheval qui se noyait, il éteignit un petit incendie : il était un héros pour enfants de dix ans. Jusqu'à leurs voix dont le timbre, discordant jusque-là, devint harmonieux. Toujours le souvenir de cette année divine plana sur les autres souvenirs de Fontranges, celui de la seule année où les masques entre père et fils étaient tombés. Il toucha et regarda le visage doux du cruel Jacques pour la vie.

A dix-neuf ans, Jacques partit pour Paris. Jamais créature ne s'embarqua aussi intacte pour une capitale. Pas un ongle blanc. Pas un durillon. Pas un souffle au cœur. L'amour paternel l'avait protégé des cicatrices, des boutons causés par le faux-col, des veines gonflées par les jarretelles. Les études que le père lui avait imposées, avec un abbé d'abord, puis un agrégé, avaient peu meublé son esprit mais lui avaient, selon la théorie de Fontranges, servi physiquement. L'étude des Romains lui avait donné un thorax sans fêlure et sans cœur, l'étude des Grecs des mains qui jonglaient. Quand ce fils sans myopie, sans arthrite, sans tache de rousseur, lui dit adieu, Fontranges, serrant sur son cœur l'être le plus sain qu'ait produit le monde, défaillait d'admiration et de bonheur. Jacques resta six mois absent. Il revint pour l'ouverture de la pêche, un peu sombre, bientôt égayé. Il prit le soir même un brochet de dix livres. Quelques jours après le docteur de la famille rendit visite à Fontranges et lui annonça, sous le sceau du secret, que Jacques avait eu à Paris une mauvaise aventure, et qu'il était malade.

La désolation de Fontranges fut sans limites. Rien ne servit de lui dire que ce mal n'était plus terrible, qu'il était guérissable, qu'il n'était rien. Jacques continuait à éclater de beauté et de santé, plein de projets déjà, appâté par la guérison prochaine. Fontranges dépérissait. La vue des brochets qui s'entassaient lui serrait le cœur. La vie n'avait plus de sens pour lui. A lui, qui tuait impitoyablement les chiens de chasse atteints d'ophtalmie, les chevaux couronnés, qui insultait en pensée les pommes véreuses, à la place d'un enfant immortel, Paris rendait un fils miné par le fléau le plus pernicieux de l'humanité, et aussi le plus vulgaire. Le fait que Jacques se garait de lui, l'embrassait à peine, évitait de le toucher, surveillait jalousement ses hameçons comme si les brochets étaient malades, le fait qu'il fallait pour aller à la chasse deux gobelets, lui donnait le sentiment que c'était lui le réprouvé. Mais surtout, puni d'avoir trié dans la vie tout ce qui est sain, honorable, beau, il restait seul en faillite dans un

entrepôt de richesses, de santés, et d'honneurs inutiles, tandis que son fils se retrouvait pour toujours sur le côté méprisé. Que ne pouvait-il l'y rejoindre ! Il fit dans ce but quelques pas timides. Fontranges, si soigné et si naïvement soigneux et parfumé, qui jamais ne s'était approché à deux mètres d'un métayer, s'asseyait à parler aux ouvriers de ferme, leur offrait des cigares, serrait la main des bergers, embrassait leurs fillettes. Lui, qui évitait les pauvres à cause de leur odeur, dès qu'il voyait un mendiant, tournait maintenant autour de lui jusqu'à ce qu'il trouvât un prétexte pour l'effleurer, pour l'aider à remettre son veston, pour le toucher. Il s'approchait du travail et de la pauvreté comme du vaccin qui allait le rendre l'égal de Jacques. C'était la saison la moins faite pour pareille révélation, c'était le printemps. Chaque feuillage nouveau sur un arbre, chaque rayon de soleil tout jeune, le plongeait dans le désespoir. Il était obligé de sortir du salon quand on y prononçait un de ces mots tellement fréquents en juin, le mot mariage, le mot nid, le mot couvée. Il s'apitoyait, devenait faible. Il maintint dans le chenil trois petits chiens à taches mal placées. Le médecin le consolait, lui citant tous les grands hommes qui ont puisé dans ce mal des inspirations, lui citant les livres, les comédies célèbres, et même les inventions scientifiques qu'on lui doit, l'assurant qu'il protégeait la poitrine, les articulations. Il n'enlevait même pas, selon le médecin, la gaieté. La plupart des vaudevilles modernes ont pour auteurs de tels malades... Fontranges l'écoutait sans jamais répondre. Il avait honte de sa chair saine. Il était prêt à y renoncer. Il était, en somme, à cause d'un seul être, dans cet état de sainteté où Salon de Fontranges en 1120, par amour de l'humanité entière, caressait des lépreux. Tous ces animaux qu'il détestait, les araignées, les crapauds, les têtards, il ne les méprisait plus, il se sentait leur frère par alliance, ou plutôt, c'était triste à dire, par le sang. Il but un peu. Il eut une crise de rhumatismes et il en fut d'abord heureux. Il manda son fils, qui pêchait en Sologne, et se réjouissait de se montrer à lui amoindri. Ses mains étaient devenues un peu noueuses, on lui laissait espérer qu'un de ses genoux resterait gonflé, mais, quand fier de ce mal qui le défigurait et le clouait au lit, il vit arriver Jacques souriant, frais et rose, il comprit son erreur. Ce n'était ni le rhumatisme, ni la typhoïde, ni la vieillesse qui lui rendrait avec son fils une chair commune... Tant pis... Il ne pouvait vivre dans cette injustice abominable. Tant pis. Il se rappela le jour de son enfance, où après avoir couronné son poney, il s'était creusé aux

genoux deux plaies. Jacques ne comprenait pas pourquoi le père recherchait son bras, mêlait les couteaux à table. Retranché dans son mal, il en voulait à Fontranges de l'y relancer égoïstement. Un jour vint où, son père l'ayant embrassé, il se retourna furieux, prêt à tout dire... Mais la décision de Fontranges était prise. Cette passion qui avait mené son grand-père au suicide, le grand-père de ce grand-père à la tuberculose, le guidait sans remède... Il partit pour Paris.

L'été était venu. C'était l'été de 1914. Entre des souverains de l'essence de Jacques le sort de l'Europe se jouait. Mais Fontranges ne lisait guère les journaux. Du train il passa l'après-midi à regarder la Seine, la vit enfant jusqu'à Bar, jeune fille jusqu'à Romilly, puis, après on ne sait quel accident, dont il souffrit, large et maculée. Le soir tombait quand il arriva à l'hôtel. Son cœur se serra, et il se contint pour ne pas pleurer, en ouvrant ses valises, qui lui donnèrent sa garde-robe soignée, parfumée, dernière pureté de sa vie, son nécessaire d'argent avec son contenu naïf, de benjoin, d'eau de Botot, sa trousse que l'expérience de cinquante ans avait tout juste compliquée d'un fil de soie pour les dents et d'un vernis pour les ongles. Il se donna quelques jours. Ce furent des jours d'été magnifiques. Le soleil était fondu dans le ciel, et n'y apparaissait que le soir, comme une ventouse, amassant autour de l'Arc de Triomphe des hectares de sang. C'était trop peu pour les chancelleries. C'était trop pour Fontranges, qui en avait les yeux pleins de larmes. Le sol des jardins, la terre de Paris, résonnait sourdement en terre demi-saine. Fontranges se promenait, voyant les monuments et les environs dont il avait jusque-là remis la visite, comme s'il allait mourir. Il vit un à un les tableaux historiques de Versailles, retrouva dans la prise de la Smalah le Fontranges qui était aide de camp du roi, et auquel le peintre avait donné un pur-sang hongre, alors qu'il montait ce jour-là le fameux Majordome, une gloire des haras. Il ne croyait pas que la peinture vécût d'éléments aussi faux. Tout est faux dans ce monde, même la couleur ! Il voulut revoir le Louvre, il s'arrêta devant le Régent. Les larmes lui vinrent encore aux yeux à la vue de ce diamant gigantesque. Un fils en diamant serait une chose si précieuse ! Puis, après avoir visité quelque bel édifice, repentant, il gagnait les quartiers pauvres, il se laissait coudoyer par une foule assez sale. Les ménagères se moquaient de ce grand diable à guêtres, mais si français dans son allure que personne dans le 20^e arrondissement

n'eut l'idée, malgré la crise et malgré son monocle, de l'appeler espion. Mais on l'appela Vercingétorix. C'était Vercingétorix rendant ses armes au mal. Un jour de fête, dans le tram de Belleville, un apache l'insulta, une fille le défendit. Il souriait, il montait à son calvaire par le funiculaire. Il vit les Buttes-Chaumont, riches en petits enfants hâves, le parc Monceau, peuplé de mille Jacques. Dès qu'il arrivait au pied d'une tour, il la gravissait, colonne de la Bastille ou Tour Eiffel. Il s'accoudait, regardait couler cette Seine qui ne contenait plus une goutte de l'eau pure des sources Fontranges. Il avait, insecte prisonnier, être sans but, les réflexes des coccinelles, des suicidés. Puis il rentrait à l'hôtel. C'était la vue de son nécessaire qui le maintenait encore à cette station de sa vie, le blaireau d'argent fin, les rasoirs d'écaille jamais flambés, cet acier, cet or que seul des mains saines avaient touchés. L'odeur du benjoin surtout lui semblait l'odeur même de son existence passée, de son bonheur. Il le vida un jour dans sa cuvette, le remplaça par une lotion prise au hasard. Toute la chambre sentit pendant deux jours le benjoin. Il avait beau laisser les fenêtres ouvertes, son existence passée ne sortait pas. Il remplaça son savon spécial par un Gibbs. Ah ! que n'eût-il payé pour que l'incarnation s'opérât en modifiant simplement la forme de ses flacons, le contenu de ses tubes ! Il se donnait jusqu'au milieu d'août, tant il était heureux, le soir, d'ouvrir ce coffret du passé. Un jour même, chez le coiffeur, il accepta la manucure. Elle lui prit la main. Il avait l'impression de donner pour la dernière fois la main à la pureté. Mais un après-midi, il trouva une lettre de son fils. Jacques se plaignait de souffrir atrocement de la tête. Il souffrait, souffrait, comme ce jour, ajoutait-il, où, à dix ans, il était tombé de cheval. Il croyait flatter son père en faisant allusion à leur année de flirt. Alors Fontranges sortit.

Il erra dans Montmartre, s'arrêta devant les bars, se heurtant à leurs portes différentes avec le même marchand de poupées et les mêmes musiciens, dont il suivait inconsciemment l'itinéraire, l'itinéraire de quémendeur. A chaque porte une lumière lui donnait une couleur nouvelle. Fontranges fut rose, puis bleu, puis violet. Il essayait la couleur de ce corps qui allait changer de substance. Puis il repartait. Les filles n'osaient aborder ce seigneur âgé, triste, et bien vêtu. Un gué de pureté s'ouvrait devant lui dans la place Pigalle. Fontranges avait peu de pratique de ces lieux. Quand il venait à Paris, il n'allait guère qu'à l'Union, et tout tournant de rue qui

n'était pas la rue Royale lui était difficile à prendre. Soudain, place de l'Opéra, car il était redescendu par l'effet seul de la pente, il aperçut un bar dont son fils lui avait parlé. Il poussa la porte. Ce n'était pas ce qu'il avait imaginé. Peu de tables étaient garnies. Des écrivains discutaient dans un coin sur les fautes d'orthographe au XVIII^e siècle. En face d'eux, quelque juriste à favoris cachetait une lettre. C'était dans ce quartier une heure de repos, les écrivains parlaient, les avocats écrivaient. Mais pas de femmes. Le barman avait devant lui un nécessaire d'argent qui fit penser Fontranges à ses propres flacons, à son lit encore intact là-bas à l'hôtel du Louvre, à l'ancien bonheur. De temps à autre, un jeune homme entra boire au comptoir et questionnait le barman sur la venue de Jeanne, sur celle de la guerre. Les deux semblaient assez certaines... Enfin une jeune femme entra.

Elle était habillée avec audace, et de toutes ces couleurs qui s'étaient, tout à l'heure, essayées sur Fontranges, mais elle semblait pénétrer dans un lieu à la fois familier et peu sûr. Fontranges s'était installé tout au fond, sur la banquette, et la femme vint s'asseoir dans son voisinage. Elle n'osa lui parler. Mais elle commanda le même alcool, les mêmes cigarettes. Cette flatterie modeste toucha Fontranges. Il lui offrit une allumette. Il approcha l'allumette enflammée de son visage, vit nettement cette mèche plongée dans du rouge, du khol et de la poudre de riz, fit effort sur lui-même, eut l'impression d'avoir à allumer sa drogue fatale, sa pipe dernière, l'alluma. Le barman n'aimait pas la nouvelle venue. Elle le dit à Fontranges, toujours sans se rapprocher, par peur du barman, et continua à parler face au comptoir, dans un monologue que Fontranges se croyait parfois tenu d'interrompre par politesse, et dont le motif était qu'aucune femme au monde n'était mieux armée qu'Indiana pour combattre les hommes. Car elle s'appelait Indiana, et était de Melun. Les hommes, dès l'enfance, elle avait appris à se méfier d'eux, car la maison de son père était la plus rapprochée de la prison pour jeunes gens, et c'était à elle que tous les libérés, tous les évadés aussi, venaient dire leur première parole de liberté. Oui, Indiana était son vrai nom. Du moins maintenant. Auparavant elle s'appelait Germaine... Aucun jeune homme ne pouvait donc se vanter de lui en avoir fait accroire. Elle refusait, et comment, de l'eau aux libérés, elle indiquait le mauvais chemin aux évadés. Des vieux d'ailleurs elle se défiait tout autant. Quand

ils arrivaient sur elle, dans la rue ou même dans le bar, l'abordant, ces vieux notaires, ces vieux juges, avec les mêmes exactes phrases que prononçaient les évadés, — eh bien, la belle, comment cela va-t-il ? elle les remettait proprement à leur place... Elle continuait à parler sans se tourner vers Fontranges, sans s'incliner, dans la crainte de ce barman, ni vieux, ni jeune, doté de cet âge intermédiaire contre lequel peut-être elle n'avait pas d'armes et auquel elle devait ses malheurs. Elle poursuivait le récit de sa vie avec orgueil, comme si c'était une victoire perpétuelle sur les hommes, son passage à seize ans au phalanstère mixte de Sampuis, où le Dr Robin, entre autres leçons, apprenait aux pensionnaires jeunes gens les instruments à corde et aux filles les instruments à vent. Elle avait appris le cor. — La trompe de chasse ? demanda Fontranges. Non, le cor anglais, le bugle. Elle s'arrangeait pour que l'orifice se trouvât devant l'oreille du Dr Robin, un homme, lui aussi, après tout. Il en était empoisonné. A trois heures du matin, en plein hiver, elle se payait le luxe de réveiller tous les garçons en tirant d'un coup la couverture. Ils grelottaient. Ils éternuaient. C'était rudement bien fait pour eux. Quand Robin l'avait mise à la porte, elle n'avait regretté que le chien de l'établissement, un grand fox jaune à longs poils. — Un setter irlandais, corrigea Fontranges. Il écoutait le cœur serré ce récitatif de Walkyrie. C'était une Walkyrie qui oubliait ses quatre hôpitaux, ses douze avortements, ses deux suicides, le premier en l'honneur du fils Veil-Picard, le second, un mois après, en l'honneur d'un lad, tous deux sur le même champ de course, où on l'avait prise pour une parieuse ruinée et ramenée dans la voiture d'ambulance des jockeys. Des gens du turf saluaient au hasard : c'était Indiana de Melun désarçonnée par la vie. Avec un diamant qu'elle avait à cette époque, elle avait gravé sur la vitre de l'ambulance, pour se venger des hommes, du mal des chevaux.

Le barman vint demander à Fontranges si elle le gênait. Ne parlait-elle pas un peu fort ? Elle resta immobile, regardant son ennemi d'yeux soudain morts. On la supportait ici à cause d'un client peintre dont elle était le modèle, mais un mot, et on la ficherait à la porte. Elle resta immobile : comme modèle, elle était là ! Fontranges fit signe qu'on la laissât. Mais elle ne parla plus. Si les hommes croyaient l'avoir ainsi, ils se trompaient, elle n'allait plus dire une syllabe. Elle s'amusa, pour se venger, à sonner sous la table. Le barman ne pouvait deviner qui sonnait et allait d'une table à

l'autre. La vengeance est douce qu'on prend grâce aux sonnettes sur ces hommes qui vous ont condamnée à l'alcool, à la morphine, à la cocaïne ! Fontranges pensait à son fils, qui à cinq ans s'amusait à sonner la grande cloche, et tout le monde feignait de croire que le curé ou les La Rochefoucauld arrivaient. Mais aujourd'hui aussi La Rochefoucauld et curé s'abstenaient de répondre à l'appel d'Indiana. Elle ne parlait plus à Fontranges que par signes, par gestes, mais ces pauvres gestes désignaient cette fois sa vie réelle, sa boîte de drogues, ses bleus au bras, son porte-monnaie vide, témoins enfin sincères. Puis sa jarretière craqua, et elle devint toute rouge, car il fallait la raccrocher sans que le barman se doutât de rien, ou elle serait expulsée pour toujours. Elle commença sur elle-même un lent travail, celui du serpent qui avale un animal encore doué de défense, ou de l'acrobate qui casse sur soi des chaînes, ou de l'ambassadeur dont les bretelles ont sauté juste à la minute où il présente ses lettres de créance. Fontranges, habitué à découvrir l'âge d'êtres sur lequel il est peu lisible, les chevaux, les perdrix, les biches, voyait qu'elle avait vingt ans.

Puis on ferma le bar, et ils sortirent. On criait des journaux malgré l'heure tardive, car c'était le 31 juillet 1914, et tous les passants parlaient de l'Allemagne. Indiana était allée en Allemagne. Un ami allemand, rentré de Paris à Munich l'année dernière lui avait écrit de venir. Au milieu de la nuit, seule dans le train, elle avait cru comprendre le nom de Munich, et était descendue sur le quai. C'était la gare d'un village de Franconie. Sans un sou, incapable de se rappeler le nom de l'ami de Munich, elle était restée là un mois. Ce qu'avait pu être l'existence d'Indiana à Frankenthal-unter-Main, — car c'est le nom que son oreille avait pris pour Munich, — où elle ne connaissait âme qui vive, et ne pouvait dire un mot, restait un mystère. Mais, avec un dédain implacable pour les hommes, on se tire d'affaire toujours. Elle y avait mangé un gibier excellent, des espèces de dindons qui se réunissent à minuit, les imbéciles, et luttent pour leurs femelles au clair de la lune. — Des coqs de bruyère, ou tétras, indiqua Fontranges.

Dans une débauche de lumière, qu'une nuit de quatre ans allait suivre, Paris se consumait. Les boutiquiers avaient laissé leurs boutiques ouvertes et allumées. Fontranges, venu pour un obscur sacrifice, escortait Indiana dans la route la plus étincelante que vainqueur ait suivie, corrigeant seulement les termes toujours inexacts dont elle appelait les chiens et les

chevaux qui passaient. Les concierges d'Indiana n'étaient pas couchés. Ils attendaient chaque locataire pour avoir des nouvelles d'Allemagne. Ils questionnèrent longuement Fontranges, qui les rassura. Aucun certes ne se douta qu'Indiana ramenait un cousin du Kaiser ! Dans un coin de la loge, une petite fille le regardait de son berceau. Indiana la caressa. Rien ne rassure comme un vêtement bien coupé, bien repassé, un linge méticuleusement propre ! A chaque étage, une tête apparaissait et interrogeait ce monsieur si bien mis. Il rassurait tout le monde, surtout les enfants, qu'il caressait du côté non caressé par sa compagne. Ce fut la seule maison de Paris où l'on dormit tranquille cette nuit. Enfin l'on parvint à l'étage d'Indiana, à l'étage sans enfants. Il n'y avait pas de chaises chez elle. C'était la première pièce au monde que Fontranges vit sans aucune chaise. Il était emprunté et ému comme un chrétien dans une mosquée. Lui, qui avait l'habitude de ranger soigneusement ses habits, de tendre son pantalon, de déposer sa lavallière, obligé de les laisser ainsi à l'aventure, avait l'impression de se donner à une vie nouvelle qui jamais n'exigerait plus de vêtements..., de plonger, pour toujours... Cependant toute l'Europe l'imitait et, cette nuit-là, se donnait à la guerre.

Il venait de rentrer à l'hôtel du Louvre quand Jacques arriva. Dans un accès d'égoïsme qu'il croyait être l'enthousiasme, Jacques couvrit son père de baisers. Le père les rendait. — Comme la guerre efface tout ! pensait Jacques. — Ah ! qu'auprès d'un pareil chambardement, pensait Jacques, mon accroc est peu de chose !... Tant de gens allaient mourir, une vieillesse si soudaine rongait chacun de ses camarades, qu'il se sentait purifié. Il avait raison. Il fut tué dès 1914. La balle entra par l'épaule, et chemina jusqu'au cœur, comme un ver... Pour Indiana, elle était saine.

Cependant Bella et Bellita de Fontranges, qui avaient reçu au printemps, sous je ne sais quel prétexte d'épidémie, défense d'embrasser personne, commençaient à trouver le temps long et jouaient, tant leur ressemblance était grande, à s'embrasser l'une l'autre en s'embrassant chacune dans la glace.

CHAPITRE VI

Ma brouille avec Bella ne satisfaisait point Jérôme et Pierre d'Orgalesse.

Je rencontrais souvent, dans la salle à manger de l'Automobile-Club, ces deux quadragénaires géants. Toujours assis à la même table près d'une fenêtre, tous deux penchés en sens inverse sur la place de la Concorde, ils suivaient de leurs regards croisés les voitures, les autobus, les piétons, surveillaient la Tour Eiffel, la porte des Tuileries, et ils en tiraient des indications précises sur ce qui se passait au fond des cœurs dans Paris. Tous deux, et aussi Gontran leur aîné, semblaient avoir toutes les passions. Ils faisaient courir, ils jouaient, ils avaient des collections de porcelaines et de mauvaises habitudes. En fait, ils n'avaient qu'un vice : la curiosité. Eux-mêmes étaient sans mystère, car leur passion était si vive qu'ils avaient accepté de passer aux yeux au monde d'abord pour des indiscrets, puis pour des espions, puis pour des névrosés. Ils n'inquiétaient plus, on leur pardonnait maintenant comme on pardonne aux perversions. Leurs amis timides les disaient psychologues. C'était faux, car ils ne se contentaient pas d'observer un être, une famille, une race, ils observaient, au microscope, au microphone, tous les Parisiens. Ils étaient les espions de Paris pour un dernier jugement laïque et mondain. Mais ils n'avaient, à part leur vice, rien de déplaisant, de brutal, et même de faux. Très grands, d'une beauté latine courante, mais dont la banalité ne suffisait plus à les dissimuler, ils étaient doués tous trois de qualités qui voisinent rarement avec l'indiscrétion, de tact, de générosité, et leur nez fort, leurs paupières fendues jusqu'à entamer la base du nez, leurs oreilles admirablement pourvues de tous les perfectionnements de la coquille et du labyrinthe, abritaient des sens aigus,

qu'ils exerçaient constamment à la chasse ou aux sports. Pas un de leurs chevaux ou de leurs chiens qu'ils n'eussent d'ailleurs acheté d'un particulier, le jour où cet achat leur permettait de pénétrer pour la première fois dans une maison et dans une existence, ou de vérifier quel mouvement la vue de l'argent provoquait chez le vendeur. Leurs automobiles elles-mêmes n'étaient acquises que d'occasion, ou, neuves, à des constructeurs qu'une grande passion agitait. Par naissance, par souci d'éducation classique, ils étaient seulement préoccupés des secrets de cet amalgame soumis aux lois civiles mais dégagé des lois morales qu'on appelle le monde. La vie secrète d'un Chevreuse les intriguait plus que celle d'un Potin, celle d'un académicien plus que celle d'un jockey, — à moins que Potin et jockey, par l'amplitude ou l'élévation de leur folie, ne franchissent cette barrière qui sépare la tragédie de la comédie larmoyante. Ils étaient les Racine de notre époque. Ils amassaient, sans les divulguer, car ils bavardaient rarement si ce n'est pour amener les confidences, des albums de mouvements généreux, surhumains, trop terrestres, bas, qui sans eux se seraient dilués en ne laissant pas plus de trace que les forces de la houille bleue. Le résidu le plus palpable de la vie mondaine, de tant d'amours, de haines, d'infamies et d'abandons, de disputes de préséance et de querelles de plagiat, de même que toute la houille bleue ne sert en ce début de siècle qu'à alimenter une petite usine et occuper une famille en Oranie, servait seulement à unir dans leur affection les trois frères. Souvent celui qui voyageait aux Indes ou au Japon pour y obtenir quelque révélation sur Lord Curzon ou sur une ambassadrice à la mode recevait un télégramme chiffré ainsi conçu : *Liaison Annibal confirmée. Enlèvement Rachilda prochain.* Car ils aimaient plutôt prévoir un événement du cœur que le comprendre une fois périmé. Ce qu'ils appelaient le secret n'était pas en retard sur la marche de l'univers ; ils n'avaient rien du détective, ou du savant ; ils n'ouvraient pas les tombes. Mais ils voulaient être en avance de quelques heures ou de quelques matinées sur les catastrophes sentimentales de notre époque, sur ses couronnements moraux. Exercés par trente ans de recherches, ils savaient distinguer dans les intrigues en apparence les plus banales celles qui conduisaient à la mort. La chronique mondaine du *Gaulois* et du *Figaro* avec ses comptes rendus, ses enterrements et ses mariages, leur fournissait la plus dramatique de leurs lectures. Ils lisaient même l'*Humanité* pour sa nécrologie. Parfois, quand ils croyaient leur

science du vieux continent à peu près à jour et que les drames y étaient encore en bas âge, ils laissaient une sentinelle unique et partaient à deux pour une nouvelle terre. Mais les cœurs des Argentins et des rajahs n'étaient pour eux qu'un alphabet, ceux des Américains du Nord un transparent, et ils revenaient avec joie en Europe, en France surtout, où déjà la vague d'amour et de haine avait pris ses volutes de l'année. L'été, ils partaient selon la mode pour Deauville ou pour La Baule, étendaient leurs trois beaux corps nus sur la plage, dans une fausse indifférence, qui intriguait et aiguillonnait les liaisons sur leur déclin ou sur leur orient, et, dans leur dos cette foule comprise et connue d'eux, devant eux ce gouffre, ils discutaient métaphysique, toujours d'accord sur les hommes et discors sur les éléments, se contredisant non sans humeur sur la sensation et sur la matière, jusqu'à l'heure où le flux montant daignait les prendre. Ils nageaient loin, épousant chacun un secret différent des vagues de fond, des sables, se laissant prendre quelquefois à titre personnel par un courant ou par une algue. Autant ils se trouvaient unis face aux vivants, autant chacun dérivait vers une nage propre ou un désir particulier de mort ou de survie. Du rivage, on voyait le faisceau fraternel, secoué par la force primitive, flotter à trois exemplaires, dissocié pour la première fois. Ils sortaient de la mer presque brouillés, presque distraits, comme de la mort.

Depuis quelques mois Jérôme et Pierre étaient tristes. Leur aîné allait mourir. Une chute de cheval lui avait causé au foie une lésion maintenant sans remède. Humilié de mourir frappé au seul organe dont le nom ne puisse être pris, du moins à notre époque, dans un sens spirituel, non au cœur, non aux entrailles, mais au foie, il allait rapidement vers ce que Jérôme appelait l'au-delà, Pierre le mot-croisé, et lui le néant. Tous trois évitaient d'ailleurs de discuter sur ce point. Les médecins donnaient encore six mois à Gontran. Il mourrait tout au début de 1926. Il le savait. Pour distinguer mieux sur les humains les empreintes des passions et des maux, il avait tenu à faire autrefois sa médecine, son stage à la Salpêtrière. Il n'y a pas d'empreinte plus simple à déchiffrer que celle de la mort. Il savait d'ailleurs aussi lire dans la main. Il lisait dans les siennes : il allait mourir. Il y aurait, gravées sur sa tombe, deux dates côte à côte, 1876-1926, séparées par un tiret. Ce tiret était sa vie. — Tiens, dirait-on, Gontran avait cinquante ans juste ! C'était faux, car il mourrait en janvier et il était né en décembre.

La vie lui prenait injustement presque toute une année, elle travaillait avec lui, comme avec tous les autres, en gros... Il ne sortait plus de son appartement. Il s'irritait d'être nommé Gontran, nom si peu fait pour un mort. Il n'y avait plus chez lui ce déballage de caisses de tableaux, d'objets modernes qu'il ouvrait avec la même angoisse qu'une lettre. Plus de lettres de la civilisation, du siècle. Parfois il désirait mourir. Mourir au besoin avant la fin de l'année, pour embêter le sort. Puis l'idée de ces chiffres qui se répondraient harmonieusement sur le marbre, de ce demi-siècle plein, le caressait, et il immolait sur sa tombe, à cette belle rime de ses chiffres, les trois saisons perdues.

Sa curiosité n'avait pas diminué. Des amis douteux avaient même dit à ses frères : — Pauvre Gontran, qu'il doit bien prendre cela, comme cela va être intéressant pour lui ! Non. Cela, ceci plutôt, ne l'intéressait pas... Il s'acharnait plus encore sur les pistes de l'année. En vain ses frères essayaient-ils parfois de lui donner l'idée d'une Europe où les adultères étaient fidèles, les jeunes époux sans ressentiment, les douairières sans folie. Gontran au contraire sentait que cette année 1926 allait être fertile en cheminements des vertus, en affleurements du vice. Il devinait que de belles proies qu'il avait suivies depuis des années allaient justement dans cette année fatale se déchaîner, livrer leur raison ou leur secret. Des joueurs, l'honnêteté même, — qu'il guettait depuis longtemps, — allaient tricher. Il souffrait de ne pas savoir quelle conclusion aurait l'affaire Dubardeau-Rebendart ; de ne pas savoir comment tournerait ma brouille avec Bella. Il s'irritait de la lenteur de Rebendart, de ma lenteur. Voilà que, du fait de cette lenteur inutile, la vie des moindres hommes autour de lui devenait un problème dont il ne connaîtrait pas plus la solution que celle de la lutte des anglo-saxons et des latins, ou de la ruine des falaises de Dieppe. Que les gens vivaient au ralenti cet été ! Ce qui lui restait de force s'usait à l'immortalité de son concierge ou du facteur. Que le rythme de la vie lui semblait faux, à cette distance de la mort ! De vraies passions devraient se loger entières dans des après-midi, tous les mouvements épars à travers une année dans une semaine, au plus. Quelle hypocrisie, au fond, que cette lenteur ! En huit jours, un Dubardeau sincère aurait reconquis Bella, l'aurait quittée... Mais, pour presser ces tortues, il aurait été nécessaire que toutes

fussent condamnées à une mort prochaine, et que Gontran d'Orgalesse fût bien portant.

Ses frères partageaient son impatience. Pour la première fois ils usaient du crédit et de la force mondaine que leur donnaient tant de secrets pour hâter la marche de telle liaison ou de telle rupture. Jusqu'à ce jour, ils ne s'étaient pas crus plus qualifiés pour intervenir dans une aventure qu'un jardinier pour hâter la maturité de ses légumes ou de ses fruits. Par amour de Gontran, ils renoncèrent à ce détachement. Pour Gontran mourant, ils firent des primeurs. Eux, qui attendaient avec la sérénité et l'apathie de Dieu que Chatillon-Luçay prît sa femme en flagrant délit, que lord Bastle présentât enfin à la cour sa femme américaine, que la vérité sur Barbette fût connue, pour Gontran ils avancèrent par une lettre anonyme, par leur action sur le prince de Galles, et par une forte prime, ces trois révélations. Quand ils entendaient dans un salon un mot d'esprit, une comparaison, ils la téléphonaient aussitôt à la maison pour être sûrs qu'elle arrivât avant la mort. « Frère chéri, télégraphiaient-ils, nuit admirable. Yvonne a comparé firmament haussé d'un cran à machine à écrire haussée pour majuscules... » Tant les métaphores neuves paraissaient de vraies nouvelles à Gontran ! Le jour où ils m'invitèrent, je sus donc qu'ils intervenaient dans mon amour.

Je m'étais amusé à leur rendez-vous place de l'Opéra, sur le refuge central, pour brouiller toute piste. C'était mettre deux bassets au rond-point où se croisent tous les gibiers de la forêt. Une odeur plus commune que celle de leurs chasses habituelles les désorientait, un mouvement plus rapide que ceux de la vie mondaine les affolait. Autour des numéros d'autobus, les mains leur semblaient se tendre pour des numéros de flirt, de passion. Ils virent débiter, s'ébaucher des connaissances qui devaient fournir dans les huit jours aux faits-divers des suicides ou des entôlages, ils virent un premier baiser, ils virent une rupture. Pour contenter Gontran mourant, il eût fallu que le monde aimât, oubliât à ce rythme vulgaire. Ils me suivirent avec un regret, d'ailleurs bientôt dissipé, car ils aperçurent dans une confiserie des Boulevards une amie, et Jérôme entra sous un prétexte pour voir la qualité des bonbons qu'elle offrait. Le ciel était tout bleu, Paris tout vernissé. Je marchais à leur droite, pour ne pas sembler un voleur entre deux gendarmes, et mon côté droit tout seul baignait dans du soleil et dans du libre choix. Le côté du cœur était sous leur contrôle. Je sentais qu'ils me

menaient vers une brouille définitive ou une réconciliation, et je les suivis au Jockey.

C'était l'inauguration du nouvel hôtel du Jockey, une date. La perte de l'ancien Jockey avait paru aux Orgalesses une disparition aussi terrible que celle de la bibliothèque de Louvain. Les cercles, les restaurants célèbres étaient pour eux des lieux chargés d'histoire, étaient les coulisses du vrai théâtre, les points les plus sensibles de Paris, mais aussi les plus tranquilles et ceux où, dans un noble et pacifique automatisme, dans une chaleur surveillée au thermomètre par les maîtres d'hôtel comme la plus favorable à la race humaine, les passions, les haines, les indifférences s'entretenaient et se transmettaient. C'étaient leurs cathédrales. Que le Jockey eût quitté la rue Auber, que l'aristocratie française en veine d'amour ou de jeux n'eût plus, pour venir au Jockey, à passer devant le coiffeur du rez-de-chaussée à boutique régence, à traverser par le Grand Hôtel quand il commençait à pleuvoir, à se heurter à des Américains du Sud dans toute la rue, et uniquement aux Soubise et aux Gramont à partir de l'escalier, tout cela leur semblait inconcevable et troublait leur sens même de l'orientation. Que les propriétaires de courses d'obstacles n'eussent plus à prendre une ou deux fois par jour l'ascenseur pomponné, que disparût sur tant de chefs de famille illustres ou milliardaires l'odeur de ce savon de lavabo immuable depuis cinquante ans, ils en étaient amoindris, comme si les bases de leur art ou les bases des passions dans Paris en étaient ruinées. Aussi se hâtaient-ils vers le nouvel hôtel, anxieux de voir quelle rose des vents, quel carrefour des cœurs le nouveau Jockey allait signifier désormais.

Passés de la peluche au plâtre frais, les vieux larbins s'accordaient des éternuements, déploraient, quand leurs yeux s'égarèrent sur les fenêtres, cette disparition des chambres du Grand Hôtel où s'apercevaient tant de scènes distrayantes, s'énervaient de ces apparitions de moineaux, de merles, maudissaient les cris d'enfants qui leur parvenaient du jardin au lieu de la rumeur bien adulte de la rue Auber, et se précipitaient vers les pardessus râpés de l'aristocratie française comme vers la fidélité. C'était tout ce qu'ils avaient pu sauver des faux cuirs de Cordoue, du velours, de la panne, et des cordons terminés par des glands à franges. Rien n'était au point pour eux. Les glaces, au lieu d'apporter l'obscurité, scintillaient. Au lieu d'apercevoir dans les glaces un reflet de famille, on s'apercevait dans tous ses détails, et

répercuté personnellement de miroir en miroir. Si un membre commandait des toasts, il n'y avait plus à téléphoner à la concierge qui les grillait dans l'arrière-boutique du coiffeur. Si un membre s'arrachait un bouton de culotte ou se déchirait, il n'y avait plus pour le recoudre la gouvernante du vieux médecin du quatrième. Évanouies, ces secondes entières passées entre deux portes-soufflets avec des plats odorants. On ne savait même plus les spécialités du Jockey, qui étaient avant le déménagement les épinards et la compote de pruneaux. Au lieu d'arriver dans leurs habitudes les plus invétérées, tous ces messieurs avaient l'air d'arriver à l'hôtel.

Jérôme et Pierre d'Orgalesse buvaient des yeux ce que ce spectacle avait de vierge. Sur ces murs vides encore en secrets, en pathétique, en souvenirs, ils posaient déjà, premier apprêt, le futur souvenir de ce déjeuner inaugural avec l'ami de Bella Rebendart, et de leur frère malade. Cette suppression des divans ronds au centre des salons, qui permettaient jadis à cinq ducs de se parler sans se voir, seule survivance des tables rondes des forêts, cette disparition des andouillers dans l'escalier, qui mettait un terme aux débauches d'esprit que se livrait à leur vue la haute agriculture française, leur paraissaient des changements d'habitudes morales. Ce quart d'heure de retard pour le déjeuner inaugurerait un nouvel horaire des sentiments. Seuls le Punch et les London Illustrated reliaient l'ancien club et le nouveau dans l'esprit du personnel et des maîtres. On se les arrachait comme une preuve d'identité. L'Angleterre a vraiment du bon. Mais la vieille odeur de pipe et de dent cariée chère aux ambassadeurs retour d'Orient, ou au banquier qui venait de quitter le boudoir de sa danseuse, était remplacée par un parfum réclame. C'était la première odeur de cet être multiple, Jérôme et Pierre l'aspirèrent avec délices. Ils m'accablaient de mots aimables. Ils me présentaient à tous. Je sentais qu'ils m'avaient apporté là, m'emmurant dans les présentations, comme on emmure un chat ou une pièce d'or dans la première pièce d'un édifice. Soudain ils se turent, regardèrent un groupe qui entraît, se firent signe, c'était le premier croisement de gibier, c'était Bella et Rebendart.

La seule table vide était près de la nôtre. Bella eut une hésitation dans sa marche ; je sentais qu'elle se demandait si elle aurait le courage de se placer face à moi, pour m'éviter la vue de son beau-père. Mais Rebendart déjà s'installait, et je la voyais de dos. Elle était ployée, elle m'offrait le fermoir

de son collier, le laçage de sa robe, le nœud de ses cheveux, les boutons de sa tunique, car elle aimait être boutonnée par derrière, jamais par devant ou par côté. Elle sentait mes regards sur elle, elle sentait que tous ses sentiments, toute sa résistance avaient leur fermoir derrière elle, j'avais sous les yeux tout ce qui pouvait la rendre nue et défaillante. Rien de plus lourd que le chagrin sur des épaules de femme ; cet affaissement de champion qui lève cent vingt kilos, l'idée de ma présence le provoquait sur Bella. Ah ! comme le record en poids de la mélancolie était battu ! Ah ! que les épinards renommés furent les bienvenus ! Elle se laissa aller dès qu'ils furent servis, elle se courba sur eux comme sur une prairie. Par devant elle bavardait, elle riait, mais ses épaules et ses reins succombaient. Parfois d'une main qui semblait venir d'une amie, elle tâtait le fermoir du collier, le premier bouton de la blouse, le peigne. Puis la main, sentant mon regard, disparaissait. On eût dit une main de voleuse, mais elle partait toujours vide. Que la peine est belle sur un être beau ! Bella était plus forte, plus épanouie que lorsqu'elle m'avait quitté. Notre rupture lui avait valu ce que cause aux autres femmes un enfant. Le souci avait arrondi ses épaules, donné à son dos ce beau volume, gonflé un peu ses bras, chassé les muscles de son cou, la renfermant toute dans une gaine. Jamais plus je n'étreindrais ce corps léger et remuant, il était cousu dans une peau plus charnue et veloutée. Je ne pourrais plus que le sentir se débattre au sein de cette autre femme, qui le retenait par une couture sans marque, que la main surgissant à nouveau semblait chercher. Elle était à peu près immobile. Elle savait que si elle s'inclinait d'un côté ou de l'autre, elle me dévoilait la tête de Rebendart. Je comprenais le martyre de tous ces héros de la Bible ou de l'antiquité qui n'ont pu se retourner vers l'humain, leur seul souci, qu'ils abandonnaient ou qu'ils ramenaient de la mort. Penchée comme une proue, comme ma proue, Bella tout ce repas fendit le fleuve de mes maux, cependant que Rebendart, nouvelle sirène, tentait de l'attirer dans la jurisprudence et l'histoire par de fines attaques contre Tacite. Les frères d'Orgalesse jouissaient de ce supplice. Le Jockey n'était plus un dolmen sans victime. L'un d'eux se leva, sous un prétexte, pour téléphoner à Gontran qu'ils nous avaient pris, Bella et moi, dans le filet tout neuf tissé par les maîtres d'hôtel qui passaient de notre table à la sienne, dans une promiscuité pour elle douloureuse, la moutarde, le sel, ou même le pain. Rebendart mangeait mon reste de pruneaux. On prit à Bella les fruits pour nous les apporter. Il me vint de

Bella ce que les amoureux s'offraient jadis, des gâteaux, des pommes. Dès que l'une des tables réclamait un objet, l'autre table le lui fournissait. Elle accepta du café. Jamais, je crois, elle n'en avait pris. J'en demandai aussi à voix très haute. Je la vis tressaillir. Elle savait qu'il m'était interdit, nuisible. Je venais de porter la main sur un de ses plus sensibles fermoirs. Nous sortions des aliments pour entrer dans le domaine des filtres. Ce café à la fin du repas, qui pour elle était un des derniers bonds vers la liberté, vers l'indifférence, pour moi un léger, si léger sacrifice de ma vie, nous éleva une minute au-dessus de ce réfectoire, avec des sens aigus. On nous servit en même temps. Je m'arrangeai pour porter ma tasse en même temps qu'elle à mes lèvres, à chaque bruit de sa cuiller la mienne répondait. Quand elle reposa sa tasse vide, elle entendit la mienne se poser à la même exacte seconde sur la table. Ce café appliqua exactement pendant un instant nos deux existences l'une contre l'autre, nous força à un même geste. Elle ne pouvait pas ne pas penser à l'amour. J'en demandai tout haut une seconde tasse. Je le réclamai plus chaud et plus noir. Elle courba la tête, s'affaissa plus encore, si bien que j'aperçus au-dessus de sa toque le front de Rebendart. Contrainte par surprise à me retrouver dans le jeu du café, elle refusa de me suivre jusqu'à ce second palier de notre entente secrète. Le premier maître d'hôtel et le majordome étaient accourus eux-mêmes, honteux de mes reproches, pour voir si cette fois mon café serait assez fort. Des tables voisines s'intéressaient à ma cafetière. Le prince de Clermont prenait le majordome à partie et l'invitait à profiter du déménagement pour servir enfin autre chose que du gland grillé. Devant ces préparatifs, je plaisantais, j'affectais de rire, comme celui auquel on prépare le trapèze volant ou le chlorure d'éthyl, puis, je bus, sous l'œil anxieux de dix vieillards qui auraient constitué sous Louis XV le conseil de régence, la mixture qui allait accélérer la lutte de mon sang contre mon cœur trop faible. Elle avait goût de bouchon. C'était le premier café de ma vie qui eût goût de bouchon. Je l'avalai d'un trait et, bonheur, en portant à nouveau mes regards sur la table de Bella, je vis que Rebendart, puissance du filtre, avait disparu.

Rebendart était parti de mauvaise humeur pour la Chambre, où il avait appris qu'on l'interpellait sur le monopole des allumettes. Ce n'est pas qu'il détestât être interpellé, mais l'interpellateur était un jeune radical-socialiste

qui n'avait pu trouver de fauteuil dans les travées de gauche et qui l'attaquait de la droite. Bien que ses opinions se fussent quelque peu modifiées au cours de sa carrière, Rebendart détestait avoir à proférer vers la droite des opinions de gauche, et réciproquement. Depuis quinze jours ce Pujolet l'obligeait, par ses questions constantes sur les chemins de fer de l'État, sur un préfet royaliste, sur les agissements des congrégations, à se tourner vers ses collègues de l'institut ou du Jockey pour proclamer sa libre-pensée et son amour de la république. Il voyait toutes ces faces où le reproche muet éclatait d'autant plus qu'elles n'étaient assombries par aucune barbe noire et aucun cheveu, se détourner avec gêne de ses regards. Tandis que Pujolet, plus excité encore de tremper dans ce bain de réaction, se démenait et poussait Rebendart aux derniers aveux de républicain, toute la droite se désintéressait du spectacle, désapprouvant cette parade forcée et se taisait. Pujolet insistait, désirant savoir de Rebendart s'il était résolu à faire observer l'interdiction des processions. Il fallait s'y engager face à Barrès, à Denys Cochin. C'était vraiment de mauvais goût. Il semblait à Rebendart que l'acoustique de la Chambre, c'est-à-dire celle de son cœur même, avait changé. Il ne reconnaissait plus le clavier de cette machine à parler, si semblable dans sa forme à une machine à écrire. Ah ! de quel demi-tour soulagé il se rejetait vers l'extrême-gauche, si par chance un communiste intervenait dans le débat, puis avec le même élan vers la droite, si un incident de séance ramenait à l'éloge de notre armée, et éprouvait ainsi, mais successivement, toutes les joies de sa double franchise. Moi, je bénissais Pujolet, grâce auquel ce soir Bella était maintenant seule au milieu du Jockey, à quatre pas que rien ne pouvait combler, mais cependant incertaine dans sa fuite immobile, car ses bagues, ses boîtes d'or, ses agrafes, toutes ses miettes habituelles étaient encore éparses autour de sa soucoupe.

Il faisait un grand soleil. Il était deux heures tout juste, car nous étions au jour le plus long de l'année. Le vent s'était calmé. Le beau temps gagnait dans le club jusqu'à l'eau des carafes et de la piscine. Le mois se terminait. C'était la fin d'un chapitre dans l'histoire du vent, de la pluie ou des nuages, mais chacun croyait qu'il s'agissait d'un repos dans son existence et freinait ses pensées. Seuls mes deux hôtes n'oubliaient pas leur frère mourant et entendaient ne pas revenir à lui sans nouvelles. S'ils n'avaient

pas été là, Bella serait sans doute partie de son côté, moi du mien, mais les deux frères d'Orgalesse, devant ce joint entre nos destinées, se précipitèrent pour la soudure. Ils allèrent saluer Bella, lui rappelèrent qu'elle avait promis de les accompagner aux Jeux Olympiques et, avant qu'elle eût pu savoir si je venais, nous étions dans le taxi.

La voiture était petite et nous étions empilés. Assis sur le strapontin vis-à-vis de Bella, car les Orgalesse avaient tenu à nous mettre aussitôt face à face, le moindre mouvement des quatre grandes jambes fraternelles me repoussait sur mon amie, et, quand ils le jugeaient bon, nos voisins accentuaient par une pression physique la pression morale déjà si forte qui régnait dans l'auto. Bella, ne sachant si j'étais leur complice, gardait pur le haut de son corps, sa conscience, sa vie, et ne m'abandonnait que des jambes insensibles. Son menton était haussé d'un centimètre, ses prunelles élevées dans son œil, ses narines tendues, elle était au point le plus haut de dignité qu'ait jamais atteint une camarade de taxi. Dans l'étau de mes genoux prise plus subitement qu'au piège à loup, ne pouvant changer de conversation, elle avait changé de silence, et entre les quelques paroles que les Orgalesse lui arrachaient, je sentais un mutisme de martyr. Eux contenaient à peine leur joie de posséder dans cette chambre étroite une passion si dense et si peu frelatée. Jamais ils n'avaient encore réussi à accoler aussi étroitement et aussi près d'eux des amants brouillés et les deux descendants de familles ennemies. C'était pour eux Rodrigue et Chimène, Roméo et Juliette, liés par les jambes, et promenés dans ce territoire magnétique bordé par la Grande Ceinture où tout le pathétique que l'air trop lourd de Paris comprime sur vous-même pétille et flamboie dès que l'oxygène de Nanterre ou de Saint-Denis l'a touché. C'était à dessein et par raffinement que les Orgalesse nous menaient aux Jeux Olympiques. Ils savaient que tous les remèdes, tous les dénouements aux crises sentimentales nées dans Paris, de même qu'il faut chercher parfois les foyers en dehors de l'ellipse, c'était à Chantilly, à Orsay qu'on risquait de mieux les trouver. Nous faisons en ce moment sous leur commandement une de ces sorties désespérées vers Champigny si chères aux cœurs parisiens assiégés, et ils bondirent de volupté quand nous fîmes lever le corbeau le plus rapproché de Paris.

Bella se taisait. Je sentais son corps pris dans le mien comme s'il venait d'en naître, et aussi distinct et ennemi que l'est déjà du corps de sa mère le corps du nouveau-né. Son sang suivait une tout autre carrière que mon sang. Elle se taisait d'ailleurs dans ses joies comme dans son indifférence. La parole était pour Bella un téléphone auquel elle ne recourait que forcée. Ses monologues étaient des hochements de tête, ses dialogues de la langueur. Des cris, des soupirs, des onomatopées, le langage mondain de Bella était le même que le langage de ses étreintes. Ce n'était pas que la vie physique eût quelque privilège en Bella. Au contraire. La parole était pour elle trop brutale. Ce bruit de la pensée, obtenu à force de trucs dont chacun en éliminait ou la vérité ou la chaleur ou le vertige, elle le négligeait. Elle ne se plaçait jamais vis-à-vis de nous comme le font les autres, de façon à nous entendre, de façon à voir notre bouche. Elle avait des positions d'objet, des attitudes d'être sans oreilles, toute une vie inhumaine qui l'unissait à vous par d'autres liens que les sens reconnus ou légitimes. Il fallait la rejoindre dans la contemplation, la conscience, dans une tiédeur d'âme inestimablement éloignée de la température et du siècle courants. Je me demandais en effet pourquoi elle eût parlé, pourquoi elle eût rapproché, en parlant, de la réalité, cette bouche, ces dents aussi lointaines dans mon imagination que des yeux, des regards. J'avais parfois l'impression que seuls ses sens n'étaient pas sensibles. Pour la première fois je trouvais une âme féminine d'un maniement original. J'avais, à nouveau, sur les qualités des femmes, sur la forme de l'âme des femmes cette même incertitude que j'avais au lycée sur leur forme corporelle. Bella me redonnait l'ignorance, la jeunesse. Je l'aimais avec des aptitudes de jeune homme, avec du dévouement pour son corps, de la sensualité pour sa pensée. J'ignorais tout des raisons qu'elle avait eues de me quitter, mais j'acceptai de débattre silencieusement avec elle, dans cette dernière rencontre, premier match du spectacle olympique, le drame qui nous séparait. Elle, je la sentais pleine de haine, dans les yeux, un regard homicide. C'est ce moment que le chauffeur choisit pour écraser un basset. Quelle peine, au moment où l'on tuerait volontiers des hommes, de voir soudain couler le sang d'un chien !

C'était un chien peu fait pour intéresser les Orgalesse, un chien de campagne, sans race, sans collier, sans pièce d'identité qui puisse le rattacher de près ou de loin à une intrigue mondaine, un chien d'instituteur

certainement non adultère, d'agent-voyer non joueur. Bella était descendue, malgré nos compagnons qui n'admettaient pas le pathétique animal. Cette délégation de souffrance humaine donnée aux singes, aux chiens, les impressionnait sans bénéfice. La souffrance, dès qu'elle n'était plus le bien personnel d'un humain, ne les intéressait pas plus que l'électricité, la vapeur et le mouvement des volcans. Ce passage chez l'animal du néant de la pensée au néant de la vie, par la mort, par cette opération qu'ils considéraient comme divine, les froissait. De plus ils détestaient les chiens à cause des puces, et ils essayaient d'effrayer Bella.

— Laissez-le, chère amie, il a tout l'air d'être enragé. D'ailleurs il n'a rien.

Bella caressait le chien. Il était sur le flanc. Le sort lui avait appris à faire le mort et à donner la patte à la façon des dresseurs, en lui écrasant les côtes et le tibia. Nos mouchoirs servirent à son premier pansement. La patte aux initiales des Rebendart, le corps aux initiales de Dubardeau, il sembla se calmer. Mais il fallait un vétérinaire. C'était la première fois que les Orgallesse avaient à s'occuper d'un vétérinaire. Leur mauvaise humeur s'accrut. Des tondeurs, des hongreurs, ils n'avaient rien à apprendre. Mais il est difficile de réparer un basset avec une masseuse et un pédicure chinois. Une idée leur vint :

— Dites-nous, Philippe. Le nouveau pavillon de votre oncle est à cinq minutes. Charles Dubardeau doit y être. C'est bien lui qui a greffé à un lévrier noir une patte de setter blanc ?

L'oncle Charles y était.

— En route, le chien meurt !

Délirants d'introduire Bella chez les Dubardeau, ils découvrirent même dans une poche un vieux morceau de sucre que le chien lécha, puis refusa tristement, la gueule amère, se demandant pourquoi les hommes s'amusaient à offrir aux chiens blessés des morceaux de sel.

Bella était toute pâle. Rebendart, pendant le déjeuner, lui avait confié que les Dubardeau organisaient cet après-midi quelque complot dans leur nouveau domaine de Marly. Il savait de source sûre que le maréchal Bauer,

Emmanuel Moïse, et le directeur du plus grand journal du soir devaient s'y retrouver vers quatre heures. Complot étrange, auquel osaient participer l'ambassadeur d'Espagne, Antoine, le directeur de l'Odéon, et Blavène, revenu de la veille, rappelé de Jersey par l'amnistie après cinq ans d'exil que lui avait valu sa condamnation en Haute-Cour. Bella tenta de s'échapper, de confier le chien aux Orgalesse. Ils se méfiaient, descendirent les premiers, prirent les devants. Elle dut les suivre, fermant à demi les yeux, tirée comme une aveugle par ce basset meurtri dans la maison des adversaires.

Il lui sembla, dès que le pavillon fut en vue, que mes oncles avaient adopté un costume bien particulier de conspirateurs. Ils portaient ces sarraux de toile qu'on achète pour dix francs rue de l'École-de-Médecine, ces combinaisons pour les rendez-vous avec l'anatomie ou le calcul logarithmique, mais salis de plâtras et de suie. Le maréchal Bauer et Antoine, en salopette, qui venaient d'enfoncer les vasistas du grenier avec les plus grands efforts qu'ait jamais faits Antoine, habitué aux maisons de toile, aux fenêtres de carton, se détachaient sur la mansarde en guetteurs. C'est que le complot en effet avait une réalité, plus de réalité certes que ne le croyait Rebendart. L'entrepreneur qui devait réparer le pavillon inhabitable avait fait faux-bond, à cause de grèves, et décidée à s'installer dès le premier jour de l'été, ma famille, sous cette nécessité des premiers âges, s'était décomposée naturellement, comme celle de Noé au sortir de l'arche, en équipes de plâtriers, de menuisiers et de badigeonneurs. La première nuit avait été pluvieuse, les plafonds étaient crevés. Il n'était pas un de mes oncles qui n'eût reçu des gouttes dans sa couche, et recouru pour s'en protéger, selon ses préférences historiques, à la tente, la hutte, la voûte, ou au parapluie cloué à même le bois de lit. Ils avaient décidé au réveil un appel aux amis, aux amis les plus forts, à ceux des amis qui peuvent marcher sur le rebord des toits, plier des barres de fer, porter des soliveaux, et, si la police de Rebendart avait été perspicace, elle aurait dû mal augurer d'une conspiration qui ne réunissait que des géants comme Bauer ou des haltérophiles réputés comme l'ambassadeur d'Espagne. Il ne manquait à l'appel que l'oncle Jules, qui, dans une furie inverse, s'acharnait depuis six semaines à décomposer l'ion. Il pensait réussir aujourd'hui. Chaque fois que la grille grinçait, les conspirateurs croyaient que c'était lui, que c'était

fait, et qu'ils construisaient de cette heure sur un monde à atomes soudain dédoublés. Le vent soufflait. Une tempête était à craindre pour la nuit, et dans cette dernière heure du printemps, embauchant par pneu ou téléphone la politique, l'art dramatique, la stratégie, les Dubardeau consolidaient avec leur aide charpentes et volets. Antoine prenait parfois du champ, s'écartait de la maison, la jugeait comme on juge les décors, avertissait dès qu'il voyait un peu du jour filtrer à travers les planches ou les murs, et tous alors s'empressaient, comme des castors, comme pour un barrage. C'était un jour électrique et sauvage, qui semblait envoyé à mes oncles par exception, par les pylônes de fer de Sainte-Assise, un dernier jour de printemps primitif reconstitué, avec des couleurs nettes dont les premiers hommes devaient mal distinguer leurs sentiments, un bleu rebelle, un chrome sincère, un rouge fourbe. Dans leur tenue de laboratoire, armés de scie, de vilebrequins, ils avaient vraiment l'air de se livrer à quelque gigantesque expérience. C'en était une. C'était celle qui donne aux hommes, quand elle réussit, une maison.

C'est ainsi que Bella surprit ces modèles d'ambition, d'égoïsme et de négation, conspirant à l'extérieur contre le vent, la pluie, cependant qu'à l'intérieur le complot contre les cloisons du salon se dévoilait. Seul Blavène avait gardé ses vêtements, son costume acheté tout fait à Jersey, l'après-midi où l'agence Reuter lui avait appris son amnistie, et où, dans son vertige, il n'arrivait pas à entrer dans le bon magasin, prenant le photographe pour le tailleur, la boulangerie pour la chemiserie, se heurtant à toutes ces vitres, de la tête aussi, comme un oiseau qui aperçoit sa liberté. Mes oncles l'avaient invité, malgré sa maigreur, sa faiblesse, désirant l'unir dès le premier jour, dans cette collaboration toute manuelle, sans l'obliger à passer par des intermédiaires, à nos gloires et à nos héros. Par respect aussi pour ce costume neuf, mes oncles lui épargnaient les lourdes tâches. Ils l'avaient d'abord chargé d'effacer du parc et du pavillon les traces laissées par les précédents locataires. La mission lui avait paru pénible, car le pavillon servait d'orphelinat à la Ville de Paris. Blavène n'effaçait qu'avec regret ces empreintes puériles ; il s'en voulait de trouver dans les fourrés, au lieu de nids, des cachettes d'enfants où restaient l'escabeau et le plumier, leur seule famille sensible. Il ne pouvait s'empêcher de lire les manuels qui traînaient desquels un philanthrope anonyme avait extirpé toutes allusions

aux pères, aux mères, au père de Bayard, à la mère de saint Louis, et où toutes les actions illustres semblaient avoir pour auteur des enfants trouvés ou naturels. Il était préparé, rentrant en France après quatre ans d'exil, à trouver une patrie de faible natalité, voire un pays d'adultes, mais non certes un pays d'orphelins. Aussi, en dépit de ses hôtes, qui le traitaient en convalescent, ou, par délicatesse afin de marquer leur confiance, qui le dirigeaient sur les besognes aristocratiques du chantier, le nettoyage des trumeaux ou la peinture des rechapais, il n'était pas à l'aise. Sortir d'exil, presque de prison, et passer du bleu de roi ou du carmin sur les angles d'un salon Louis XV, cela lui déplaisait. Ce n'était pas des traces ainsi colorées qu'il avait à laisser aujourd'hui sur la France. Il ne sentait plus ces belles couleurs en soi. On ne s'amuse pas non plus à farder soi-même la femme qui nous a trompé la veille. Il laissa errer ses regards sur ce paysage au terme duquel son regard ne se heurtait plus enfin à l'océan mais aux nuages, sur l'Ile-de-France, île dans le ciel. Il essaya ensuite de nettoyer les cuivres au Miror, les glaces à l'Ozor, mais ce travail qui aboutissait seulement à donner de lui un reflet plus net, à rappeler peu à peu d'exil son reflet, il ne put le supporter davantage, et laissant ses pots de ripolin, de mélusande, comme des pots de fard quand on songe au bain, il quitta son veston et s'attaqua aux fardeaux. Il ne fit plus que porter des poutres, il souleva la margelle du puits. De même que ce matin, chez lui, il n'avait employé que le gros langage, et n'avait pas eu d'esprit ni de pointes, et avait repris la langue familiale par ses expressions quotidiennes, il profitait de l'occasion fournie par mes oncles pour saisir la terre française par ce qu'elle avait de plus pesant et de plus matériel. C'est le mot pain, le mot vin, le mot bonne nuit, qu'il avait prononcés avec le plus de joie en revenant en France. Il se sentait purifié à toucher les moellons même, le bois même, le cœur des carrières et des forêts. Si bien que mes oncles, le comprenant, n'hésitaient plus à lui faire monter le mortier sur ses épaules. Nous l'entendîmes rire sur l'échelle. Il retrouva enfin le rire dans ces travaux forcés de bonheur, ce bain d'amitié, goujat de son pays...

Tant était grande l'occupation des invités et des hôtes qu'aucun ne vous avait vu venir. Des clous dans les lèvres, les mains noircies, mon père m'accueillit en me touchant de l'épaule. Ce coup qu'ont les charpentiers pour rentrer les pointes à l'intérieur de la bouche, il n'avait pu encore

l'attraper. Il essaya de m'embrasser, il effleura ma joue, baiser martien, avec ces tiges de fer. Le chien s'était calmé. Bella contemplait avec surprise mes oncles au travail. L'imagination, l'inspiration éclairaient sur ces échelles et ces toits leur visage de la même lueur que dans leur laboratoire. Il n'y avait en plus que la sueur, qui marque les opérations purement humaines. Ils avaient découvert au cours de la journée de nouvelles façons d'enfoncer les vis, de comprendre les espagnolettes, de vider les réservoirs. Tout un flot d'invention géniale avait passé aujourd'hui sur les petits métiers et les habitudes d'artisans. Quatre paires d'yeux créateurs avaient regardé les marteaux, les pincettes, la colle à pâte. Maintenant, au milieu de l'orage qui éclatait, l'oncle Charles, malgré un éclair et malgré l'ambassadeur d'Espagne qui n'aimait pas les imprudences, et disait avoir vu un haltérophile foudroyé en levant ses haltères, hissait comme premier pavillon, pavillon peut-être de la famille, le premier paratonnerre de Franklin.

Nous étions d'ailleurs à peine dans le salon, autour du chien, que mes oncles opéraient et soignaient, à défaut d'autre matériel, avec des équerres, des cordages, un sécateur, avec les instruments qui servent à opérer et à soigner les maisons, que la foudre, dédaignant le paratonnerre de l'Américain, dédaignant les Dubardeau, dédaignant la science, tomba sur un petit if de la cour et l'abattit. Ce fut du travail pour Blavène qui le rentra sur son dos dans le bûcher. La pluie tombait. L'arbre était lourd. Mais il aurait, aujourd'hui, de joie, porté de vrais morts.

— Bella toute songeuse, télégraphièrent les Orgalesses à Gontran pendant notre dîner de retour à Versailles... Elle et Philippe reprennent du café.

CHAPITRE VII

Le mois d'août était torride. Mais Rebendart avait enjoint de fermer le jet d'eau du jardin. Il profitait de l'absence des Chambres pour préparer la mise en accusation de ma famille, et ce murmure le gênait dans son travail. Les merles, punis avec les Dubardeau, attendaient en vain tout le jour leur gargarisme et leur bain. Vers neuf heures, les soirs où Rebendart sortait, le chef des huissiers se glissait dans l'ombre, tournait le robinet, le laissait ouvert une heure, puis rentrait à sa loge avec la conscience d'avoir décongestionné la terre entière et la mine un peu coupable de ce père en prison qui buvait, pour le soulager, au sein de sa fille. Rebendart, au centre de la justice, était parvenu sans peine à trouver la sanction exacte à chacun des gestes de mes oncles et de mon père. Le geste de l'oncle Jules fécondant un continent par un système bancaire trop altruiste relevait de la correctionnelle. Le geste de l'oncle Émile créant une Internationale de radio-téléphonie relevait du Tribunal de commerce. Celui de mon père, refusant la brouille avec l'Angleterre et l'Amérique, valait la Haute Cour. Les Grecs eussent avantageusement chargé Rebendart de trouver la juridiction compétente pour ceux de leurs héros mythiques ou réels qui ont poussé trop loin la sagesse ou l'initiative, et qui en furent insuffisamment punis, le tribunal des douze pour Icare et la relégation pour Aristide. Avec plus de perfidie encore, sachant que les Français contestent les arrêts de leurs cours de justice, mais estiment irrévocables les verdicts pris par des jurys sans juges, il intriguait pour évoquer les affaires Dubardeau devant des conseils de discipline ou des assises... C'était à la veille des élections. Il se trouvait par chance au seul moment où les partis au pouvoir, au lieu d'imposer leur volonté au Gouvernement, dépendent de la sienne. L'opinion

du Parlement était vis-à-vis de Rebendart dans un état de moindre résistance, et avec des gestes de médecin mais une voix d'hypnotiseur, il dictait aux travées sommeillantes la conduite qu'elles auraient à tenir après leur réveil définitif. Au seul nom de Dubardeau, chaque député tressaillait, encore incertain de la réaction que ces trois syllabes lui dictaient, mais sentant déjà qu'elle ne dépendait plus de lui et qu'elle serait finalement commandée par Rebendart. Ses agents avaient eu soin également d'accoupler notre nom à certains noms décriés, l'affaire Émile Dubardeau allait succéder à l'affaire Landru, l'affaire Jules Dubardeau se plaçait entre le jugement de deux traîtres. Il faut plusieurs siècles pour se remettre aux yeux du public d'avoir été exposé entre deux larrons. Ni le Parlement ni le monde ne protestaient. Ce qu'il y avait en France d'hommes indépendants était à Contrexéville, de femmes dévouées et audacieuses, à Luxeuil. En deux mois, notre nom pâlit suffisamment pour que Rebendart osât annoncer l'arrestation prochaine de l'oncle Jules.

Nous étions restés cet été-là près de Paris, sur la hauteur près de Saint-Germain, car nous savions que Rebendart eût répandu le bruit, si l'un de nous avait voyagé à l'étranger, que nous voulions passer la frontière. Je montais dîner chaque soir dans ma famille, porteur chaque soir d'une mauvaise nouvelle, facteur aussi des journaux et des lettres. Nous habitions presque au faîte de la colline où s'élève l'aqueduc de Versailles, et devant l'aqueduc de Marly. Nous dominions Paris. Les jours étaient longs et le soleil était loin d'être couché quand j'arrivais. Mes oncles et mon père, de même qu'ils niaient la maladie, ne voulaient pas non plus admettre la chaleur. Sur ce mamelon dont l'unique fraîcheur était la vue des deux aqueducs, par des chaussées montagneuses et sans ombre, au macadam rongé par tous les scorbut, laissant à tour de rôle sur une borne la redingote qui était, avec l'habit vert, l'uniforme de ma famille, ils s'étaient mis en tête d'apprendre à monter à bicyclette. Ils n'en avaient eu jusqu'à ce jour ni le temps ni l'occasion. Je retrouvais ces quinquagénaires avec toutes les marques qui dénoncent sur un enfant laissé seul la désobéissance et la dissipation, une bosse au front du physicien, une déchirure à la culotte de l'ancien ministre. On s'apercevait au cours du dîner qu'il y avait un coccyx plus sensible, un pouce tourné. Ils portaient ces blessures avec le même dédain et le même sérieux que les cicatrices dont l'univers avait tiré profit

et que leur avait values le radium ou l'explosion d'un gaz. Leur seul regret était qu'il n'y eût pas deux bicyclettes, car chacun prétendait être plus rapide que l'autre et lui lançait des défis. Ils affectaient de ne pas sentir la laisse qui les attachait ainsi, comme des relégués, aux portes de Paris, mais quand l'oncle Charles, ne pouvant arrêter son vélo, dévalait par les descentes de Marly jusqu'à la machine tournante, il arrêta un taxi pour le remonter au plus vite jusqu'à nous. A part le physicien, qui avait installé depuis la guerre sur une tour voisine des appareils de télégraphie sans fil et d'optique, chacun voyait ses travaux compromis par l'éloignement de ses champs d'action ou d'étude, mais à défaut de l'insecte rare, le naturaliste se rabattait sur la fourmi, le banquier se liait avec un employé de la succursale du Crédit Lyonnais de Saint-Germain. Jamais aucun d'eux ne souffrait de reprendre ainsi la science à son commencement. Avec leur optimisme invincible, ils attribuaient aux vacances la rareté des visites, des lettres, la disparition de nos habitués. La période qui va du 1^{er} juillet au 15 novembre est une bien facile période pour les ingrats. Ou bien, appréciant en cyclistes débutants la difficulté de monter jusqu'à notre maison, mes oncles excusaient les anciens amis dont le journal nous signalait le passage à Paris, comme si l'ancien Président de la République, le Ministre des Finances, et telle poétesse illustre devaient venir les voir à bicyclette. Mais, déjeunant à Paris, je voyais en fait tout ce qui était mondain, bourgeois, se détacher avec plus ou moins de précaution de nous. En deux mois, je constatai que la façon de nous juger et de nous comprendre avait changé. Le bonheur et la chance ont une merveilleuse acoustique ; les mots partout colportés autrefois de l'oncle Jules ne portaient plus, l'allure de notre famille entière intéressait moins. Les plus complets savants du monde, les hommes d'État les plus utiles subissaient cette défaveur qui atteint les chanteurs de café-concert, les boxeurs. Si j'avais eu une maîtresse, je l'aurais sentie, à d'imperceptibles signes, débordante d'amour d'avoir à se donner à un fils de réprouvé. Mais mes oncles ne voulaient rien constater dans la façon dont la science se donnait à eux. Ils refusaient d'utiliser pour leurs découvertes et leurs écrits ce flux de divination que donne l'infortune. On leur écrivait moins ? On ne venait plus les voir ? C'était les vacances. Ces cadeaux dont les inondaient les horticulteurs, les princes en mission, étaient taris ? C'était les vacances. C'était les vacances des orchidées, des manuscrits persans. L'ambassadeur qui avait prétendu revenir d'Extrême-Orient pour les voir

prenait, vers Singapour ou Port-Saïd, à la lecture de son courrier, un aiguillage qui l'amenait à Versailles, villégiature de Rebendart, et non à Saint-Germain, la nôtre. Les vacances de la reconnaissance, du courage. Les prospectus des grands magasins, les lettres de mort ou de mariage leur parvenaient encore. Ils avaient assez d'imagination pour se suffire de ce contact théorique avec l'humanité. Un jour, le messenger leur apporta une bicyclette toute neuve, don anonyme. C'était moi qui l'avais achetée. Ils l'attribuèrent à chacun des mille ingrats. Tout était bien. Ils étaient heureux.

Ils souffraient. Du moins le jour, et dans leurs études. Le bain journalier dans un flot de familiers, de demi-inconnus, de voix et de sourires leur était nécessaire. Ce n'était pas seulement par effet de l'habitude qu'ils aimaient travailler dans le bruit, dans des pièces couloirs où les gens passaient et repassaient, des gens qui s'appelaient Durand ou Dupont, Bloch ou Bechamort, La Rochefoucauld ou Uzès. L'humanité était le ferment qui faisait réussir leurs recherches. Dans toutes leurs expériences sur les mélanges de gaz, sur les plantes hybrides, sur la vitalité de l'Autriche, ils pouvaient à l'énumération des produits mélangés ajouter : j'y ajoute un homme. La présence d'un être médiocre nommé Labaville avait amené la réussite de la synthèse. Quand Labaville n'était pas là, avec ses boutons et sa cravate de cachemire à bague d'or, l'oncle Charles travaillait mal. Tous avaient besoin pour essuie-plume ou essuie-regard, quand ils relevaient les yeux des mélanges en fusion ou des venins au travail, d'un visage. Jusqu'à l'astronome, le soir, qui en face du firmament exigeait près de lui la tête pâle de son secrétaire. Le rythme de la vie humaine autour de ces expériences que des cyclopes ou des martiens auraient pu eux aussi réussir était peut-être indispensable pour que la recherche ne divaguât pas hors de l'humanité même. Or, ce flux d'amis, ce sérum terrestre se retirait. Un soir, je les retrouvai absolument seuls, ce que je n'avais jamais vu de ma vie. Même dans nos fêtes de famille, l'un d'eux avait glissé quelque ami de longue date ou quelque visiteur du matin. Il y avait toujours eu à caresser à la maison un humain beau ou laid que les frères se passaient comme le chat de la pension et auquel ils racontaient, comme à un vrai chat, jusqu'à des secrets... Ce jour-là, ils étaient seuls. Ils ne se rendaient pas compte de ce qui les rendait moins bavards, moins gais aussi. C'est qu'il y avait pour eux ce soir-là une première fin du monde. Paris s'alluma, étincela. De ces cinq

millions d'hommes entassés au-dessous de nous, aucun n'était avec nous. Nos appareils de télégraphie sans fil parlèrent ; de ces deux milliards d'êtres épars dans les continents, aucun ne buvait en ce moment notre marc ou ne se faisait raconter notre histoire du traité de Versailles. Le courrier du soir arriva. Mais ils ne recevaient plus guère de lettres que de leurs égaux en science, en génie de la vie. Il n'y avait pas ce soir de lettres signées de ces noms qu'on voit sur les boutiques, seules cartes de visite de l'humanité. Il n'y avait qu'un message téléphoné de M^{me} Curie et une longue lettre d'Anatole France... Les Roudinot nous oubliaient, ces petits fonctionnaires auxquels nous nous étions tous efforcés, on ne sait pourquoi, car ils n'étaient eux-mêmes que médiocrité, de fournir les plus beaux spectacles, les plus beaux souvenirs de guerre, les plaçant pour la bataille de la Marne à Paris même, logeant chez eux Pershing, leur obtenant une estrade près de l'Arc de Triomphe pour le défilé final. Les Bahut nous oubliaient, auxquels notre famille au contraire réservait, — pourquoi encore ? car ils se querellaient sans arrêt, — les solennités pacifiques, les loges de ballets russes, les billets pour les centenaires. On téléphona. Mais ce n'était que Vincent d'Indy... Pourquoi pas Wagner ! Les seuls êtres, les seuls noms qui nous effleuraient maintenant étaient ceux des êtres célèbres, les noms d'êtres relativement immortels, qui n'étaient pas liés à nous par la vie seule, mais dont la présence, après leur mort même, ne serait pas diminuée. Allions-nous être condamnés à un étage supérieur de l'humanité, à Thomas Hardy, à Einstein, à Foch, à une sorte de dialogue des morts entre vivants, à Vercingétorix, à Fénelon, à Lavoisier ? Tout nous était fidèle, tout était stable et invariable pour nous dans l'impondérable domaine, mais ces signaux d'hommes illustres à hommes illustres ressemblaient vraiment trop aux premiers feux qu'échangeaient de colline à colline les hommes, quand l'humanité n'existait pas. Les piles retirées de leurs fluides se parlaient l'une à l'autre, mais elles n'étaient plus vivantes. Jusqu'aux avions qui avaient tourné par dizaines autour de nous, avant le coucher du soleil, en revenant atterrir à Chaville, et qui ne leur avaient donné qu'une caresse théorique ! Ils étaient là entre inventeurs, l'inventeur du sérum contre le cancer, de la lampe électrique qui donne la fusion des gaz, le théoricien des migrations humaines, mais il manquait entre eux l'inventeur des ceintures hygiéniques, des boutons de faux-col à bascule, en un mot les hommes.

Mais la nuit venait. Cette nuit qui fait sentir au commun des hommes leur adhérence avec les éléments prétendus éternels, qui les rapproche du dieu qu'ils ont choisi, qui leur apporte le détachement du monde, redonnait justement à ma famille le contact qu'elle avait perdu avec les habitants de la planète. Au-dessus de la ville, les réclames lumineuses leur répétaient ces noms nécessaires à leur travail : Duval, Citroën. Les appareils de radio, plus perfectionnés d'ailleurs en ce lieu même, nous comblaient de nouvelles, nous présentaient par leurs noms les solistes de la Tour Eiffel, nommés Peignecod et Millard, et raflaient d'un coup tout ce que les ondes, de Nauen à Shanghai, contenaient cette nuit de music-hall, de finances et de politique. La communion avec les amis ingrats et traîtres était rétablie par un morceau de la garde républicaine, par une annonce de l'armée du salut. C'était l'heure vulgaire des éléments déchaînés par la science. C'était la fête de Neuilly des hommes électriques. Mes oncles et mon père, qui aimaient d'ailleurs monter à Neuilly sur les manèges et entrer chez l'Aérogyste, prenaient goût à cette foire. De cette terrasse où pendant la guerre était le poste d'écoute des sous-marins allemands, dont les signaux nous heurtaient durement de la mer du Nord, plus doucement de la Méditerranée, comme si c'étaient les eaux et non l'air qui nous les transmettaient, où s'inscrivaient aujourd'hui sur nous en même temps que deux communiqués truqués et enfantins les véritables coups de la guerre, nous arrivait la voix de Damia, des monologues, et le résultat des courses. Le mardi, il y avait cinéma à Louveciennes, et nous y allions en bande voir les *Trois Mousquetaires* ou des films d'actualité. Mais ces images, vieilles de quelques mois, paraissaient vieilles de siècles, et augmentaient en moi l'impression d'une famille restée seule après un déluge et ouvrant, pour se rappeler les époques foisonnantes, des microphones laissés par la police noyée, ou les disques conservés dans les caves des Arts et Métiers. De la ville au-dessous de nous, nous ne voyions que le plein de feu, les lignes de feu qui étaient les rues, les blocs de feu qui étaient les monuments, les cercles de feu qui étaient les places. Les seuls animaux qui nous effleuraient étaient des chauves-souris, étaient des animaux préhistoriques. Nos domestiques avaient pris cette voix voilée et cette qualité divine qui revêt, dans le naufrage, dans les épreuves, les serviteurs dévoués. Nous en étions arrivés à consulter davantage les baromètres, les thermomètres, comme si nous faisions quelque ascension et tentions de battre un record d'altitude. Les lectures aussi s'élevaient.

Insensiblement, tous les livres récents et faciles, dont la lecture et la discussion ne demandaient qu'un jour, avaient fait place aux grands livres. L'oncle Charles relisait *Faust*, l'oncle Jules l'*Introduction à la Médecine expérimentale*, mon père *Robinson Crusoé*. Quand je descendais à Paris, j'emportais une liste de livres à prendre chez le libraire à la mode : c'était la Bible ou Montesquieu. Un jour, je n'y tins plus, et je ramenai à déjeuner Fontranges.

Jamais homme inconnu pénétrant chez un peuple hospitalier et curieux, jamais troupe de renfort arrivant doubler une garnison assiégée, ne fut reçue avec plus d'effusion que Fontranges par ma famille. Ce survivant de l'humanité disparue portait tous les attributs dont on l'eût revêtu dans les planches d'une histoire faite par les observateurs d'une autre planète, sa cravate Lavallière, son jonc à pomme d'or, son monocle. Ce noble laisser-aller qui signalait déjà l'armure même des Fontranges pendant la guerre de Cent ans, distinguait encore son veston noir bordé de ganses. Son mouchoir pendait démesurément de sa pochette, son monocle à cordon de soie semblait le seul balancier de sa pensée, mais ses ongles étaient faits, ses cheveux parfumés et secs. J'avais certainement choisi l'humain dont le savon était le meilleur. Il avait de grands gestes déférents, et faisait de grandes grâces aux êtres et aux bibelots, comme les Martiens peuvent croire que font les hommes. Avant le déjeuner, mes oncles l'emmenèrent à Marly. Il saluait les prêtres, les religieuses, les monuments aux morts, et toute la bourgeoisie de Marly, aux fenêtres, regardait avec considération cet otage du monde que promenaient les Dubardeau. Il vit sur notre cheminée un portrait de Renan. Il avait beaucoup entendu parler de Renan. Vie familiale parfaite, n'est-ce pas ? Attitude catholique peut-être un peu moins sûre ? Il s'inclina. Il montrait pour la science les mêmes égards que pour une femme qu'on ne connaît que de vue. Il la saluait. Et ce portrait-là ? C'était Kipling ? Il regrettait de n'avoir jamais eu l'occasion de lire Kipling. Mes oncles s'empressaient. Ils avaient délaissé pour lui Robinson, Montaigne et les Évangiles. Chacun cherchait dans sa spécialité par quelle échelle de fortune il allait pouvoir hisser dans la conversation cet être doux, ignorant et bon. Il y avait par bonheur autour de nous de nombreux objets avec lesquels il ne s'était jamais familiarisé, la bicyclette par exemple. Tous ces membres de l'institut eurent beau jeu à lui expliquer cette invention moderne,

prodigieuse, la bicyclette. On démontra la roue arrière devant lui. Les billes l'intéressèrent particulièrement, le changement de vitesse. N'éviterait-on pas beaucoup de maladies, de maladies contagieuses, par exemple, si nos articulations fonctionnaient avec ce système ? Enhardi peu à peu, devant ces hôtes qui connaissaient tout, il hasarda des questions qu'il n'avait jamais eu l'occasion de poser depuis sa jeunesse, et que lui avait aussi posées, avec un succès mitigé, son fils. Comment fonctionnaient les phares ? Qu'est-ce que les marées ? Est-il vrai que la lune les provoque ? La houille verte a-t-elle autant d'avenir que la houille blanche ? En somme tout un questionnaire sur la mer, qu'il connaissait d'ailleurs à peine, d'un jour passé à Dieppe, qu'il connaissait juste de vue, ainsi que Kipling et Renan. Il repartit vers l'hôtel du Louvre lesté de connaissances exactes sur la migration des anguilles et leur reproduction dans la mer des Sargasses, sur la petite usine qui utilise le flux et le reflux du Golfe de Gascogne, sur la beauté du vert de nos feux fixes, si envié des Anglais. L'oncle Jules lui promit de faire monter sur la tour les principaux modèles de lanternes de phares, ce qui lui était facile, car il était l'ami du conservateur du dépôt, et de les essayer un soir devant lui. Fontranges dut quitter Paris quelques jours après sans revenir dîner, mais les Parisiens purent voir, pendant les nuits de septembre, surgissant de Marly, des feux de toutes couleurs, toutes forces, et toute durée ; c'étaient les feux qui annonçaient la pointe du Raz, les rochers des Sanguinaires, le blocus de la Méditerranée, la peste dans Saïgon. En fait, c'étaient mes oncles faisant des signes au dernier homme.

CHAPITRE VIII

La veille de la Toussaint, la gendarmerie de Marly prévint mon oncle Charles et mon père d'avoir à passer vers trois heures de l'après-midi au Ministère de la Justice. Rebendart les convoquait. Pendant le déjeuner, Moïse arriva en automobile et nous apprit que l'ordre d'arrêt était signé.

— Il a trouvé un truc, dit Moïse.

Ce n'était pas pour nous rassurer. Nous savions la haute estime que Moïse avait pour les trucs et la part qu'il leur attribuait dans les réussites de la vie. S'il avait échappé, enfant, à la mort qui avait emporté la plupart de ses frères, c'est qu'il avait su à temps, prétendait-il, le truc pour manger des figues sèches sans attraper d'érysipèle, celui pour guérir le bouton d'Alep, avec un emplâtre découpé dans le papier bleu des pains de sucre, et celui pour rendre le lait de mouflonne inoffensif. Il ne restait pas dix minutes sans vous indiquer, s'il était en confiance, le truc pour grimper seul au faîte des Pyramides, pour respirer au fond de l'eau, pour sortir des labyrinthes, pour réduire Forain au silence. Le jour où je lui eus raconté que les Français, quand il fallait immobiliser les prisonniers allemands, se contentaient de couper leurs boutons de culotte, il ne douta plus de la victoire des Français. Dix trucs de cette force, et la guerre était finie, sans qu'il fût besoin de recourir aux trucs américains. La Banque était aux yeux de Moïse le seul élément avec lequel il ne servît à rien de biaiser ou de truquer à l'aide d'un livre de sagesse et dès qu'il s'agissait d'elle, reparaissaient en lui les simples vertus qui font les matelots, les dompteurs et les pompiers. Il n'avait plus alors aucune superstition, aucune habitude. Il écrivait avec le premier stylographe venu, il parlait n'importe quelle langue, et alors

flottaient autour de lui les trucs qui s'appellent l'audace, l'assassinat, le suicide, même l'espérance, truc en émeraude.

— Je me demande vraiment lequel ! disait-il, distrait comme s'il cherchait un mot croisé.

Mon oncle et mon père ne se troublaient pas pour si peu. Après le café, ils firent une dernière promenade dans le parc où l'automne, par un truc cette fois nouveau, au lieu de jaunir les chênes, venait de les cramoisir. Il avait plu la veille. A des cercles et à des rectangles plus humides, ils reconnaissaient les emplacements des bassins détruits, et quelques beaux nuages, immobiles dans le ciel, semblaient occuper eux aussi là-haut des places hier classiques. Les symboles de la fidélité, aujourd'hui, c'étaient l'eau, les fumées. Alors qu'ils longeaient le grillage qui isolait les tirés, deux chevreuils les regardèrent de loin, les suivirent, pleins de pitié pour ces hommes prisonniers. Ils ne l'étaient pas encore. Ils se préparaient en riant. Ce fut mon tour d'apprêter pour eux la valise qu'ils m'avaient faite pendant la guerre, à chacune de mes permissions. Ils connaissaient cette valise, aussi exactement qu'ils connaissaient à cette époque ma capacité même ; ils savaient le maximum de ce qu'elle pouvait recevoir, de ce que je pouvais tenir en bouteilles de rhum, en chocolat, en artichauts. J'allais apprendre maintenant à la mesurer avec des dossiers, des livres. Mon père entra dans la chambre au moment où j'y glissais un tricot de guerre, car il risquait de faire froid à la Santé, et ses cigarettes. Il sourit : je faisais la valise de collègue de mon père.

Moïse nous descendit sans hâte vers Paris. Le soleil était derrière nous. Nous avions froid, mais nous voyions le dos du chauffeur ensoleillé. Toutes les femmes, les enfants, jusqu'aux hommes, profitaient de ce beau jour pour porter des chrysanthèmes au cimetière. Les boutiques des horticulteurs étaient seules ouvertes. Tous les négoce faisaient place aujourd'hui au négoce des chrysanthèmes. Marguerites, bégonias, roses d'hiver, se dissimulaient. Ceux qui portaient ces vieilles fleurs semblaient user de vieux remèdes. Le chrysanthème, recette extrême-orientale, était jusque dans la banlieue reconnu maintenant comme le meilleur antidote au chagrin, au deuil. Le regret des morts était remplacé dans toute la France par le souci d'avoir à choisir entre les trois espèces de chrysanthèmes, blancs, fauves et jaunes, qu'on allait leur apporter. Toutes les familles faisaient, en costume

coloré et avec des fleurs, le chemin qu'elles parcourraient le lendemain en costume de deuil et les mains vides. C'était le contraire du théâtre, le contraire de l'artifice. Les vraies veuves nous paraissaient presque aujourd'hui les femmes qui ne portaient pas de chrysanthèmes, et les enfants qui jouaient sans fleurs, les orphelins. Aucun signe, aucun rappel de la mort d'ailleurs dans cette brève et belle journée. Les morts aussi se préparaient à leur fête, par une modestie plus grande, une disparition plus complète. C'était le seul jour où l'on circulât dans leur domaine en parlant tout haut, en courant, le seul jour où ils n'y étaient pas. Quand vint Paris, avec sa grille d'entrée, ses gardiens, sa cohue, nous eûmes une impression douce, apaisante, celle d'entrer enfin dans le plus vaste cimetière.

Je confiai notre valise au concierge du Ritz, et, me disant leur secrétaire, j'obtins d'entrer dans le Ministère avec mon père et mon oncle. Des huissiers mal renseignés nous guidèrent à la recherche d'une salle vide et finirent par nous arrêter dans le hall où se tenait, quand le Garde des Sceaux était Président du Conseil, la Conférence des Ambassadeurs. C'est là entre autres qu'on avait déchiqueté l'Autriche, amputé l'Allemagne. Avec ses tentures rouges, ses glaces à biseaux, ses tables de marbre, la salle semblait une boucherie les jours d'été où tout est vide. L'Europe était à la resserre. Le sort ne varie guère les effets qui lui ont valu dans l'histoire sa réputation d'intelligence et d'ironie : il forçait mon père, le jour de son arrestation, à repasser par le lieu même qui lui avait donné la gloire. C'était d'un effet facile, et la plaisanterie fut complète, quand, au lieu de Rebendart, nous vîmes trente jeunes gens entrer dans le salon, s'asseoir autour de la table en fer à cheval, — car c'étaient des candidats au Conseil d'État, — et surtout quand l'examineur, décachetant son enveloppe, leur lut le sujet du concours. Il leur demandait de se reporter à 1919 et de reconstruire chacun l'Europe à sa façon. Ils avaient tout le temps, trois heures.

Ce fut du moins pour mon père une distraction. Cela l'amusa de voir, comme dans ces pays où le sultan cède pour un jour la royauté à l'étudiant élu par ses pairs, la Conférence des Ambassadeurs abandonner pour aujourd'hui l'Europe à des mains juvéniles, à des mains dont beaucoup n'avaient pas encore caressé une femme. Tous ces jeunes gens d'ailleurs parurent se donner à une tâche habituelle, et baissant ensemble les épaules, ils écrivaient à la hâte sur les larges feuilles vides, les seules dans toutes les

chancelleries d'Europe qui fussent encore blanches. Ils relevaient de temps à autre leurs têtes, avec des expressions différentes, qui indiquaient à mon père, tant il connaissait le reflet des villes sur le visage des négociateurs, qu'ils s'attaquaient à Memel, ou à Fiume, ou à Temesvar. Un seul s'agitait, taillait un crayon, bref, indiquait par tous ses gestes qu'il ne savait reconstruire l'Europe. Il faut dire à sa décharge qu'il était mal assis, qu'il avait un pied de la table entre les jambes, ce double pied de table lui-même qui avait rendu si difficile au délégué américain de se pencher et de se lever, et qui peut-être écarta les États-Unis de cette conférence. Tout ce qui avait indisposé l'Amérique, le pied mal placé, l'écritoire lointaine, l'embrasse du rideau trop proche à laquelle se cognait la tête, indisposait aussi ce jeune homme. Peut-être encore savait-il seulement reconstruire l'Asie, ou seulement créer une politique moderne des isthmes, ou seulement répartir avec justice les pétroles !... Il renonça, délaissa la salle où ses vingt-neuf camarades, maintenant déchaînés, dégrafaient sans précaution les bandages du continent. Mais, au moment où il passait à notre hauteur, il vint vers mon père, s'inclina, trouvant une excuse à sa nullité ou à sa paresse :

— J'ai eu honte de traiter ce sujet devant vous, dit-il.

Puis il disparut, ayant reconstruit la fierté de mon père.

— Entrez, dit Rebendart.

Nous entrions dans le bureau de Rebendart. Le ministre de la Justice était face à la porte, debout devant sa table, immobile. Bien qu'il fût encore jour, le lustre s'alluma juste au-dessus de nos têtes, tirant de nous une loque noire, essayant de tirer de nous, pour notre confusion, notre ombre la moins humaine. Les quatre femmes nues dans les trumeaux, avec des balances qui nous attendaient au point mort, paraissaient postées pour surprendre je ne sais quel flagrant délit de ces trois hommes habillés. Jamais je n'avais vu autant de balances, sculptées dans les boiseries, moulées dans les stucs. Si bien que le pèse-lettres du bureau de Rebendart, seul instrument de vrai métal, semblait une arme, et évoquait une idée de torture. Larubanon, le sous-secrétaire d'État, de l'air à la fois désœuvré et servile de l'aide-bourreau, l'essayait de l'index.

Rebendart ne nous demanda pas de nous asseoir. L'entrevue, dans son esprit, était sans doute à une hauteur qui ne souffrait ni le canapé, ni même le fauteuil. Son bureau était près de la cheminée, non pas qu'il aimât le feu, mais il détestait écrire près d'une fenêtre et près des arbres. Quand une chenille tombait dans une de ses phrases, quand un éphémère se prenait dans son encrier, faible buvard pour l'encre qui accablait de notes l'Europe, ces atomes et ces indices d'une vie naturelle que ne gouvernaient pas les règlements laïques le dégoûtaient pour dix minutes du pouvoir. Mais aujourd'hui, dos à un bûcher d'énormes bûches il rayonnait comme un vengeur, et songeait seulement à amener sur nos lèvres les paroles qui provoqueraient ses trois réponses, préparées de la veille, sur le bon citoyen, sur le devoir, et sur l'orgueil. Seule la sténographe avait pris une chaise, la seule femme habillée de la pièce, entre tant de statues et de tableaux, rousse, trop parfumée, d'une belle chair, qui réunissait sur elle les odeurs, les ombres, les crins de toutes ces figures nues et épilées éparses autour de nous. Immobile, nous regardant d'yeux violets impartiaux qu'elle ne bougeait pas, appelant dans cette scène par le gonflement de sa gorge, par le croisement de ses jambes, assez dévoilées, un élément qui n'était pas de distraction, mais au contraire de ferveur, indifférente et surchargée d'appâts, comme l'histoire, elle tapait sur son clavier d'où sortait le ruban, comparable au ruban de la Bourse, sur lequel Rebendart comptait bien inscrire avant une heure le vrai cours de l'honneur et le vrai change du pouvoir. Elle n'avait de vivant que le battement de ses paupières, et une imperceptible tension du regard, que provoquait ma présence, la présence d'un jeune homme. Seul témoin qui se souvint exactement, car elle était au Ministère depuis dix ans, des procès, des scènes, des assauts entre les puissants de la République, la seule aussi qui n'en éprouvât aucune émotion et n'en eût jamais tiré d'enseignement pour sa sortie de six heures avec le sous-chef de gare son amant, elle avait cependant de la dignité de ces duels une conscience qui l'empêchait de toucher ses cheveux quand un courant d'air les dérangeait, de rajuster l'échancrure de son corsage après un faux mouvement, de mouiller la maille de son bas qui craquait, pour l'heure de ces entrevues sans coquetterie et sans fausse pudeur, et elle rentrait à la salle commune des sténos à peu près aussi froissée par l'Histoire que par un chef de bureau entreprenant. Rebendart s'était tourné à demi vers elle, élevant la voix. Mon père, en revanche, se préparait à cause d'elle à amortir ses

paroles. Car l'un avait toujours traité l'histoire comme une femme ou un témoin, et l'autre comme un haut parleur.

— Messieurs, commença Rebendart... Vous avez fini, Larubanon ?

Larubanon retira de son nez l'index qu'il y avait introduit par ce geste habituel qui le rendait, dans les autobus, objet d'aversion et de scandale pour les mères de famille. Larubanon, myope de l'œil droit et hypermétrope de l'œil gauche, légèrement bancal, délivré par la science à dix ans de deux pieds bots à cause desquels il avait déchiré toutes ses photographies d'enfant, était le fruit des amours cachées mais illustres d'un fondateur de la République et de cette cantatrice que Gambetta appelait, — car elle avait chanté faux sous l'Empire et juste après le 4 septembre — le Rossignol qui ne chante que le jour. Tous les après-midi pendant le semestre où furent votées les lois sur les prétendants et la presse, le président de la Chambre, comme dans les théâtres de villes d'eaux où les entr'actes sont d'une heure pour permettre aux spectateurs de passer à la salle de jeu, faisait d'une heure les suspensions de séance, afin de permettre aux nouvelles lumières politiques de s'unir aux artistes du précédent régime, afin que le premier ministre entre autres, la bouche ruisselante de vérité, bourré de sandwiches, fécond à trente pas, et la cantatrice, dorée par sa jeune gloire et par son automne, de soie au toucher, accablée elle aussi de santé et de soumission néo-républicaine, eussent le temps de se clore entre des faux Boulle, des damas lyonnais et les Gervex naissants, pour produire Larubanon. Orphelin presque à sa naissance, mais déposé sur les marches de l'État, l'avorton avait su jusqu'à ce jour accorder admirablement une demi-intelligence et une demi-ambition. Une demi-chance aussi l'avait servi. Il avait épousé une fille demi-belle, dotée d'un demi-million. Il avait eu au Parlement un demi-succès. Mais il venait de s'apercevoir dans son nouveau poste, pour la première fois, qu'au lieu de n'avoir, comme il le croyait, que taquiné la fortune et cédé à un vent heureux, il avait fait rendre leur maximum à son intelligence et à sa force vitale. Depuis trois mois qu'il était demi-ministre, il essayait en vain de découvrir en soi les motifs qu'aurait eu le sort de le faire ministre entier. Il ratait les affaires, il avait, pour la première fois et terriblement, besoin d'argent. Cette rigidité dans la vertu et dans les convictions qu'il croyait sa force et qui lui eût permis en effet, s'il était resté référendaire, de mourir sans avoir commis de mensonge et sans

tromper sa femme, cette confiance en sa mission républicaine qui pendant trente-cinq ans avait écarté de lui les automobiles, lui apparaissaient, ce qu'elles étaient en effet, périmées, ridicules, mais il était impuissant à les remplacer par une vertu et une vocation plus fortes. Chaque belle chose du monde qu'il comprenait tout à coup, les perles, les rubis, l'or, éteignait en lui une petite lumière. Il commençait à y faire sombre. Le mois qui venait de s'éteindre lui avait fait comprendre les gravures en couleurs, les émaux, les phares d'Hispano-Suiza... Il ne voyait plus en lui. Il avait la veille même manqué comprendre Rembrandt, c'est-à-dire la concussion. Au point exact où son honnêteté et sa noblesse d'âme finissaient, il ne trouvait plus à sa disposition que l'intrigue ou la bassesse. L'accroc le plus léger à sa parabole, qu'un autre eût réparé simplement avec de la bonne humeur et de l'esprit, il ne pouvait le réparer qu'avec le parjure ou la calomnie. Chacune de ses croyances pédantes et naïves était submergée par une eau sale : sa dévotion au droit romain cédait au poker, sa passion pour Tocqueville à la débauche. Instruits à la fois de son cynisme et de sa faiblesse, tous les personnages louches qui s'effacent autour des ministres sous de plus corrects émissaires se levaient directement autour de lui. Il ne les décourageait pas. Par timidité, dans cette crise, il préférait avoir affaire au couliissier marron lui-même plutôt qu'au député son garant, au fondateur de tripots en personne plutôt qu'au conseiller municipal son avocat. Tous les vices, les crimes qui, convoqués par Rebendart se rendaient au ministère sous leur forme honnête et parlementaire, entraient chez le sous-secrétaire sans maquillage. Pour sa confusion d'ailleurs, car il se rendait compte, à cette fréquentation, qu'il ne serait jamais capable que d'une demi-habileté et d'une demi-intrigue.

— Messieurs, reprit Rebendart, laissant Larubanon promener distraitemment les yeux sur celle des quatre femmes nues à balance pour laquelle sa mère, disait-on, avait posé..., j'assume une mission pénible. Je suis dans la nécessité de vous inculper du crime de forfaiture.

Larubanon, toujours mobile, qui était venu tirer un rideau derrière nous, regagna prudemment le côté des innocents. Puis, de son double binocle, dont un verre rapprochait et un verre éloignait, il regarda les fesses maternelles, superbement égales, symbole suprême de la justice.

— De forfaiture seulement ? demanda l'oncle Charles.

C'était le moment de placer le monologue sur l'orgueil. Rebendart hésita, et le laissa passer pour toujours.

— Le document dont M. Larubanon va vous donner lecture ne laissera aucune espèce de doute sur ce point, déclara-t-il avec rage.

Larubanon ouvrit un dossier, se prépara à lire, puis, hésitant, le passa à Rebendart.

— Celui-là ?

Rebendart s'impatiait.

— Vous savez bien que non. Celui des Dessaline, avec le reçu signé Dubardeau.

Je vis pâlir mon père. Alors qu'il était député, il avait obtenu pour les Dessaline une adjudication. Quelques mois après, Dessaline lui avait remis, au bénéfice d'un ami commun, tombé dans la misère, un chèque de cinquante mille francs, que l'oncle Charles et lui avaient signé. Quelque banquier ami de Rebendart avait dû les trahir. Pas de témoin. L'obligé était au Mexique. Dessaline était mort. L'action généreuse, en s'évanouissant, laissait en effet un cadavre de mauvaise action.

Larubanon ne trouvait toujours pas le bon dossier. Pourtant les deux pièces étaient là, il y a une heure encore. Il s'était même piqué avec l'épingle qui les attachait. Il montra le sang de son mouchoir, pour preuve de sa véracité. Il en avait d'ailleurs marqué son nez. Il essaya sans succès d'arracher une goutte neuve à sa blessure. Rebendart sonna.

— Mademoiselle Vergne, commanda-t-il.

M^{lle} Vergne entra, de teint laiteux, mais ne le cédant point à la sténographe en épanouissement. Elle avait pris à chacun des magasins de luxe qui entouraient le ministère sa spécialité la moins coûteuse, à Coty le parfum réclame, à Orsay le dernier rouge, à Rigaud la poudre à 3,25. C'était ce qu'il y avait de meilleur marché en masque féminin dans cette région centrale de Paris. Mais, sous ce teint slave et ces apprêts faciles, coulait au lieu de sang rien moins que le bonheur. Femme créée pour les voluptés du week-end, à la veille de ce jour des morts, week-end suprême, elle rayonnait, les yeux bien mouillés par des sucs de premier ordre, la bouche tapissée de muqueuses de luxe. Le dossier qu'elle portait manqua s'ouvrir,

elle en retint les pages contre sa gorge comme une nichée de colombes. Les arrêtés se becquetaient, les notes verbales se caressaient des ailes. Quand elle eut avoué son ignorance, elle fut remplacée par M^{lle} Larbit, plus connue dans le ministère sous le nom de Pan-Pan, dodue et vêtue de paillettes. Toute cette scène de dissensions entre cœurs masculins se livra ainsi parmi une horde de femmes qui souriaient également aux deux parties, tout comme si les Rebendart et les Dubardeau se battaient pour elles, sur un fond de plaisir, de santé et de nature qui lui enlevait presque son acuité. Ces belles filles avaient d'ailleurs la carrure et le rable particuliers aux femmes d'athlète qui servent de piédestal aux exercices de leur mari. Quand l'une s'approchait de Rebendart, baissant la nuque, on s'attendait à le voir bondir... Aucune n'avait vu le dossier. Larubanon se rappela soudain l'avoir laissé sur sa table et courut le reprendre.

Le silence régna. L'antipathie entre ces êtres était si grande que la parole ne pouvait vivre dans pareille atmosphère. Mon père était triste. Il songeait à cet homme auquel il avait apporté les cinquante mille francs de Dessaline, à Saint-Nazaire, sur le quai. L'homme était nerveux. C'était le second bateau qu'il prenait dans ce port, le premier l'avait mené à Cayenne. Cinq ans auparavant, il avait, disait le jugement, violenté et étranglé une bergère. On peut imaginer quels souvenirs étaient pour lui les mouettes, la sirène, la cloche, la mer elle-même, base de toute injustice, qui rapportait au flanc du quai en une vague les crachats dont les forçats tenaient à la marquer tout le long du trajet. Mon père avait connu le voyageur avant son premier voyage. C'était alors un de ces jeunes hommes qui soudain, projetés sur Paris d'une famille médiocre de fonctionnaires provinciaux, conquièrent par toutes les qualités et tous les charmes. Pendant deux ans, il ne s'était point passé une semaine où le succès ne lui fût venu sous une forme concrète, argent, pouvoir ou amour. Il restait modeste. Mais, ce jour-là, dans ce pré, à la fin de ces vacances, à la veille de son retour à Paris qui tenait en réserve pour lui un haut poste et douze femmes, il s'était trompé. Il s'était trompé sur le jeu même de la vie. Jamais il ne s'était senti aussi débordant d'éternité, de générosité. C'était Pan en veston. Les verdiers qui partaient sous ses pas partaient de lui. Chaque nuage nouveau dans ce beau ciel dégageait d'une pelure son cerveau. A cause de cette chance qu'il avait eue dans le monde, généreusement, il se sentait en retard avec cette campagne, avec ce ciel

simple, ces collines bourruées. Dans un paysage italien ou simplement agenais, sous un ciel gâté déjà par le génie, chéri déjà par des grands hommes, il se fût contenu. Mais il était en Bas-Limousin. C'était vraiment une concession qu'il avait faite à ce climat avide et sevré de caresses, à cette province reculée et peu gâtée par les voluptés, en s'approchant de la bergère, qui, elle, était tout juste bien. C'était pour s'humilier vis-à-vis de son avenir et de ses invites, pour une communion aimable avec le sol, l'herbe, qu'il avait accepté l'aventure. C'était par condescendance, par reconnaissance envers tous ces intermédiaires doux et nuls, sa famille y comprise, qui l'avaient mené à la fortune par leur pauvreté, à la gloire par leur obscurité. Le cadre le séduisait plus que la bergère, qui avait des yeux gris, des pommettes rouges d'un rouge qui subsista comme un fard dans sa mort, et des dents usées. Mais que le cormier sous lequel elle était assise était beau, puissant ! Il violait cette terre rétive. Une source coulait, dont il serait bon tout à l'heure de toucher l'eau. Des alouettes se poursuivaient d'un vol parallèle, revenaient à la terre sans s'être effleurées ; mais surtout le chien de la bergère l'avait séduit. Au lieu d'aboyer, ce chien était accouru vers lui, remuant la queue et léchant ses mains. C'était vraiment à cause du chien, pour le chien, qu'il n'était point passé outre. Il avait déjà donné la meilleure place à ce chien dans le futur souvenir qu'il allait avoir de cet après-midi. Le vent des grandes entreprises soufflait sur lui, ses oreilles en bruissaient ; mais par modestie, par simplicité, il avait tenu bon, il avait accepté dans sa vie ce petit épisode. Il avait l'impression de commettre une bonne action. Il s'était approché de la bergère, guidé par ce chien qui délaissait pour lui le troupeau, ce chien à poils et à moustaches boueuses, qui, devant l'inconnu à mains blanches, au complet le mieux taillé de France, avait ressenti sa vraie vocation de chien pour salon et pour tendresse. Lui, que courtoisaient pas mal de belles femmes et qui se refusait, se gardant pour une seule amie, il vint s'asseoir, décidé, près de la bergère. Il lui demanda le nom du chien, qui s'appelait Bas-Rouges. Elle aussi avait des bas rouges. Il remarqua que comme ceux du chien ses yeux gris étaient un peu vairons. Une telle relation entre ces espèces campagnardes aiguïait encore la conscience, qu'il avait cet après-midi-là, de se heurter à la nature elle-même. J'oubliais de dire qu'il avait été universitaire. Il la plaisanta en l'appelant Bas-Rouges. Elle souriait niaisement. Chaque fois que le chien entendait ce nom, il sautait, il aboyait de joie. Elle consentit à montrer le

haut des bas rouges. Lui hésitait encore. Mais des perdrix, disséminées par des coups de feu lointains passaient au-dessus d'eux, au ras de l'horizon des battoirs résonnaient, un chariot là-bas grinçait ; tous ces bruits de crépuscule qui lui parvenaient en pleine chaleur et en plein soleil le portaient à d'immenses espoirs, mais le butaient à ce petit acte sans importance. C'est ainsi que le renard prend un piège pour la porte de sa vie, et y pénètre par condescendance. Il sentait que ce court moment avec cette femme simple allait lui ouvrir la soirée, lui ouvrir la nuit, qui s'annonçait étincelante, et jusqu'à sa vie entière. Il prit la bergère dans ses bras. Bas-Rouges du nez s'introduisait dans leur étreinte, réclamant sa part de caresse. Il lui dit que Bas-Rouges était superbe, qu'il aimait Bas-Rouges, elle céda, mais à la même minute, deux chasseurs qu'il ne vit pas débouchèrent dans la prairie. Elle eut honte, cria, se débattit. Un coup de feu le tira de la lutte. Le premier chasseur le tenait en joue, et l'autre venait de tuer Bas-Rouges, qui s'était précipité contre eux pour le défendre. Le lendemain, son nom propre, son prénom presque, dans toute la France était devenu l'insulte à la mode... Avouer la destination des cinquante mille francs de Dessaline eût provoqué plus de scandale que les avoir gardés. A cause de Bas-Rouges, à cause d'une âme presque humaine dans un chien de berger, à cause d'un Beauceron qui avait approuvé tous les élans humains, même de second ordre, Rebendart l'emportait sur les Dubardeau.

Nous nous taisions tous. Mon père reconnaissait sur son ancien bureau, à la couleur des dossiers, quelles affaires criminelles Rebendart avait étudiées aujourd'hui. Un parricide, deux assassinats simples. C'était le jour de la semaine où le ministre décide de gracier ou de guillotiner. Le paraphe au crayon rouge ou au crayon bleu qui indique le pardon ou l'exécution n'était pas encore tracé. Mais, dans la place même que Rebendart avait donnée à ces dossiers de misère et de mort, les reléguant sans précaution au bord extrême de la table, en pleine évidence, avec les noms et les prénoms visibles, on devinait la clef de ses actions : cet homme était insensible. Cette culture classique dont il se vantait, ces études latines, grecques, qu'il poursuivait encore, lui avaient donné un certain amour pour le monde, mais dans le temps, non dans l'espace. Tout ce qui concernait la France l'atteignait, et les pays aînés de la France, et les pays aînés de Rome ou d'Athènes : il souffrait des injustices commises envers les tribuns, de

l'indemnité de résidence dérisoire accordée aux magistrats phéniciens, mais dès que sa pensée, au lieu de plonger, dépassait seulement les frontières de ce champ classique marquées exactement par les limites de la France moderne, aucun malaise, aucune inquiétude n'était plus à craindre pour lui. Il souffrait du raz de marée qui abîmait un phare à Biarritz, mais il était insensible à la peste, à la famine, aux maux de l'Asie. Quand il voyait, après cet incendie, cette électrocution, cette inondation de l'Europe, toutes les nations en procès avec je ne sais quelle assurance humaine qui refusait de les payer, divine qui refusait de les consoler, Rebendart, tout ému encore du mauvais partage des terres de Charlemagne, ne souffrait pas. Quand il voyait dans l'univers entier, besogne lamentable, les ingénieurs s'efforcer, par les modifications les moins coûteuses à leur conseil d'administration, de faire livrer aux machines à canons, à obus, à fils barbelés, des pâtes alimentaires, des images morales, des baignoires, frémissant de l'affront reçu par notre royauté à Péronne, Rebendart ne souffrait pas. Quand il voyait les directeurs d'usine philanthropes, embarrassés de leurs stocks, chercher l'objet nouveau qui rendrait heureux les enfants européens, surtout en fonte et en acier trempé, heureuses les femmes européennes, surtout en aluminium d'avion, et soucieux d'adapter les fils de la guerre, le wolfram, le gaz oseille, à la vie de famille, indigné de la condition des bâtonniers de province sous Louis XIV, il ne souffrait pas. Il voyait qu'aucune des vertus des nations du vieux continent n'agissait plus, que l'honneur, l'humeur, le sang de certaines avait changé, il voyait l'Allemagne posée inerte et soufflante sur l'Europe comme une bougie encrassée, il voyait tous ces beaux métiers européens plongés dans la guerre devenus tous uniformes, les États-Unis d'Europe établis hélas désormais en ce qui concernait les ingénieurs, les ébénistes, les mécaniciens, il n'était pas assuré qu'on pût jamais décaper chacun, lui rendre son sens et sa nationalité, il voyait que c'en était fini des moulures spéciales dans les tables, des bielles et des ressorts de montre signés, des carafes à un exemplaire, — mais Rebendart n'en souffrait pas, n'en pleurait pas, accablé qu'il était encore par les malheurs de Théodose. Thermomètre des revenants, sismographe des catastrophes passées, on pouvait être sûr, quand la voix de Rebendart s'échauffait, quand son œil s'adoucissait, que les derniers effluves de Sylla ou de Cujas venaient d'arriver dans la salle, et la suprême onde émise de Babylone, le jour de son effondrement.

— Messieurs, dit enfin Rebendart, je crois que nous avons à nous expliquer.

Mon père a toujours eu des gestes, des impulsions d'enfant. Il est doux de voir sur un père âgé ces signes, non pas de sa jeunesse, mais de la jeunesse des hommes. Il dit :

— Je ne discute pas avec un homme insensible.

— Il ne s'agit pas de discussion, reprit Rebendart, mais de dates, qui n'en souffrent aucune. Il s'agit du 12 mai 1917, où vous avez pris l'initiative d'envoyer sans ordre un émissaire à l'Autriche, et celle du 1^{er} décembre 1913, date du chèque Dessaline.

Rebendart, pour être tout à fait sincère, aurait dû ajouter le 28 juin 1919, date du traité de Versailles, qu'il ne pardonnait pas à mon père, le 5 février 1915, jour où le secrétaire de mon oncle Charles l'avait qualifié dans un salon de pisse-vinaigre, et le 3 septembre 1892, — souvenir lointain, mais le plus vif, — où mon père avait à la Chambre remarqué que la citation de Pascal faite par Rebendart dans son discours d'ouverture du Parlement était erronée. — *A quoi pense le monde ? A jouer du luth*, avait dit Pascal. *A jouer de la harpe*, avait cité Rebendart. Il s'était retrouvé toute une séance, une séance où l'on discutait le monopole des allumettes, avec cette harpe ridicule sur les bras...

Mais une autre secrétaire entrait. Elle venait chercher les dossiers des condamnés. Elle réclama le visa. Rebendart prit le crayon bleu, signe de mort. Tant est grande la discipline, le respect humain, au Ministère de la Justice, que cette jolie fille ne supplia pas, ne se roula pas à terre, ne se promit pas à Rebendart, pour sauver la vie de trois hommes. Il ne vint pas non plus à l'idée de Rebendart, exaspéré pourtant par sa réputation d'insensibilité, que pardonner à trois assassins, c'est être sensible. Il signa. La belle enfant repartit avec ses trois dossiers, légers comme des urnes, si légère elle-même.

Larubanon la bouscula dans la porte, consterné. Les papiers n'étaient pas chez lui. Aucun doute. On les avait volés. Il avait pris un responsable, le classeur de service, il l'amenait. C'était Brody-Larondet, le malheureux qui devant Moïse avait pris jadis, comme il le pouvait, la défense de mon père. Brody était courbé de ce quart d'heure de recherche, il avait cherché jusque

dans son propre bureau, où il avait même retrouvé son testament de juillet 1914.

— Vous voulez votre révocation, lui cria Larubanon, vous l’aurez !

Brody-Larondet aperçut mon père, se redressa, eut le courage de nous sourire, et disparut. Sa sœur et ses trois nièces l’attendirent jusqu’au matin. Un ami le retrouva dans un cabaret des Halles, où il avait toute la nuit essayé d’adapter à la paix son testament de guerre avant de se jeter à la Seine. La troisième fillette était née depuis 1914. Aucune clause n’allait plus, car il était méthodique, et avait légué à ses nièces chaque objet, chaque meuble. Il aurait fallu tout refaire, acheter un troisième vase de Galley, une troisième gravure en couleurs de Scott. Il rentra chez lui.

Comme il quittait le bureau de Rebendart, juste en face de nous, la tapisserie où d’après Rubens les anges soulevaient de terre une douzaine d’énormes filles nues, s’ouvrit, et Bella apparut, souriante, éclatante entre ces corps de reine soudain plissés et fanés par cet accouchement :

— J’ai brûlé les papiers, dit-elle.

Rebendart regardait avec haine Bella. Il avait passé toute sa vie à esquiver le tragique. Toutes les occasions où la rencontre entre deux êtres, agités de passions, ou deux chefs d’affaires, ou deux chefs d’armée, aurait pu ou dû se faire de façon solennelle, il les avait escamotées. Durant ces dix dernières années où la destinée avait couru le monde, il avait toujours tâché de remplacer sur la voie qu’elle prenait les passages à niveau par des ponts. Grâce à lui, il n’y avait pas eu d’entrevue entre Ludendorff et Foch, entre Guillaume II et Viviani, entre Clemenceau et le Pape. S’il avait été chimiste, comme mon oncle, il eût consacré sa vie à empêcher l’azote de rencontrer l’hydrogène, et tous les drames imaginables entre carbone et oxygène eussent été éliminés. Un manque d’imagination, la peur aussi des réactions humaines, le poussait à amortir par des papiers tous les points de fusion entre politiques ou philosophies. Il n’y avait plus de scènes, dans sa famille et dans son Gouvernement, que celles provoquées par son mauvais caractère. La colère chez Rebendart était tout ce qui restait du destin, et de son aveuglement. Par un décalage hypocrite, imperceptible à ses secrétaires même, mais calculé d’après le Chaix ou le guide des Transatlantiques, il

avait évité toute sa vie les confrontations entre hommes d'État, il avait fait retarder des trains pour ne pas débarquer dans certaines villes au moment où l'attente qu'on avait de lui, l'heure ensoleillée, l'atmosphère générale de la province ou de la France ce jour-là, devait faire de son arrivée une minute trop sensible. Il eût suffi de l'introduire dans l'Odyssée ou dans la Bible, pour enlever à la légende toutes les rencontres justement obtenues par les héros à force de politesses envers le sort et de respect pour l'horaire humain du sublime. Avec Rebendart, plus d'épisode de Nausicaa et d'Ulysse, de Salomé et de Jonathan. Il détestait la Passion, il y voyait une accumulation de gestes emphatiques qu'un dieu de bon goût eût dû éviter. Il détestait voir mourir. Cette exactitude de l'âme qui répond à la mort, cette exactitude de la mort à ce faux rendez-vous, cette froideur de la mort qui durcit tous les vêtements des assistants comme un gel, cette heure où le mouvement exact de la vie se retire chez les personnages les plus conventionnels, chez les tantes solennelles, les nièces à principes, chez les mauvais Rebendart, dans sa fausse liberté, il la détestait... Une fausse vie en effet n'a pas à se terminer par la mort... Aussi, son irritation contre Bella n'avait pas de limites. Qu'elle l'ait trahi, passe encore ! Mais elle aurait pu du moins, après avoir brûlé les lettres, voyager, disparaître, écrire... au lieu d'attendre derrière la portière, et d'apparaître avec cette robe vert pâle, ces bijoux, ces bras nus qui avivaient de mode cette minute de tragédie. Elle donnait une couleur moderne, un tissu nouveau, une coiffure, jusqu'à un parfum, à une explication administrative. Que venait-elle faire sur ce trouble ? C'était de mauvais goût. C'était Ophélie sur du pétrole, sur du naphte. Rebendart savait qu'il cesserait d'avoir pour lui le droit et la raison, si, au lieu des conseils de discipline, des sanctions juridiques, quelqu'un déchaînait dans le conflit Rebendart-Dubardeau les entités et les allégories. Les Dubardeau n'étaient que trop aptes à trafiquer avec le double astral des lois, l'ectoplasme des codes. Toutes ces écluses par lesquelles Rebendart, dans un travail plus obstiné que celui des Hollandais, était parvenu à se faire un champ de travail desséché au milieu de la guerre, des luttes civiles, Bella aujourd'hui les ouvrait. A ce niveau si bas, au fond de cette impasse où il nous avait attirés de nos montagnes de Meudon, un dénouement de Crébillon le père nous libérait soudain, solution artificielle, enfantine, mais qui annihilait provisoirement sa vengeance.

— Que dites-vous ? Quelle est cette folie ?

Je sus plus tard que la scène était plus parfaite encore que je ne le croyais, car Larubanon, qui songeait à divorcer pour épouser Bella, lui avait confié son projet le matin même... Bella rayonnait, comme le jour où elle avait obtenu de Clemenceau qu'il allât, dans son dernier voyage aux États-Unis, rendre visite à Wilson. La vision de Clemenceau sonnant à la porte de la petite maison du paralytique, par un soir d'orage étouffant, avait nourri son esprit plusieurs semaines. Comme le jour où elle avait, en les attirant non par des subterfuges, mais des raisons officielles ou mondaines, mis d'Annunzio en présence de la Duse... Je la regardais avec admiration et non sans un peu de remords. Je comprenais enfin sa résistance, sa fuite : c'étaient des invitations à la tragédie. Je me reprochais presque de l'avoir, malgré la rivalité de nos familles, aimée sans autres scrupules. La bru de celui qui nous persécutait venait me trouver dans mon lit à l'aurore. A l'aurore, quand les mouettes qui ont suivi un saumon de l'embouchure de la Seine à Paris, aperçoivent la place de la Concorde, et crient, j'enlaçais la fille du tyran. Mais aujourd'hui seulement il me venait à l'idée que Bella et moi aurions pu, même dans ce monde veule, même dans cette époque où les passions ne se conjuguent plus et ne se mêlent plus à l'intérieur des êtres tant leur trajectoire est égoïste et tendue, et s'exercent chacune séparément, presque comme une fonction physique, dans cette ville où les avarés ne sont plus amoureux, où les jaloux n'ont plus d'ambition, nous aurions pu jouer quelque réplique d'une assez belle légende. Les amantes de notre époque ne laissent pas plus germer en elles les conflits que les fils. J'estimais Bella d'avoir laissé celui-là grandir, arriver à son terme. Moi, insouciant, j'étais l'heureux père d'un bel esclandre, d'un drame ! J'admirais ce corps si mince dans sa grosseur ardente, ce visage si pur et si intact dans son masque. Pour une fois, je n'éprouvais aucun malaise devant un acte de théâtre. Je savais un gré infini à Bella de cette attente derrière les reines nues, de cette apparition, de cette ponctualité, que je sentais la ponctualité de ce que le monde contient de loyal et de beau envers mon père innocent. Ce qu'il y avait même de prévu dans son entrée m'enchantait. Cette emphase était la frange de la simplicité suprême, du devoir. Les quelques miracles que j'avais vus dans ma vie, la bataille de la Marne, par exemple,

m'avaient paru en effet si mal réglés, si confus à l'œil ! J'étais ému de ce petit miracle bien net, et enfin à l'heure.

Rebendart s'était avancé, hors de lui.

— Quelle folie vous a prise ? quelle est cette trahison ?

Bella lui sourit, leva la main, me désigna. Que l'éducation de son pensionnat de Charlieu était soignée ! J'étais certainement la première personne que Bella montrât du doigt. Son bras était levé presque verticalement, sa main toute ouverte, un vrai serment.

— J'aime Philippe, dit-elle.

Mais, déjà détournée de moi, elle avait saisi d'une main la main de mon père, de l'autre la main de Rebendart, et elle essayait de les joindre. Une minute elle lutta contre le sort. Mon père par compassion, obéissait, mais Rebendart se défendait brutalement. Le sourire de Bella devenait une grimace d'effort. Déjà elle ne cherchait plus, comme elle l'avait imaginé, à faire que ces deux mains s'unissent, que les dix doigts de Rebendart pénétrassent les dix doigts de Dubardeau. Il semblait qu'elle n'eût plus d'autre espoir que d'arriver à effleurer l'une par l'autre, d'obtenir non plus un courant, mais une étincelle de conciliation. Elle sentait l'une docile et fraîche, l'autre ennemie et brûlante. Dix secondes elle tenta encore, maintenant désespérée, d'agrafer les deux honneurs, les deux courages, les deux générosités du caractère français. Tâche impossible. Je la vis soudain pâlir, fermer les yeux, tomber à genoux, puis en arrière, puis glisser, encore un peu inhabile de ces gestes suprêmes, décomposant sa chute, l'inscrivant au ralenti dans nos yeux.

Tel est le truc que trouva Bella pour libérer mon père de la prison : se rompre une artère.

Un jour j'aurai le courage de vous dire ce que fut la mort de Bella.

Je la portai dans sa chambre. La mort mettait la même densité à chaque partie de son corps. Toute ma vie je sentirai sur moi cette surcharge égale au poids de mon amie. Elle se cramponnait à ma main, elle la croyait la main de Rebendart. Elle avait la force d'un cadavre, je ne pouvais me dégager. Le médecin, la femme de chambre, Rebendart lui-même, durent nous traiter

comme un groupe indissoluble. Toute une nuit, le rayon de ma liberté fut le bras d'une mourante. J'avais cette amertume d'être la partie vivante d'une agonie. On avait oublié de tirer les rideaux. Le soir du jour des Morts entrait déjà. Des lumières s'allumaient en face, au Ritz. Le petit Argentin qui, chaque matin, à la jumelle tâchait de la voir sortir du bain, pouvait regarder Bella, décolletée, mourir. Elle maintenait mes mains unies. Elle exigeait de mes mains une réconciliation absolue. Elle exigeait que chaque partie de moi-même pardonnât enfin à l'autre, qu'il n'y eût pas, à l'intérieur de moi, de Rebendart et de Dubardeau, que toutes ces choses qui sont dans un être hostiles l'une à l'autre, l'adolescence et l'enfance, la force et la faiblesse, le courage et le désespoir fissent enfin leur paix. Il n'y eut plus rien en moi bientôt qui fût division et brouille. Pour la première fois je sentais fermé en moi, grâce à elle, un circuit, le circuit de ma vie... Aucune plainte. Aucune parole. C'était son même silence, plus articulé, plus direct que n'importe quel langage... C'était son dernier silence... Chaque geste par lequel l'un de nous voulait arranger l'oreiller ou le drap faisait tomber du lit ou y révélait un objet de fillette, une poupée derrière le traversin, une médaille de pension, un collier de chien. Dans son visage aussi, si on la forçait à boire, à respirer, se formaient des traits puérils. Toute son enfance sortait d'elle, au moindre heurt. Jamais on ne verra un être humain s'approcher avec plus de modestie de la mort.

Vers minuit, comme je m'étais assoupi, je fus réveillé par une impression de bien-être, de liberté. Bella avait lâché ma main. La famille déjà s'engouffrait dans ce passage, et m'écarta.

CHAPITRE IX

Fontranges suivit l'enterrement à côté de Rebendart. Il était intimidé par la présence du ministre, limité dans ses moindres gestes et ses moindres pensées par la présence de la mort, et le peu d'intimité qu'il avait eue avec Bella ne le gênait pas moins. Il était aussi emprunté de donner Bella à la mort, qu'il avait pu l'être le jour où il l'avait donnée à Georges Rebendart, et, de même qu'un père éloigne sa méditation, à force de cérémonie et de maintien, de tout ce qui va suivre après la messe de mariage de sa fille, il se sentait mal autorisé à penser à cette première nuit que Bella allait passer sous la terre. Il constatait qu'il n'était pas le plus triste, il m'avait vu, il voyait Moïse lui-même accablé, il comprenait que c'était justice d'avoir ainsi distribué la douleur puisqu'il connaissait à peine Bella, et ne s'en formalisait pas. Il avait trop souffert de la mort de son fils pour ne pas considérer le deuil, sinon comme un avantage, du moins comme une propriété, et, avec sa loyauté, plus simplement avec sa politesse, il se fût senti indiscret de rapprocher aujourd'hui trop près ce cadavre de son cœur paternel.

— Je les trompe, pensait-il. Ils croient que je suis le convoi de ma fille, et c'est encore le convoi de mon fils...

Il s'aperçut qu'il avait gardé à son chapeau le crêpe de l'enterrement de Jacques, un peu défraîchi, qu'il avait mis à son monocle la ganse qui avait servi ce jour-là. Il s'en voulut. Il aurait vraiment pu, pour Bella, mettre un nouveau crêpe. La cravate blanche aussi datait de cette époque. Il se reprocha jusqu'à cet accablement, qui était son accablement journalier depuis la mort de Jacques, ses yeux distraits, ses épaules voûtées. Cette méticulosité qui chez lui avait été à peu près la seule expression d'un cœur

tendre et délicat lui ordonnait, dans cette cérémonie, de se laver de l'ancien deuil, de changer de vêtement. Jusqu'au parfum de son mouchoir, qu'il avait versé trop abondamment, le parfum du temps de Jacques, de la mort de Jacques, qui augmentait son malaise. Bella avait toujours été pour lui obéissante et docile. Jacques ne pouvait vraiment en vouloir à son père de tels scrupules. Ne pouvant changer tout de suite les souliers de la messe de Jacques, les chaussettes, la chemise, il voulut du moins secouer cet aspect douloureux qui n'était depuis quelques années que l'uniforme aux armes de Jacques. Pour Bella, il modifia son attitude. Il se redressa, il releva la tête, il prit un regard vif, il marcha d'un pas dégagé. Un des croque-morts saignait du nez et laissait, ce qui produisait une impression pénible dans le cortège, une trace de sang. Il lui fit porter son mouchoir, heureux de se débarrasser du parfum, et sans songer qu'après tout un mouchoir est l'objet le plus nécessaire à un père en deuil. Sur son visage plus tendu les rides s'atténuèrent. Des amis le trouvèrent de deux ans plus jeune au cimetière qu'à l'église. C'est qu'il avait pris entre temps le deuil de Bella. Le jour aussi, de brumeux au départ, était devenu éclatant. En même temps que le ciel se débarrassait de ses nuages, par les boulevards ensoleillés, par la rue de la Roquette engourdie de bien-être, le cœur de Fontranges se débarrassait, sous prétexte de deuil, de son vernis funèbre. Dans l'après-midi même, Fontranges courut les tailleurs et les chemisiers, commanda, pour faire honneur à Bella, un vêtement, des cravates, des chaussettes. Il y en avait de soie noire, avec une baguette. Il en profita pour acheter une paire de bretelles blanches bordées de noir. Il croyait que c'était le début d'un nouveau deuil... C'était le début d'un nouvel amour.

Peut-être le chagrin provoqué par la mort de Jacques était-il arrivé à son terme, et avait-il suffi, pour effriter dans le cœur de Fontranges le monument du fils, de cette légère peine, de ce relâchement qu'y avait apporté la mort de Bella. Peut-être aussi l'âme tendre de Fontranges, devant laquelle s'ouvrait tout d'un coup la perspective d'un sentiment inconnu, n'avait-elle plus assez de vigueur pour résister à une langueur, à une passion nouvelle. Peu à peu, la pensée de Fontranges ne quitta plus Bella. Le notaire lui remit le testament. C'était une simple feuille à son chiffre où elle pria son père de la faire enterrer à Fontranges sous un arbre du parc qu'elle désignait. Par inadvertance elle avait écrit non seulement la date, mais

l'adresse... Pour quelle réponse ? se demanda Fontranges. C'était la première lettre qui lui vînt de son nouvel amour. Elle avait un faible parfum. Les larmes lui vinrent aux yeux, à respirer l'odeur de cette affection inconnue. Il n'avait pas de photographie de Bella. Il alla chez le photographe, qui avait l'ordre de n'en pas vendre. Il lui répugnait de dire à cet indifférent qu'il était le père, il le soudoya comme l'eût fait un amant. Le notaire le forçait de rester à Paris, car il fallait attendre les délais d'exhumation pour ramener Bella à Fontranges. Il plut. L'idée de la pluie le gênait pour cette jeune morte, et il renonça à la solitude. Il vint chez Moïse, chez moi, chez ceux qu'il savait connus ou chéris de Bella, employant des ruses d'enfant pour voir les photographies que j'avais prises d'elle à Ervy et dont chacune devenait pour lui un souvenir. De la Bella brumeuse que lui avait donnée la photographie d'art, il arrivait peu à peu, grâce aux photos d'amateurs, à une jeune femme à traits précis. Ses yeux, son imagination ne tremblotaient plus devant sa fille. Il voulut savoir aussi le nom de ses parfumeurs. Il allait chez eux, cherchait, vieux chasseur à la trace d'un parfum. Il se complaisait dans cette période ambiguë, qui, à cause du second enterrement à venir, tenait à la vie de Bella, et dans laquelle il glanait comme encore de la vie, tout ce qu'il pouvait trouver d'impressions et d'objets avant la mort définitive. La mort de Jacques avait été une disparition. Il ne l'avait pas vu mort. Il avait dû attendre cinq ans avant de voir même sa tombe, en Belgique, où il l'avait laissé, à cause de sa parenté avec les Cobourg, qui l'avaient reçu dans leur caveau. Par sa mort, Jacques s'était retiré brutalement d'un cœur rempli de lui. Mais Bella se donnait, se rapprochait, dans cette douce agonie, postérieure à la mort qui durait, dans cet enterrement ensoleillé et magnifique, et jusque dans ces formalités qui maintenaient Fontranges entre deux tombes ouvertes. A lui que la mort jusque-là avait écrasé, il était révélé qu'il y a des morts féminines, qu'il y a une mort féminine, pleine de douceur. Tout un mois, Bella offrit à son père sa pensée encore tiède. Fontranges dut aller chez le notaire, recevoir des dépôts, choisir un marbre. Il paya les fournisseurs, les quelques dettes laissées par sa fille en ce bas monde. Il tint à les payer de son argent, à lui offrir ses dernières robes, son dernier manteau. Tout un mois, Bella prolongea cette première intimité qu'il avait avec elle. Rebendart partit en voyage : ce second enterrement, cette seconde mort étaient pour Fontranges, pour Fontranges seul. Il était reconnaissant à Bella de ne pas se

résorber, comme l'avait fait ce pauvre Jacques, au caveau des Cobourg, dans une crémation familiale, mais de se confier au sol des Fontranges, à un arbre des Fontranges. C'était l'arbre sous lequel il plaçait jadis le berceau de Jacques, le chêne isolé au milieu des pelouses montagneuses qui séparaient le château du parc, et qui servait dans les cartes d'état-major de point trigonométrique. Le voilà qui devenait aussi le repère dans cette dure carte du Tendre qu'était le cœur de Fontranges. S'il n'avait pas tant plu, si le ciel avait été pur, il se fût senti presque heureux. Alors que sa pensée à la recherche de Jacques se heurtait à une vision brutale, un passé chaque jour plus durci, il ne pouvait penser à Bella sans ramener, pas toujours des souvenirs, car il l'avait délaissée des années entières, mais toutes les menues joies que procure à un père une naissance. Que de mécomptes on évite en se mettant à aimer, non plus son enfant vivant, mais son enfant mort ! Au lieu de se poser sur un visage plein de sueur, de turbulence, de cruauté, sa tendresse trouvait offerts à chaque minute une tête charmante, des yeux purs. Au lieu, quand il reçut de Rebendart deux malles d'objets recueillis dans la chambre de Bella, de retirer comme de la cantine de Jacques un revolver, des instruments douteux de toilette, un livre libertin, livre broché, ce qui peina particulièrement Fontranges, qui n'avait lu que dans des reliures, il découvrit des étoffes persanes, les poésies de Vigny reliées en maroquin plein, un loup pour un bal, une poupée. Il se rappelait le visage de cette poupée plus peut-être que celui de Bella. Il la prit, ... elle ouvrit lentement les yeux. Ces malles contenaient tout ce que les Égyptiens laissaient à leur morte, il les vida, c'étaient des fouilles dans son cœur paternel. Pour la première fois depuis qu'il y a des Fontranges, un Fontranges essayait de voir clair en soi. Il se demandait pourquoi la mort qui jusqu'à ce jour l'avait durci, maigri, ridé, donnait aujourd'hui à sa pensée une caresse constante, en un mot le bonheur. A changer le deuil de son fils pour le deuil de sa fille, il avait changé ce monde d'égoïsme, de lutte, d'infamie contre un univers de paix à la fois et de luxe. Il sentait que la vie avait trouvé un moyen nouveau de liaison avec les Fontranges. Il flirtait à nouveau avec la vie. Au milieu de la rue, à la vue pourtant banale d'une vitrine de fourrures ou d'une jolie femme, il devait s'arrêter, il se sentait effleuré à de nouvelles places de son cœur. Qu'était-ce, quand une passante avait le parfum de Bella !... C'est que son deuil, sa douleur changeaient de sexe. C'est que Fontranges, qui s'était cru toute la vie

réservé à son fils, cédait sur le déclin à sa nature androgyne. Ame de Fontranges. Pauvre fleur double ! Tout l'automatisme des gestes, de tristesses amassé sur lui par son premier malheur fut peu à peu éliminé pendant ces vingt et un jours que réclamait l'exhumation comme par une saison à Vittel. L'anniversaire de Jacques revint entre temps, un mercredi. Ce fut un jour triste. Il remit les vêtements anciens, ils le gênèrent, il avait engraisé. Privé pour la journée de ces pensées heureuses qui le menaient à grands pas satisfaits au cimetière, il erra péniblement dans Paris, alla au bois, au café. Tout le passé de Jacques vint jalousement heurter les quelques souvenirs que Fontranges avait déjà de sa fille. La vie entière, la misère de son fils s'engouffra par ce mercredi, hublot soudain ouvert sur le passé, et parut dans l'après-midi devoir emporter pour toujours poupée, reliure et étoffes persanes. Elles résistèrent. Il les retrouva le soir dans sa chambre, sans une souillure. Le lendemain, pour la première fois, il n'attendit pas pour se rendre au cimetière l'après-midi. Il alla, pour la première fois, avec son bouquet de violettes de Parme qui le faisait prendre dans le tramway pour quelque amoureux, surprendre sous la rosée, au milieu du ménage que faisaient les arroseurs et balayeurs, le cimetière, la tombe de Bella. Il était accompagné du petit terrier irlandais de Bella, Gilbert, que Rebendart venait de lui donner. C'était une bête jeune et intelligente, affligée d'une mauvaise dentition et qui se déhanchait, mais pour la première fois des imperfections chez un chien paraissaient à Fontranges des avantages. Près de la tombe, le chien qui sentait des rats voulut creuser. Il vint à l'idée de Fontranges que Gilbert paraissait chercher sa maîtresse. C'était la première métaphore qui jamais eût traversé le front d'un Fontranges. C'était le mouvement le plus facile de l'imagination, mais Fontranges en frémit comme d'un changement de nature. Que se passait-il ? Allait-il devenir poète maintenant ? Il éprouvait un peu de vanité, il se sentait plus léger. Bella le soulevait au-dessus de ce monde où il avait passé cinquante-sept ans sans faire une comparaison. Gilbert retirant de son trou des cailloux plats, Fontranges pensa que Bella, dans ce sol pierreux de Paris, faisait une retraite avant d'entrer dans la terre profonde... Il n'y avait pas de doute, c'était encore là une comparaison. — Qu'est-ce que je peux bien avoir ? se demandait-il. Tout le jour, il eut ainsi de petits accès d'imagination. Il s'arrêtait chaque fois, comme un cardiaque pendant l'arrêt de son pouls. Un dieu inconnu illustrait la vie de Fontranges. Au retour, Gilbert sentit le

parfum de Bella dans la trousse laissée ouverte, et aboya devant le flacon. Rien de plus naturel et fréquent qu'un chien attiré par l'odeur de son maître. Mais Fontranges ressentit encore ces aboiements comme une métaphore. Il ne pouvait la préciser, mais qu'elle était exacte ! Que ne peut-on pas comparer dans la vie ? De chacun de ses meubles, de chacun de ses gestes, de chacun des jeux de lumière du jour ou des lampes, il sentait maintenant qu'il lui eût suffi d'un peu d'intelligence et d'un peu d'invention pour dégager et délivrer un génie scintillant. Qu'il allait être consolant de vivre, si le monde réel se cousait ainsi à un monde imaginaire ! Il se confia au sommeil comme à il ne savait quelle comparaison. Bien lui en prit. Au milieu de la nuit, il se réveilla en sursaut. On l'avait reporté dans le lit de sa jeunesse. C'était le même grain de drap, la même fraîcheur quand il bougeait. Il le reconnaissait à sa température, à un courant caressant, comme l'italien revenant d'Amérique reconnaît la Méditerranée où des camarades le plongent de nuit par farce. Tout ce qui depuis longtemps l'avait trouvé sourd, le cri de ce train qui demande éternellement l'entrée de la gare, ces chants de gens avinés, il l'entendait à nouveau. C'était sa jeunesse que Bella redonnait dans les ténèbres à caresser à ce vieillard. Il hésitait seulement à se croiser les mains, tant il avait peur que son corps, moins fidèle que le drap, n'eût plus le même grain ; il se retenait de tousser, pour ne pas entendre sa voix. Mais ainsi, les yeux ouverts dans le silence et dans la nuit, rien ne démentait sa jeunesse. C'était la même ombre que dans la jeune nuit, la même cécité... En fait, une de ces passions, licites mais funestes, qui ravageaient périodiquement l'âme des Fontranges, était née.

D'abord, elle fut calme. De retour au château, Fontranges eut la surprise de retrouver partout les traces de Bella. Des chiens portaient encore des colliers à son nom. Il ouvrit ses tiroirs. Il lut un journal où Bella parlait de lui. L'avait-elle aimé ? Il chercha dans les liasses de lettres, et jusque dans la bibliothèque, suivant la méthode de ce professeur qui était venu y vérifier si Laure de Fontranges avait aimé Chateaubriand. Laure n'avait pas aimé Chateaubriand, peu de témoignages laissaient croire que Bella eût aimé son père : mais s'il était pour le premier cas besoin de vraies preuves, Fontranges se contentait pour le second de preuves négatives. Il était vraisemblable qu'une fille aimante aimât son père, qu'une fille qui n'est que tendresse aimât celui auquel elle doit la vie. Dans aucune lettre, aucun

carnet, il ne découvrait qu'elle l'avait haï, qu'elle l'avait méprisé. Il en arrivait, pour deviner les sentiments que Bella avait pu avoir pour lui, à s'étudier, à se voir, et même dans la glace, à se voir presque comme il était réellement, un être sans méchanceté, sans vigueur, — à se connaître. Il regardait ses propres photographies pour deviner ce qu'une enfant ou une jeune fille avait pu trouver sur lui d'attachant. Il en arrivait, après tout, grâce à Bella, à s'aimer un peu lui-même, alors que Jacques l'avait finalement conduit au dégoût de soi et de tous. De même qu'après l'accident de son fils, il avait cherché par les métayers les plus sales, par la boue, un itinéraire qui l'avilît, il découvrait la route qu'avait suivie Bella par les arbres les plus ombreux, les chiennes les plus caressantes, les visages les plus purs. Par des signatures, des marques, il était arrivé à retrouver aussi dans la bibliothèque le chemin de ses lectures. Jamais une désillusion. Toujours des reliures magnifiques. Qu'il est plus doux de se frotter à la grâce qu'au vice ! Sa santé, sa chair si saine, ses viscères parfaits ne lui paraissaient plus un privilège ravi à son enfant, car Bella, dans la mort, avait un corps d'une essence plus légère, plus fluide. Quelle satisfaction de se sentir d'une densité plus lourde que celle que l'on aime ! Il lisait le Vigny relié, sur les bancs où il se rappelait avoir vu Bella avec un livre. La Mort du Loup le ravissait. Il regrettait de n'avoir plus à chasser, à tuer un aussi digne adversaire. Il s'asseyait auprès de la tombe sur le pliant qui servait pour le berceau de Jacques, car à la différence des objets de deuil, les objets de bonheur étaient valables pour les deux enfants. Parfois une de ces inspirations qui l'avaient visité grâce à Gilbert, le matin du cimetière, le surprenait. Des corbeaux voletant lui paraissaient du papier brûlé dans le vent. La vigne vierge lui paraissait couleur de vin. Il avait chaque fois le sentiment que du fait de Bella une grâce l'inondait... Il sortait maintenant, visitait les familles où fréquentait Bella et où il y avait des amies de son âge, s'attaquait poliment à la douairière, mais par étapes rapides, par la grand'tante, par la mère, liquidant en cinq minutes chaque génération, il rejoignait la plus jeune femme, et il était bien rare qu'il ne revînt pas avec un de ces renseignements qui lui tenaient lieu de passé paternel. Les trois souvenirs les plus nets qu'il eût de Bella étaient ceux des jours de fête où le devoir l'obligeait à se relâcher de sa passion pour Jacques et où il présidait la cérémonie ou le banquet, celui du baptême de Bella, celui de sa première communion, celui de son mariage. Entre ces

trois souvenirs qui correspondaient à des sacrements, il glissait tout le butin de ces visites, et jusqu'à des objets. Parfois de vrais souvenirs reparaissaient. Il eut un jour une heureuse surprise. Il se souvint que le matin de la naissance de Bella, il l'avait tenue une heure dans ses bras. Le berceau n'avait été préparé que pour une seule fille, et soudain le docteur en avait annoncé une seconde. Au bout de vingt minutes, Bellita était née et avait été traitée aussitôt en préférée. Elle avait eu le berceau. On avait installé pour Bella un petit lit de Jacques, mais pendant le déménagement, Fontranges avait tenu Bella, la plus maladroite des nourrices, mais la première. Ce souvenir le consolait de bien des regrets. Certes, il n'avait pas eu les jours où sa fille avait noué avec le monde ses premières passions. Il n'avait pas eu le soir où Bella, qui montrait dès son enfance un penchant pour l'astronomie, avait compris que les étoiles ne sont pas attachées, il n'avait pas eu celui où il avait été révélé à Bella que la terre est ovale, mais il avait eu sa première heure en ce bas monde. Cette enfant qu'il n'avait vue en somme que sous des voiles de communion ou de mariée, excepté le jour de sa naissance, où elle était nue avec de gros plis, et le jour de sa mort où il avait vu sa poitrine, ses hanches dévêtues, cette fille qu'il n'avait vue de chair que pour son entrée dans la vie et son entrée dans la mort, il lui semblait la porter maintenant dans ses bras à chacun de ses âges, il sentait la douce charge qu'elle avait été pour les fauteuils, les balançoires, les gazons, et enfin pour la vie même. Certes il avait été passionnant de voir la petite forme masculine de Jacques lutter contre la nature, de suivre ses réactions de petit mâle envers les chiens, le gibier, les aliments, les saisons, mais cette lutte d'un cœur féminin contre l'amitié, l'amour, d'un corps féminin contre le froid, les coussins, et aussi le corps des hommes, elle émouvait Fontranges jusqu'au fond de l'âme. Il regardait respirer M^{me} Bardini. Il regardait les chambrières puiser de l'eau. Il lisait la vie, non plus des chasseurs, mais des chasseresses célèbres. Comme Jacques s'était mué en Bella, saint Hubert se mua en Diane. Cette forme que le cœur peu perspicace de Fontranges avait poursuivie depuis sa jeunesse se débarrassait soudain d'un travesti et apparaissait en femme.

L'automne était le plus beau qu'eût vu Fontranges. Du matin au soir, il cheminait dans du mordoré. On prit des blaireaux. Il épargna une petite femelle en l'honneur de Bella. Elle courut vers son terrier, près du grand

arbre, pour rejoindre, — répétant la métaphore de Gilbert, mais qui donc est original ? — celle qui l'avait protégée. Une qualité de Bella se glissait dans toutes les femelles, rates, perdrix hases, et amollissait ses bras. Une fouine le regarda avec le regard de Bella. Devant des poules d'eau, des renardes, il releva son fusil. Mais il y avait plus. Une vertu féminine gagnait la nature entière. Le parc et les bois devenaient la forêt, les prés devenaient la prairie, jusqu'au château qui s'humiliait, souriait, se simplifiait et dans le cœur de Fontranges devenait la maison. Cet univers qui l'avait jusqu'à ce jour séduit par ses attributs mâles, par ses rochers, ses larges ruisseaux, où ses yeux distinguaient de préférence les clochers, les pins, les pics, les attributs masculins, changeait peu à peu de sexe, le séduisant par ses roches, ses rivières, et, comme à un collégien, lui offrait des collines semblables à des gorges, et des ravines d'ombre. L'élément masculin se raréfiait dans le monde. Les hommes, les mâles, lui paraissaient des raretés, des exceptions, épars qu'ils étaient à si faible densité sur tout cet amas féminin de plaines et de montagnes. Jusqu'aux arbres qui lui paraissaient aussi avoir changé... Il apprit du curé qu'ils étaient du féminin en latin, les Latins sont aussi fondés que nous à connaître le genre réel des choses. Cet homme à son déclin se trouvait heureux d'avoir vécu, non dans un astre mâle, mais sur une planète féminine, d'être enterré dans une terre femme. Il laissait dans la forêt les branches le toucher, l'arrêter..., la pluie inonder son visage... Les caresses féminines sont douces... Toutes les caresses... Même cette Indiana !

L'automne n'en finissait pas. Il semblait résolu pour une fois à atteindre vivant sa limite officielle, ce vingt décembre enseveli d'habitude sous l'hiver. Tout ce qu'il y a de plus périssable dans l'année vivait encore. Aux arbres, les feuilles atteignaient la plus haute vieillesse que feuilles aient jamais atteinte. C'était le centenaire des brins d'herbe, des araignées, des mouches. Fontranges, venu pour quelques jours à Paris, s'asseyait aux terrasses des cafés, car les musées ne l'intéressaient plus... Il était tellement étranger au mouvement de Paris, à l'allure même de la vie, qu'on lui offrait, comme à un étranger de race, des cartes transparentes et des guides. Parfois, surgie si subitement qu'il la croyait surgie de son cerveau, une ronde de jeunes filles coiffées de chapeaux de papier l'entourait ; c'était la Sainte-Catherine. Elles s'attaquaient à cet homme inoffensif de toutes les armes les

plus cruelles, de leurs dents blanches, de leurs yeux jeunes. Mais elles étaient trop gaies, trop bruyantes. Il n'avait pas envie d'elles. Elles lui faisaient l'effet de petits êtres à peu près masculins. Quand on a trouvé le sexe de la terre, de l'automne, celui des ouvrières de Patou importe vraiment peu. Le soir il allait au cinéma. Il n'avait vu jusqu'à ce jour que des films de guerre, des bombardements, des cadavres. Il fut étonné de voir la paix rétablie dans le royaume des reflets. Les reflets de vigoureux garçons enlaçaient des filles. Le reflet de l'Océan prenait dix belles baigneuses san-franciscaines et les rendait nues. Des reflets de gorilles sauvaient des fillettes. Cette tendresse universelle pour les femmes l'alanguissait. Un jour, sortant d'une de ces salles, il se trouva devant le bar où il avait connu Indiana. Il poussa la porte.

La guerre, qui ruine tout, avait couvert le bar d'acajou et de bronze. De la guerre, qui détruit toute civilisation, le bar sortait en style directoire, et doré à la pompéienne. C'était le même barman. La guerre, qui a tout massacré, ne lui avait pas pris un cheveu. Fontranges entra dans l'éternel. C'est d'un pas d'habitué qu'il se dirigea vers la place jadis occupée une fois, et qu'il s'assit. Pourquoi tremblait-il, quand la porte s'ouvrait ? Pourquoi ce cœur alerté, dans une opération aussi banale que la confection d'une citronnade ? Des gens passaient avec des drapeaux. Il s'informa. C'était l'enterrement de Jaurès. Celui que l'on avait assassiné la dernière fois où il avait vu Indiana, on l'enterrait aujourd'hui. Il n'était ni surpris ni mécontent d'être lié à cette fille par la volonté du sort. Quand Jaurès ressusciterait, ou quand des communistes répandraient au vent les cendres de Jaurès, il serait là dans ce bar appelé vers Indiana par quelque troisième deuil. Le désir lui venait presque de voir Indiana elle-même, de toucher la borne de cette course de dix ans, de toucher Indiana... Une femme vint s'installer près de lui, le harcela gentiment, l'attaqua par tous ces boucliers de métal qui sont les points sensibles des hommes dans les bars, son porte-cigarette, son briquet, sa montre. Elle était plus fine qu'Indiana. Sur la bague, elle lut correctement le blason des Fontranges, sourit, mais sans insister, à *Ferreum ubique*, appela par leur terme consacré les merlettes, le sinople. Le barman, un moment inquiet, se gardait d'intervenir dans une discussion de blasons. Mais détenteur pour un soir de cette intuition qui révèle aux écrivains de génie ce que les écrivains médiocres appellent

l'éternel féminin, le gentilhomme campagnard n'était pas attiré par elle. Cette femme se virilisait sous ses yeux... Elle était pourtant habile. Elle dirigeait Fontranges sur les sujets les plus propres à le séduire, la chasse, les chevaux. Elle jouait cette soirée, sa liaison de la nuit, avec douceur et constance, comme une femme joue sa carrière, comme un vrai mariage. Elle promettait pour cette nuit tout ce qui fait les unions longues et heureuses, un bon caractère, de l'affabilité ; elle savait coudre, elle ne se froissait jamais. Jamais fiancée qui croit son fiancé décidé à rompre n'employa plus de tact, plus de douce dignité : elle n'était pas teinte, elle n'avait pas les cheveux courts. Têtu, Fontranges répondait sans plaisir. Il ne lui demanda même pas son nom. Elle pouvait s'appeler Auguste ou Georges, si cela lui plaisait. Il eut même le courage de la questionner sur une femme blonde, avec de grands yeux bleus, avec une peau très blanche, qui s'appelait Indiana. Il était étonné lui-même de trouver pour dépeindre Indiana tant de détails ; il aurait pu dire qu'elle avait des cils doubles, l'ouverture des narines imperceptibles, l'oreille rose, une seule des oreilles percée. La femme connaissait Indiana. Indiana ne venait plus au bar, depuis que le barman lui avait donné une paire de gifles et lui avait fait perdre un demi-litre de sang par ces narines imperceptibles. Elle écrivit l'adresse de ce nouveau bar. Elle n'y ajouta pas la sienne. Puis elle partit aussitôt, mais dignement, refusant qu'il payât sa consommation, lui envoyant de la porte un demi-sourire digne et triste, comme si ce départ était la rupture de vingt ans d'existence commune. Dès qu'elle eut disparu, il se leva et chercha le bar d'Indiana.

Il était tout voisin. Indiana en dix ans n'était jamais allée à la campagne, n'avait jamais circulé en auto, n'avait même pas atteint la limite des théâtres. Les bars qui l'avaient successivement abritée des obus, des bombes, de la police, avaient des numéros différents, mais étaient dans la même rue. Elle avait échangé le 27 pour le 15, puis pour le 9, changé de cases, dans un jeu qui durerait sa vie. L'achèvement du boulevard Haussmann avait rétréci son domaine, mais il ne lui venait pas à l'idée de franchir cette nouvelle zone. Il faut se réduire, dans l'époque où nous vivons. Aussi pour elle les ennuis qu'elle avait avec chacun des barmen, des bargirls ou des agents étaient-ils centuples, comme dans une île, Paris pour elle n'avait que trois barmen, six agents. Vous pensez s'ils la

reconnaissaient ! Fontranges était dans le bar depuis quelques instants quand Indiana entra.

Elle était seule. Indiana était d'ailleurs toujours seule. Elle n'avait jamais été vue donnant le bras à un homme, se promenant avec un homme... On pouvait exercer ce métier sans se compromettre. Les compromissions à ses yeux c'était l'amitié, la camaraderie. Elle n'avait pas changé ; le même teint laiteux sans poudre, les mêmes lèvres rouges sans rouge, les mêmes yeux bleus à iris si larges qu'ils semblaient dévorés par une cataracte, ses sourcils noirs, ses cheveux blonds tirés en arrière, offrant avec indifférence son visage sans vie comme une table d'expérience sur laquelle les couleurs se différenciaient à l'extrême. Entre ce rose, ce bleu, ce blanc, il y avait des différences de siècle, de climat, de matière... Le bar était à peu près vide. Machinalement, comme en hypnose, elle se dirigea vers Fontranges, s'assit près de lui, et tout recommença. Fontranges considérait ce beau front sans pensée, ces beaux yeux sans regard, ce corps lourd et dense à poignets et à chevilles délicats, que la paresse plus que la mode enveloppait de vêtements faciles, presque de vêtements d'enfant. Quel mal, quelle faiblesse humaine, par amour de Bella, venait-il cette fois prendre de cette femme ? Elle ne l'avait pas reconnu. Elle ne reconnaissait pas les objets que Fontranges sortit pour éveiller sa mémoire, le porte-cigare que le cheval en écume, la boîte d'allumettes que des hures de sangliers rendaient pourtant caractéristiques. Mais elle ne reconnaissait jamais rien, à peine l'Opéra. Elle parla. Il apprit ce qui s'était passé en ces dix ans. La revanche de Bella sur les hommes s'était poursuivie. Elle leur volait la cocaïne, l'héroïne. Un phénomène avait voulu l'épouser, très riche. Il la croyait sans amant. Ce qu'elle s'était vengée de lui ! Elle s'était arrangée pour se faire surprendre. Il avait voulu lui pardonner, il lui avait apporté trois bagues à choisir, elle avait choisi la plus chère et la lui avait renvoyée dans un pot de moutarde, le rubis scié en deux. Elle parlait sans accent, droit devant elle, assise comme une souffleuse, comme le souffleur indolore d'un personnage forcené que Fontranges voyait par moments à sa vraie taille... Le bar ferma, ils sortirent. Il l'accompagna, sans qu'elle eût dit un mot d'offre ou de refus, comme si depuis dix ans c'était lui qu'elle venait chaque soir attendre vers minuit. Elle habitait la même maison, la même chambre. Fontranges se rappelait chacune des têtes effarées qui

étaient sorties voilà dix ans des portes de chaque palier pour se renseigner sur la guerre. Il regretta ces arrêts à chaque étage, ces enfants à chaque étage à rassurer. C'était eux surtout qui l'avaient rassuré lui-même. Dans la chambre, toujours pas de chaise. Il fallait plonger dans cette nuit affreuse et douce toujours comme un nageur d'un promontoire. Quand il fut couché, la lampe éteinte, elle se promena longtemps nue, garnit nue son fourneau d'essence. C'était son remède pour éviter les incendies, qu'elle craignait. Ce fut une bête tachetée de glace et de feu qui se glissa près de Fontranges.

Au milieu de la nuit, elle se réveilla. Fontranges sanglotait. Jacques, Bella, unis soudain dans un amour parfait, s'étaient penchés sur lui. — Je suis ta fille, disait Jacques. — Je suis ton fils, disait Bella... et ils s'embrassaient... Indiana n'avait jamais entendu pleurer un homme. Mais elle avait eu assez d'autres expériences pour essayer de deviner ce bruit. Elle prêta l'oreille... Ce n'était pas l'éternuement. On n'éternue pas cent fois de suite... Ce n'était pas, comme voilà trois semaines, l'angine de poitrine. Dans l'angine, on se débat, on appelle au secours... Il était trop vieux aussi pour avoir eu les gaz... Peut-être tout bonnement une attaque... Et encore non, l'attaque dure une seconde, et celui-là n'avait vraiment pas l'air d'avoir fini!... Il n'y avait pas de doute. Cet homme près d'elle pleurait. A Indiana seule arrivaient ces aventures ! Pour la première fois, la maladie d'un homme lui arracha une parole.

— Eh bien, papa, demanda-t-elle, dans ce langage incestueux qui était sa seule tendresse ; tu pleures ?

Il se contint, mal...

— Ça ne passe pas, mon oncle ? Tu veux de l'aspirine ?

Une minute s'écoula... Un sanglot revint...

— Ah, frère, sûrement, l'amour n'est pas drôle ! dit-elle.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 14 JANVIER 1926
PAR F. PAILLART A
ABBEVILLE (SOMME)

*** END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK BELLA ***

Updated editions will replace the previous one—the old editions will be renamed.

Creating the works from print editions not protected by U.S. copyright law means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg™ electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG™ concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for an eBook, except by following the terms of the trademark license, including paying royalties for use of the Project Gutenberg trademark. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the trademark license is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. Project Gutenberg eBooks may be modified and printed and given away—you may do practically ANYTHING in the United States with eBooks not protected by U.S. copyright law. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

START: FULL LICENSE

THE FULL PROJECT GUTENBERG™ LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg™ mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase “Project Gutenberg”), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg License available with this file or online at www.gutenberg.org/license.

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. “Project Gutenberg” is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation (“the Foundation” or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is unprotected by copyright law in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country other than the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg work (any work on which the phrase “Project Gutenberg” appears, or with which the phrase “Project Gutenberg” is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere in the United States and most other parts of the world at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg™ License included with this eBook or online at www.gutenberg.org. If you are not located in the United States, you will have to check the laws of the country where you are located before using this eBook.

1.E.2. If an individual Project Gutenberg electronic work is derived from texts not protected by U.S. copyright law (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase “Project Gutenberg” associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg work in a format other than “Plain Vanilla ASCII” or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg website (www.gutenberg.org), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original “Plain Vanilla ASCII” or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg electronic works provided that:

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."
- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg™ License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg™ works.
- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.
- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg™ works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg™ electronic work or group of works on different terms than are set forth in

this agreement, you must obtain permission in writing from the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the manager of the Project Gutenberg™ trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread works not protected by U.S. copyright law in creating the Project Gutenberg™ collection. Despite these efforts, Project Gutenberg™ electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain “Defects,” such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the “Right of Replacement or Refund” described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg™ trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg™ electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the

defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg™ electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg™ electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg

Project Gutenberg is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including

obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need are critical to reaching Project Gutenberg's goals and ensuring that the Project Gutenberg collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation information page at www.gutenberg.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non-profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's business office is located at 41 Watchung Plaza #516, Montclair NJ 07042, USA, +1 (862) 621-9288. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's website and official page at www.gutenberg.org/contact

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg™ depends upon and cannot survive without widespread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine-readable form accessible by the widest array of equipment

including outdated equipment. Many small donations (\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit www.gutenberg.org/donate.

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: www.gutenberg.org/donate.

Section 5. General Information About Project Gutenberg electronic works

Professor Michael S. Hart was the originator of the Project Gutenberg concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For forty years, he produced and distributed Project Gutenberg eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as not protected by copyright in the U.S. unless a

copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our website which has the main PG search facility:
www.gutenberg.org.

This website includes information about Project Gutenberg, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.